







ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

T. IX.

J. P. JACOB, IMPRIMEUR
A VERSAILLES.

Damoclès

T. 9. Front.



Damoclès recevant tous les honneurs dus au Roi
et voyant le Glaive suspendu sur sa tête.

Hist. anc. P. 47. 1ère Livon

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

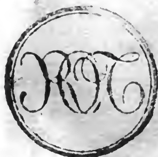
Avec cartes, gravures et vignettes;

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Histoire Ancienne.

TOME NEUVIÈME,

Contenant l'histoire de la Sicile et de Carthage.





PARIS,

A la librairie d'Éducation d'Alexis EYMERY,

rue Mazarine, nº 30.

1823.

HISTOIRE ANCIENNE.



HISTOIRE DE LA SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DE LA SICILE ; SES PREMIERS HABITANS ; SES TEMPS FABULEUX. — ÉTABLISSEMENT DES COLONIES GRECQUES.

Écrire l'histoire de la Sicile, c'est ne pas encore quitter la Grèce ; c'est parcourir ses plus brillantes colonies. Nous y retrouverons le même ciel, les mêmes dieux, des lois pareilles, un égal amour pour la gloire et pour la liberté, des tyrans cruels, des héros magnanimes, un peuple vaillant et mobile ; enthousiaste et ingrat.

Les Grecs, sans cesse attaqués par les Macédoniens et par les Romains, subirent d'abord le joug des premiers et succombèrent

ensuite totalement sous la puissance des seconds. Nous verrons de même la Sicile, désunie comme la Grèce, divisée en plusieurs républiques et en tyrannies, lutter quelque temps contre Carthage et Rome, et se fondre enfin pour toujours dans ce vaste empire romain, destiné à conquérir le monde et à devenir à son tour la proie des barbares du Nord.

La Sicile s'appelait autrefois Trinacrie, parce qu'elle a la forme d'un triangle. La fable dit qu'elle était habitée primitivement par des Lestrigons et des Cyclopes. Les Troyens, en fuyant leur patrie, y bâtirent les villes d'Érix et d'Égeste. Ses premiers habitans connus furent les Sicaniens, dont on ignore l'origine : enfin un peuple venant d'Italie, nommé Sicule, donna à cette île le nom qui lui reste.

Son circuit est de cent quatre-vingt-deux lieues ou quatre mille trois cents stades ; elle est très fertile en blés et en vins ; on croit même que le blé y est venu naturellement et s'est répandu de là dans toute l'Europe. Aussi on consacra cette contrée à Cérès et à sa fille. Les poëtes disent que ce fut dans les charmantes prai-

ries d'Enna que Pluton vit Proserpine, s'enflamma pour elle et l'enleva. Ces prairies sont tellement parsemées de violettes et d'autres fleurs, que les chiens, dans cette terre embaumée, perdent la trace des animaux qu'ils poursuivent. Elles sont situées au centre de l'île ; non loin de là, on trouve une caverne souterraine, par laquelle Pluton retourna, dit-on, aux enfers en enlevant la déesse. On raconte que Minerve, Diane et Proserpine, voulant garder leur virginité, vivaient retirées dans ces prairies et travaillaient à un voile de fleurs dont elles firent présent à Jupiter. On prétend qu'en consacrant l'hymen de Pluton, Cérès donna pour dot la Sicile à Proserpine. Cependant la ville d'Hymère fut particulièrement consacrée à Minerve, et Syracuse à Diane. On l'appelait Ortygie, nom qu'on attribuait aussi quelquefois à toute la contrée.

La fable rapporte que les nymphes, pour lui plaire, firent jaillir de la terre la fontaine Aréthuse; et les poëtes disent que ce fut par l'ouverture d'une autre fontaine, appelée Cyanée, que Pluton redescendit aux enfers.

Cérès apprit aux Siciliens l'art de l'agriculture ; ils lui durent leurs premières lois. L'historien Philiste, parent du roi Denys, écrit que les Sicaniens venaient d'Espagne; mais comme dans ces premiers temps la navigation était peu connue, l'opinion de ceux qui font venir d'Italie les premiers habitans de la Sicile, paraît la plus probable.

Les Sicaniens habitaient d'abord sur les montagnes, dans de petites bourgades gouvernées par différens princes. Ils possédaient toute l'île; l'embrasement de l'Etna et ses éruptions les chassèrent vers l'occident. Long-temps après, une colonie italienne, formée, comme nous l'avons déjà dit, des Sicules, vint occuper la partie de l'île abandonnée. Les deux peuples se firent de longues guerres, dont les événemens ne nous sont pas connus. Les Grecs, profitant de leurs divisions, s'emparèrent des côtes et y établirent des colonnies. Les Chalcidiens bâtirent Léonte et Catane ; les Mégariens, Mégare ; les Messéniens, Messène. Archias de Corinthe fonda Syracuse l'an 3295 du monde ; d'autres colonies s'établirent en Calabre, ce qui fit donner à la

Sicile et à la partie de l'Italie qu'elles habitaient, le nom de Grande-Grèce. Les habitans de Mégare fondèrent Hybla ; les Messéniens, Hymère ; les Syracusains, Acre, Casmène, Camarine et Géla : ceux de Géla, Agrigente et Sélinonte.

Cette contrée riche, étendue et fertile, défendue par la mer des attaques du dehors, et propre par la quantité de ses ports à devenir maritime et conquérante, aurait pu balancer la puissance des plus grands États de l'Europe, si ses habitans s'étaient réunis sous un seul gouvernement ; mais la Sicile resta toujours divisée en différentes nations, gouvernées tantôt en républiques, tantôt en monarchies, cherchant toutes à s'étendre et se combattant sans cesse. Elles préparèrent ainsi une riche proie à l'ambition de Rome et de Carthage, et la Sicile devint la principale cause de leurs guerres et le théâtre de leurs luttes sanglantes.

CHAPITRE II.

GÉLON, ROI DE SYRACUSE.

Avant le règne de Xerxès en Asie et de Gélon à Syracuse, les anciens auteurs ne nous ont rien transmis de certain sur l'histoire de Sicile. Nous savons seulement par eux que Cléandre, tyran de Géla, ayant péri sous le poignard d'un assassin, laissa la couronne à son frère Hippocrate, qui confia le commandement de ses armées à un citoyen nommé Gélon, d'une famille sacerdotale et plus considérable encore par son mérite personnel que par sa naissance.

Gélon se concilia, par sa vaillance et par son habileté, la faveur du peuple et de l'armée. Il enleva Camarine aux Syracusains, et se distingua par beaucoup d'autres exploits. Hippocrate mourut et laissa deux fils. Un parti républicain assez puissant dans Géla, refusait à ces princes le trône de leur père. Gélon parut s'armer

pour eux; mais, s'étant emparé de vive force de la ville, il se fit déclarer roi par le peuple. Dans ce temps Syracuse était gouvernée républicainement et déchirée par des factions. L'une d'elles, s'emparant de l'autorité, bannit un grand nombre de citoyens. Ceux-ci implorèrent la protection de Gélon; il les ramena à Syracuse et défit leurs ennemis. Tous les citoyens, fatigués de l'anarchie et prévenus en faveur de Gélon par sa haute renommée, se soumirent à lui et lui donnèrent le trône avec un pouvoir absolu.

Les Carthaginois l'attaquèrent; repoussé d'abord par eux, il envoya demander des secours à Athènes et à Sparte; mais sans leur aide il parvint à triompher de ses ennemis, et augmenta tellement ses forces et sa puissance, que dix ans après, lorsque Xerxès attaqua la Grèce, Gélon offrit aux Athéniens et aux Spartiates deux cents galères, vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux, deux mille archers et deux mille frondeurs : il proposait même de payer les frais de la guerre; mais il voulait le titre de généralissime de la Grèce. Les Grecs, désirant un allié et craignant

un maître, répondirent qu'ils avaient besoin de soldats et non de généraux. Leur méfiance n'était pas mal fondée; car, tandis que Gélon leur offrait des secours, il envoyait dans la Grèce, Cadmus, chargé de riches présens, avec ordre de les offrir à Xerxès, dans le cas où il serait vainqueur.

Dans le même temps le roi de Perse, aussi peu sincère, sollicitait l'amitié de Gélon, et, d'un autre côté, engageait les Carthaginois à l'attaquer. De nouveaux troubles survenus les y décidèrent.

Terrillus, tyran d'Hymère, venait d'être renversé de son trône par Théron, roi d'Agrigente. Celui-ci descendait de Cadmus, fondateur de Thèbes, et avait donné sa fille en mariage à Gélon. Les Carthaginois armèrent dans le dessein apparent de faire rentrer Terrillus dans Hymère, mais avec l'intention réelle de s'emparer de la Sicile.

Gélon leva une armée de cinquante-cinq mille hommes, pour soutenir son beau-père *. Le plus habile général de Carthage,

* An du monde 3524.—Avant Jésus-Christ 480.

Amilcar, à la tête de trois cent mille guerriers, forma le siége d'Hymère. Il y établit deux camps; l'un renfermait ses vaisseaux tirés sur le rivage et gardés par des troupes de mer. Il avait placé dans l'autre son armée de terre. Ces deux camps étaient fortifiés.

Gélon, informé que l'ennemi attendait de Sélinonte un corps de cavalerie auxiliaire, donna ordre à un détachement de troupes à cheval de se présenter, à l'heure désignée, à la porte du camp ennemi: cette ruse réussit. Les Carthaginois accueillirent cette troupe, croyant que c'était le corps allié qu'ils attendaient. Les Syracusains, entrés dans le camp, surprirent Amilcar faisant un sacrifice, le poignardèrent et mirent le feu à sa flotte. Au même instant Gélon, à la tête de son armée, attaqua et prit de vive force l'autre camp.

Jamais victoire ne fut plus complète et ne fit autant de victimes. Des trois cent mille Carthaginois la moitié périt; l'autre moitié tomba dans les fers. Vingt vaisseaux seuls retournèrent en Afrique. Tous les tyrans de Sicile recherchèrent l'amitié du

vainqueur. Carthage, craignant de le voir arriver à ses portes, demanda la paix. Gélon l'accorda, et la principale condition du traité fut que les Carthaginois ne sacrifieraient plus à Saturne de victimes humaines : trophée d'autant plus glorieux pour le roi de Syracuse, qu'il signalait, non le triomphe de l'ambition, mais celui de l'humanité.

Après avoir terminé cette guerre avec tant d'éclat, Gélon voulait secourir les Grecs contre les Perses ; mais il apprit dans ce moment la victoire de Salamine : donnant alors un rare exemple de modération dans la prospérité, il cessa d'ambitionner la gloire des armes, et ne rechercha que la gloire plus douce et plus solide que donne une administration juste, sage et pacifique. Il ne pressait plus l'activité des arsenaux, mais il encourageait celle des ateliers : il cessa de se montrer à la tête des armées, mais on le vit à la tête des laboureurs.

De retour à Syracuse, il convoque le peuple, l'invite à se rassembler avec ses armes ; il arrive sur la place, seul, sans gardes, désarmé, rend compte aux citoyens de ses dépenses, de son administration ci-

vile et militaire, de la situation de l'État, rend la liberté à la nation, et lui propose de délibérer sur la forme de gouvernement qu'elle veut choisir.

L'admiration et la reconnaissance dictent des suffrages unanimes; l'amour d'un peuple libre lui rend la couronne, l'affermit, et ordonne qu'on lui érige une statue qui le représente en habit de citoyen.

Long-temps après, Timoléon, voulant détruire tous les emblèmes de la tyrannie, renouvela l'usage antique de l'Égypte, et fit faire le procès aux rois dont les statues devaient être brisées. Le peuple les renversa toutes; mais il défendit et conserva celle de Gélon.

Ce prince ne survécut que deux ans à cette action, plus célèbre que tous ses triomphes. Son convoi fut sans pompe comme il l'avait ordonné; mais la reconnaissance publique lui bâtit un tombeau magnifique environné de neuf tours, dans le lieu où sa femme Démarète fut inhumée. Depuis, les Carthaginois, par une basse vengeance, détruisirent ce monument; mais, tant qu'on honorera la vertu, la mémoire de Gélon sera respectée.

Le père de Gélon était grand - sacrificateur; il avait quatre fils. Un oracle ayant prédit que trois d'entre eux parviendraient à la tyrannie, le pontife désolé s'écria : « Puissent plutôt mes fils être accablés des » plus grands malheurs, que d'acquérir une » telle fortune aux dépens de la liberté! »

L'oracle, de nouveau consulté par lui, répondit qu'il ne devait pas désirer d'autres châtimens pour ses enfans que le trône, et qu'ils seraient assez punis par les traverses et les inquiétudes inséparables de la royauté. La vertu de Gélon démentit cette prédiction; mais le sort de ses deux frères la vérifia. Ce prince fut peut-être le seul que la fortune rendit meilleur au lieu de le corrompre. Il s'empara d'abord injustement du trône de Géla; mais il expia cette violence par sa sagesse, et rendit la liberté à Syracuse. Administrateur habile, il augmenta la population de cette ville en y transportant les habitans de Mégare et de Camarine. Par ses ordres et par son exemple, les Syracusains sortirent de l'oisiveté, et leur territoire devint si fertile, qu'ils furent en état d'envoyer une immense quantité de blés aux Romains, que désolait

une affreuse disette. Les Carthaginois captifs augmentèrent l'activité des travaux publics. Gélon, pour faire la guerre à Carthage, avait levé sur ses peuples un impôt considérable. On murmurait ; le roi, toujours accessible aux plaintes, convertit l'impôt en emprunt, et le rendit fidèlement.

On lui reprochait de ne point aimer les arts. Peut-être négligea-t-il la musique et la poésie dans un temps où il trouvait Syracuse trop disposée à la mollesse ; mais il encouragea l'architecture, et employa les dépouilles des Carthaginois à bâtir deux temples en l'honneur de Proserpine et de Cérès.

Avide de tout genre de gloire, il remporta le prix de la course des chars aux jeux olympiques. Son règne fut doux et juste, et les républicains ne purent lui reprocher que d'avoir fait trop long-temps aimer la monarchie.

HIÉRON ET THRASYBULE.

(An du monde 3552. - Avant Jésus-Christ 452.)

Hiéron, qui occupait le trône de Géla, succéda à son frère Gélon. Son amour pour les lettres faisait espérer un règne sage et doux; mais les courtisans, qui opposent presque toujours leurs intérêts privés à l'intérêt public, et qui corrompent les rois afin de les dominer, l'enivrèrent du poison de la flatterie, le rendirent avide pour enrichir sa cour, injuste en lui faisant préférer la faveur au mérite, et violent parce qu'ils lui firent envisager comme factieux ceux qui se plaignaient avec justice, ou qui disaient courageusement la vérité.

Les voluptés dérangèrent la santé d'Hiéron : forcé d'écarter les plaisirs, ils laissèrent place à la réflexion. Ses entretiens avec Simonide, Pindare, Bacchylide et Épicharme, éclairèrent son esprit et adoucirent ses mœurs. Simonide eut principalement la gloire de le ramener à la vertu, fait honorable qui nous est rappelé par un traité de Xéno-

phon sur la manière de gouverner. Cet ouvrage portait le titre d'*Hiéron* : c'est un dialogue entre ce prince et Simonide. Le roi déplore le malheur pour un monarque d'être privé d'amis; le poëte trace tous les devoirs des rois. On y trouve cette belle maxime : « La gloire d'un souverain est » non qu'on le craigne, mais qu'on craigne » pour lui. Il doit disputer avec les autres » rois, non à qui courra le plus vite aux » jeux olympiques, mais à qui rendra ses » peuples plus heureux. »

Hiéron fit la guerre avec succès; il prit Catane et Naxe, et mourut après avoir régné onze ans. Thrasybule, son frère, le remplaça et parut n'hériter que de ses défauts. Ses vices firent regretter plus vivement les vertus qu'avaient fait éclater ses deux frères. Esclave de ses favoris et de ses passions, il fut le bourreau de ses sujets, bannit les uns, dépouilla les autres, punit la vérité par l'exil et la plainte par des supplices. Les Syracusains, excédés, appelèrent à leur secours les habitans des villes voisines : Thrasybule se vit assiégé dans Syracuse. Presque tous les princes cruels sont lâches; il résista faiblement, capitula,

quitta la ville où il n'avait régné qu'un an, et se retira à Locres. On ne dit rien de la durée ni de la fin de sa vie. Syracuse l'oublia, reprit sa liberté, et prospéra sous le gouvernement populaire jusqu'au temps où Denys y rétablit la tyrannie. Cet intervalle dura soixante ans.

Pour consacrer le souvenir de la délivrance des Syracusains, le peuple érigea une statue colossale à Jupiter Libérateur, et ordonna de célébrer tous les ans une fête solennelle dans laquelle on devait immoler aux dieux quatre cent cinquante taureaux, qui servaient ensuite à nourrir les pauvres dans un festin public.

Quelques partisans de la tyrannie excitèrent depuis des troubles; ils furent vaincus, et, pour réprimer l'ambition des ennemis de la démocratie, on fit une loi semblable à l'ostracisme d'Athènes. On la nommait *pétalisme,* parce que les citoyens donnaient leurs suffrages sur une feuille d'olivier.

Deucétius, chef des peuples qu'on appelait proprement Siciliens, les rassembla en corps de nation, et bâtit la ville de Polissa près du temple des dieux nommés *Palici.*

Il servait d'asile aux esclaves maltraités par leurs maîtres. Ce temple jouissait d'une grande renommée ; on croyait que les sermens qu'on y prêtait étaient plus sacrés qu'ailleurs, et que leur violation attirait un châtiment certain. Deucétius soumit quelques villes voisines, et étendit sa puissance par plusieurs victoires; mais, enfin, dans une bataille contre les Syracusains, il se vit abandonné par toute son armée, qui prit la fuite. Ne consultant alors que son désespoir, il entra seul, de nuit, à Syracuse. Le lendemain matin, les habitans furent surpris, en arrivant sur la place, de voir prosterné au pied des autels ce prince leur ennemi, jusque-là si redoutable et si souvent vainqueur, et de l'entendre déclarer qu'il leur abandonnait sa vie et ses États.

Les magistrats convoquent l'assemblée; les citoyens accourent en foule ; quelques orateurs véhémens excitent les passions du peuple, retracent les maux passés, et demandent, pour expier tant de sang répandu, la mort d'un ennemi public que le ciel lui-même semblait livrer à leur vengeance. Cette proposition glaça d'horreur les an-

ciens sénateurs : l'un de ces sages vieillards dit qu'il ne voyait plus dans Deucétius un ennemi, mais un suppliant dont la personne devenait inviolable; qu'écraser ainsi le malheur, ce serait à la fois une bassesse et une impiété. Il ajouta qu'en croyant plaire à Némésis, on s'attirerait son juste courroux, et qu'il fallait au contraire profiter de cet événement, pour prouver la clémence et la générosité des Syracusains.

Tout le peuple se rangea à cet avis; on désigna à Deucétius, pour lieu de son exil, Corinthe, métropole de Syracuse, et on lui assura dans cette ville une subsistance honorable.

Depuis que Syracuse eut recouvré sa liberté, jusqu'au moment où Denys la lui enleva, l'histoire ne nous a conservé le souvenir que d'un grand événement, celui de l'invasion des Athéniens, sous la conduite de Nicias. Avec une armée nombreuse ils formèrent le siége de Syracuse. Les habitans, secourus par plusieurs villes alliées, et commandés par le brave Hermocrate, résistèrent vaillamment. Mais, malgré leur courage, ils se voyaient enfin réduits à capituler, lorsqu'une armée lacédémonienne,

sous les ordres de Gylippe, défit la flotte des Athéniens, tua ou prit tous leurs soldats, et fit périr leur chef. Cette guerre désastreuse, conseillée par Alcibiade, justifia son exil, et fut la cause de la ruine de sa patrie.

DENYS LE TYRAN.

(An du monde 3598.—Avant Jésus-Christ 406.)

Les revers ralentissent, mais n'éteignent point l'ambition. Carthage avait réparé ses pertes et accru sa puissance. Pour les États comme pour les hommes, la soif des richesses s'irrite en se satisfaisant, et la fertilité de la Sicile tentait sans cesse l'avidité des opulens Carthaginois. Ils envoyèrent de nouveau dans cette île une forte armée. Le vaillant Hermocrate déploya contre eux le même courage qui l'avait fait triompher des Athéniens. Il combattit souvent avec succès, et défit en plusieurs rencontres ses nouveaux ennemis.

Un jeune homme, destiné à opprimer sa patrie, Denys de Syracuse, la servait alors avec zèle. Il se faisait distinguer dans l'ar-

mée par son intelligence et son intrépidité; les uns lui attribuaient une noble origine, les autres une basse extraction.

La gloire des exploits d'Hermocrate excita la jalousie de ses compatriotes. L'ombre n'est pas plus inséparable du corps que l'envie ne l'est du mérite. Une faction le fit condamner à l'exil. Indigné de cette injustice, il voulut rentrer à Syracuse à main armée et punir ses ennemis; mais il périt dans le combat. Denys, qui l'accompagnait, fut blessé dans cette action; et, pour apaiser la colère du peuple, ses parens répandirent le bruit de sa mort. Il ne reparut dans Syracuse que lorsque le temps, qui calme tout, eut assoupi les passions.

Les Carthaginois, profitant des dissensions de cette république, attaquèrent Agrigente, une des plus opulentes et des plus belles villes de Sicile. On y admirait un temple dédié à Jupiter, qui avait trois cent quarante pieds de longueur, soixante de largeur et cent vingt de hauteur. Pour juger de la richesse de ses habitans, il suffit de savoir qu'ils avaient creusé hors de la ville un lac d'un quart de lieue de tour et profond de trente pieds. L'un de ses ci-

toyens, Exenète, vainqueur aux jeux olympiques, rentra dans Agrigente avec trois cents chars attelés de chevaux blancs. Un autre, nommé Gellias, possédait un vaste palais ouvert en tout temps aux voyageurs. Cinq cents cavaliers, maltraités par un orage, se réfugièrent un jour chez lui; il les défraya tous et leur distribua des armes et des habits.

Les Carthaginois s'emparèrent de cette grande cité, et la chute d'Agrigente répandit la terreur dans toute la Sicile. Le peuple de Syracuse murmurait contre les magistrats qui ne l'avaient pas secouru; mais comme on les craignait, personne n'osait prendre la parole pour les accuser. Denys, sortant alors de sa retraite, s'élance à la tribune et reproche aux chefs de la république leur coupable inertie. On le condamna d'abord à une amende comme séditieux; comme il ne pouvait continuer à parler qu'après l'avoir payée, un riche citoyen, l'historien Philiste, vint à son secours et lui prêta sur-le-champ l'argent nécessaire.

Denys, après avoir satisfait à la loi, reprit la parole. Nourri dans l'étude des lettres, exercé à l'éloquence, il retraça pathé-

tiquement la gloire et les malheurs d'Agrigente; il imputa tous les maux de la Sicile à la trahison des chefs de l'armée, à l'orgueil et à l'avidité des grands, enfin à la vénalité des magistrats, corrompus par l'or des Carthaginois. Il indiqua pour unique remède la déposition des coupables et la nomination d'autres chefs, choisis dans le sein du peuple et dans les rangs des amis de la liberté.

Ce discours, qui plaisait aux passions, exprimait des désirs formés depuis longtemps par la multitude, mais comprimés par la crainte. Un applaudissement unanime y répondit : on déposa les chefs de la république, on en nomma de nouveaux, et Denys fut placé à leur tête.

Les généraux étaient plus difficiles à renverser. Il travailla par de sourdes et de longues menées à les rendre suspects ; mais, fatigué de la lenteur de cette mesure, il prit un moyen plus prompt et plus efficace. Les troubles de Syracuse avaient fait exiler une foule de citoyens, qui regrettaient amèrement leurs biens et leur patrie ; et, comme on devait alors lever de nouvelles troupes contre les Carthaginois, Denys représenta

que ce serait une folie que de payer des soldats étrangers, quand il existait tant de Syracusains brûlant du désir de mériter leur réhabilitation par leurs services. Il obtint ainsi le rappel des bannis, qui grossirent et fortifièrent son parti.

Dans le même temps la ville de Géla demandait qu'on augmentât sa garnison. Deux factions la divisaient alors, celle du peuple et celle des riches. Denys s'y rendit avec trois mille hommes. Le premier masque des tyrans est presque toujours populaire; il se déclara contre les riches, les fit condamner à mort, confisqua leurs biens, doubla la solde de ses troupes et paya la garnison, commandée par le Lacédémonien Dexippe.

Tout lui réussit dans cette entreprise; mais il échoua contre l'incorruptibilité de Dexippe, qui refusa de s'associer à ses projets.

Denys, revenu à Syracuse, fut reçu en triomphe par le peuple; mais, opposant alors à la joie publique un maintien triste et sévère, il dit à ses concitoyens : « Tandis » qu'on vous amuse par de vains spectacles » pour vous cacher les dangers qui vous

» menacent, Carthage se prépare à vous
» attaquer. L'ennemi sera bientôt à vos
» portes, et la trahison est dans vos murs.
» Vos généraux vous donnent des fêtes et
» laissent vos troupes manquer de pain.
» L'ennemi ne déguise plus ses perfides es-
» pérances ; le général carthaginois vient de
» m'envoyer un officier pour m'engager à
» suivre l'exemple de mes collègues, et pour
» m'inviter, sous l'appât des plus fortes ré-
» compenses, à trahir ma patrie en faveur
» de Carthage. Incapable de cette lâche-
» té, je prévois que les fautes de ceux qui
» partagent avec moi le commandement,
» me rendront en apparence complice de
» cette infamie : je renonce aux dignités
» que vous m'avez conférées ; j'aime mieux
» abdiquer le commandement que de me
» voir soupçonné d'intelligence avec des
» traîtres. »

A ces mots, le peuple, toujours enclin à la méfiance, devint furieux et s'écria qu'il fallait agir, comme du temps de Gélon, pour sauver la patrie ; et, sans prendre le temps de réfléchir, il proclame Denys généralissime, et lui donne un pouvoir absolu.

Denys sentit qu'il fallait se hâter d'ache-

ver son entreprise, de peur que le peuple, surpris de ce qu'il avait fait, ne s'aperçût qu'il s'était donné un maître. Il invita tous les citoyens au-dessous de quarante ans à se rendre, avec des vivres pour trente jours, à Léontium, ville remplie de déserteurs et d'étrangers, se doutant bien que la plupart des Syracusains, et surtout les plus riches, ne le suivraient pas. Il partit en effet avec peu de monde, et campa près de Léontium. Tout-à-coup, pendant la nuit, on entend au milieu du camp un grand tumulte excité par des émissaires de Denys. Il feint d'être effrayé, se lève à la hâte, sort du camp et court se réfugier dans la citadelle de Léontium avec les soldats qui lui étaient le plus dévoués.

Au point du jour, il rassemble le peuple, se plaint de la haine que lui attire sa fidélité, assure qu'on a tenté de l'assassiner, et demande qu'on lui permette, pour sa sûreté, de prendre six cents gardes près de sa personne. La multitude fait rarement des conjurations, mais y croit facilement : elle lui accorde les six cents hommes qu'il désire; il en prend mille, les arme, les paye magnifiquement, fait de grandes promesses

aux soldats étrangers, renvoie à Sparte Dexippe, dont il se méfiait, rappelle près de lui la garnison de Géla, dont il était sûr, attire sous ses drapeaux tous les déserteurs, les gens sans aveu, les exilés, les criminels : avec ce cortége, digne d'un tyran, il rentre dans Syracuse. Le peuple consterné, craignant à la fois Denys, son escorte et les Carthaginois, baisse en silence la tête sous le joug.

Denys, pour affermir son autorité, épouse la fille d'Hermocrate, dont on chérissait la mémoire, donne sa sœur à Polixène, beau-frère de ce général, fait sanctionner dans une assemblée publique toutes ses opérations, et envoie au supplice Daphné et Démarque, citoyens courageux, qui seuls s'étaient opposés à son usurpation. Ce fut ainsi que de simple greffier, il devint tyran de Syracuse.

Bientôt on apprit que les Carthaginois assiégeaient Géla : Denys la secourut faiblement, et se borna, sans combattre, à favoriser la fuite d'une partie des habltans qui en sortaient; l'ennemi égorgea le reste. Cet événement fit soupçonner Denys d'intelligence avec Imilcon. Peu de temps après

les citoyens de Camarine abandonnèrent leur ville pour éviter le sort des habitans de Géla.

La vue de ces victimes, ruinées par l'ennemi et si mal protégées par le tyran, excita une sédition dans son camp. Une partie de ses troupes l'abandonna et revint à Syracuse. Ces soldats, furieux, pillèrent le palais de Denys, outragèrent sa femme et la firent mourir par leurs violences.

Les riches et les grands de Syracuse, saisissant cette occasion, se révoltent et envoient des cavaliers pour tuer le tyran. Ses soldats étrangers le défendent; il arrive avec cinq cents hommes, met le feu aux portes de la ville, y pénètre et fait massacrer tout le parti aristocratique, qui lui en défendait l'entrée.

Sur ces entrefaites, Imilcon envoya un héraut à Syracuse pour négocier : on signa un traité par lequel Carthage accorda la paix, à condition qu'elle garderait une partie de la Sicile, et que Syracuse resterait sous le pouvoir de Denys. Cette convention confirma les anciens soupçons, et fit croire généralement que, pour régner, Denys avait

vendu sa patrie. Cette paix fut conclue l'an du monde 3600, quatre cent quatre ans avant Jésus-Christ, à l'époque de la mort de Darius Nothus.

Certain d'être haï, Denys ne crut pouvoir régner que par la crainte sur la majorité de ses sujets, qu'il regardait comme ses ennemis. Il immola les uns pour effrayer les autres, fortifia un quartier de la ville qu'on appelait l'Isle, le flanqua de tours, bâtit une citadelle, y logea de préférence les étrangers, fit construire dans cette enceinte beaucoup de boutiques, mit en place toutes ses créatures, donna les meilleures terres des proscrits à ses favoris, et partagea le reste entre les citoyens et les mercenaires.

Ayant assuré de cette sorte sa domination, il s'occupa à consoler les Syracusains par un peu de gloire de la perte de leur liberté. Il se mit à la tête de son armée, et subjugua plusieurs peuples, qui, dans la dernière guerre, avaient donné des secours aux Carthaginois. Tandis qu'il assiégeait Herbérine, les troupes syracusaines qui étaient avec lui se révoltèrent, armèrent les bannis et le forcèrent de se retirer à

Syracuse avec les soldats restés fidèles.

Les révoltés le suivirent, s'emparèrent de l'Épipole, lui fermèrent toute communication avec la campagne, mirent sa tête à prix, et promirent le droit de cité aux étrangers qui l'abandonneraient. Ils en gagnèrent beaucoup par ce moyen. Avec leur secours et quelques alliés ils formèrent le siége de la citadelle. Denys, réduit à l'extrémité, avait tellement perdu l'espoir de se sauver, qu'il délibérait avec ses amis sur le genre de mort qui devait terminer ses jours. Dans cet instant Philiste lui reproche son désespoir, relève son courage et le détermine à tenter encore la ruse et la force. Denys négocie; il demande aux rebelles la permission de sortir de la ville avec les siens : on le lui permet et on lui accorde cinq vaisseaux. La nécessité de les équiper lui fait gagner du temps ; les Syracusains, dans une fausse sécurité, désarment une partie de leurs troupes. Denys avait fait appeler secrètement des Campaniens en garnison dans les places appartenant aux Carthaginois. Ils arrivent au nombre de quinze cents, forcent les portes et s'ouvrent un passage jusqu'à la citadelle.

Le découragement s'empare des Syracusains; Denys, saisissant le moment favorable, fait une sortie impétueuse, renverse ce qui se trouve sur son passage, disperse ses ennemis et s'empare de la ville. Instruit par l'expérience du danger des excès, il arrête le carnage, promet l'oubli du passé, et congédie les Campaniens.

Dans ce même temps les Lacédémoniens, qui venaient de ruiner la liberté d'Athènes, envoyèrent des ambassadeurs à Syracuse pour y fortifier la tyrannie.

Denys, craignant une nouvelle révolte, profita du moment où les citoyens étaient à la moisson, pour fouiller toutes les maisons et pour en enlever les armes. Revenant ensuite au projet d'illustrer sa patrie, qu'il asservissait, il s'empara de Naxe, de Catane, de Léontium, enrichit Syracuse par ses trophées, et forma le dessein de se rendre maître de Rhège. Une sédition qui éclata dans ses troupes, le força d'y renoncer.

Apprenant alors que les garnisons carthaginoises étaient très affaiblies par une maladie contagieuse, il crut le moment favorable pour chasser ces dangereux enne-

mis de la Sicile, et s'y prépara. On vit tout à coup Syracuse changer de face. Ce n'était plus cette ville occupée de fêtes, de cérémonies, de spectacles; elle ne paraissait plus qu'un vaste arsenal. Partout on fabriquait des armes, on construisait des machines, on équipait des galères, on exerçait des soldats. En peu de temps cent cinquante mille hommes furent levés et armés. Denys, métamorphosé lui-même, se montrait sage, doux et clément; on croyait voir un autre homme.

Voulant se faire des alliés, il demanda en mariage la fille d'un riche citoyen de Rhège, qui lui répondit qu'on n'avait que la fille du bourreau à lui accorder. Cette raillerie coûta cher par la suite aux habitans de Rhège. Mieux accueilli à Locres, il épousa Doride, fille d'un homme puissant de cette ville. Il se maria aussi avec une Syracusaine nommée Aristomaque, fille d'Hypparinus et sœur de Dion, citoyen généralement considéré par ses talens et par ses vertus.

Ce double mariage était contraire aux mœurs d'Occident; mais Denys se plaçait au-dessus des lois. Il traita ses deux femmes

avec douceur, parut les aimer également, et commanda à ses trésoriers de leur donner, ainsi qu'à Dion, tout l'argent qu'ils demanderaient.

Dion s'était formé à l'école de Platon. Espérant éclairer Denys par les lumières de la philosophie, et lui faire sentir l'évidente nécessité d'unir la morale à la puissance pour son bonheur propre comme pour la félicité publique, il engagea Platon à venir à Syracuse, et fit entrer la sagesse dans le palais de la tyrannie.

Denys accueillit favorablement le philosophe, mais n'adopta pas ses principes. Un jour il se permit, en présence de Dion, des railleries sur le règne de Gélon : Dion lui dit : « Respectez la mémoire de ce grand » prince. On vous a permis de régner, parce » que Gélon a fait aimer la monarchie, » et vous, qui la faites haïr, peut-être pri» verez-vous d'autres princes du trône. »

Denys, ayant achevé ses préparatifs, rassembla le peuple et lui proposa de déclarer la guerre à Carthage, assurant que c'était plutôt la prévenir que la commencer.

Le peuple approuva unanimement son dessein. Syracuse haïssait d'autant plus Car-

thage qu'elle croyait lui devoir son tyran. Aussi la guerre commença avec la fureur de la haine; à son signal la populace, dans toutes les villes, pilla et massacra les marchands carthaginois.

Denys se voyait à la tête de quatre-vingt mille hommes ; sa flotte montait à deux cents galères et cinq cents barques. Ses succès furent rapides; il prit la plupart des villes soumises aux Carthaginois ou à leurs alliés.

L'année suivante, Carthage envoya en Sicile une armée de trois cent mille hommes sous les ordres d'Imilcon; Magon commandait une flotte de quatre cents galères. Ils se rendirent maîtres d'Érix et de Messène; presque toute la Sicile abandonna Denys. Ce prince, ayant résolu d'attaquer l'ennemi, ordonna à son amiral Leptine de l'attendre à Catane. Cet officier n'obéit pas, fut battu et mis en fuite. Denys se trouva forcé de retourner à Syracuse, que Magon bloquait par mer. Imilcon l'y suivit et plaça sa tente dans un temple de Jupiter, près de la ville.

Magon s'empara des deux petits ports; Imilcon se rendit maître du faubourg d'A-

chradine, pilla les temples de Cérès et de Proserpine, ravagea les champs et détruisit tous les tombeaux, sans épargner celui de Gélon et de Démarète. Mais bientôt Polixène, beau-frère du tyran, lui amena des secours de Grèce et d'Italie; la flotte syracusaine défit la flotte ennemie.

Denys se trouvait alors absent pour rassembler des vivres: les Syracusains, fiers de leur victoire, s'ameutèrent pour reprendre leur liberté. Comme ils étaient réunis, le tyran arrive et veut d'abord féliciter le peuple sur sa victoire.

Un citoyen, nommé Théodore, l'interrompt : « On nous fait, dit-il, de vains » complimens pour flatter notre orgueil; » on nous berce de l'espoir d'obtenir la » paix et de nous délivrer de nos ennemis; » mais la servitude est-elle une paix? Et » connaissons-nous de plus cruels ennemis » que notre tyran? Imilcon, vainqueur, ne » nous imposerait qu'un tribut; Denys » s'enrichit de nos biens et se nourrit de » notre sang. Ses tours nous emprisonnent; » ses satellites étrangers nous outragent; » ils irritent contre nous les dieux en pil» lant leurs temples. Prouvons à Sparte et

» à nos alliés que nous ne sommes pas in-
» dignes du nom de Grecs, et que nous
» aimons la liberté comme eux. Si Denys
» veut s'exiler, ouvrons-lui nos portes; s'il
» veut régner, montrons-lui notre indé-
» pendance et notre courage. »

Le peuple, ému, mais incertain, fixait en silence ses regards sur les envoyés de Sparte. Phérécide, Lacédémonien, chef de la flotte, monte précipitamment à la tribune. Le nom de Sparte annonçait un discours énergique pour la liberté; mais quelles furent la surprise et la consternation publiques, lorsque Phérécide déclara que sa république l'avait envoyé pour secourir Syracuse contre Carthage, mais non pour faire la guerre à Denys et détruire son autorité.

Ce discours imprévu répandit le découragement, et, la garde du tyran arrivant sur ces entrefaites, l'assemblée se sépara. Cette tentative infructueuse eut cependant un grand résultat. Denys, effrayé de la haine qu'il inspirait, s'efforça de se rendre populaire, de gagner par des largesses ceux qu'il ne pouvait vaincre par ses rigueurs, et de se concilier les esprits par une bienveillance plus adroite que sincère.

On peut rarement vaincre son caractère; Denys, même lorsqu'il voulait gouverner en bon roi, laissait souvent apercevoir le tyran. Sur un simple soupçon, il menaça les jours de son beau-frère Polixène; celui-ci prit la fuite. Denys, furieux de voir échapper sa victime, fit de violens reproches à sa sœur Testa de ne l'avoir pas averti du départ de Polixène : « Croyez-vous, lui » répondit-elle, que je sois assez lâche pour » n'avoir pas accompagné mon époux, si » j'avais connu ses dangers et appris son » départ? Je l'ignorais; soyez certain que » j'aimerais bien mieux être nommée, dans » tout autre pays, la femme du banni Po» lixène, que d'être appelée ici la sœur du » tyran. »

Une si noble fierté força Denys à l'admiration; et la vertu de cette princesse lui attira tant d'estime, que les Syracusains, après la destruction de la tyrannie, lui conservèrent les honneurs, le rang et le traitement de reine. Lorsqu'elle mourut, le deuil fut général et tous les citoyens assistèrent à ses funérailles.

Tandis que la tyrannie opprimait Syracuse, un fléau qu'on peut lui comparer,

mais plus rapide encore, la peste, fit de grands ravages dans l'armée carthaginoise. Denys en profita : il attaqua les ennemis par terre et par mer, en fit un grand carnage et détruisit presque toute leur flotte. Imilcon lui offrit cinq cents talens pour obtenir la liberté de se retirer. Denys accorda cette liberté aux Carthaginois et non à leurs alliés. Imilcon se retira précipitamment; les barbares qu'il abandonnait furent tous tués ou pris. Les Ibériens seuls capitulèrent; on les incorpora à la garde royale : ainsi Carthage vit son orgueil humilié au moment où elle se croyait maîtresse de la Sicile.

Denys étendit ses conquêtes dans toute la contrée. Il menaça ensuite Rhège; et tous les Grecs d'Italie formèrent une ligue contre lui. Les Gaulois, dont l'ambition convoitait l'Italie, offrirent leur appui au tyran de Syracuse. Magon revint en Sicile, fut de nouveau battu et signa la paix. Cette guerre terminée, Denys porta ses armes en Italie, y gagna une grande victoire et fit dix mille prisonniers. Il les renvoya sans rançon, et conclut un traité avec ses ennemis. Rhège fut seule exceptée; il attaqua vivement

cette ville et reçut une blessure pendant le siége. Les habitans, privés de vivres et réduits à la dernière extrémité, se rendirent. Il donna la liberté à ceux qui se rachetaient, et vendit les autres. Phytta, qui avait engagé la ville à se défendre, éprouva toute la rigueur du tyran; il le fit attacher à un poteau et battre de verges. Pour aggraver son supplice, il lui apprit qu'on venait de jeter son fils dans la mer. « Mon » fils, répondit ce père infortuné, est plus » heureux que moi d'un jour. ».

La vanité de Denys ambitionnait tous les genres de gloire; il voulait conquérir la palme des lettres comme celle des armes. Ce noble sentiment tempéra quelquefois ses vices, et lui arracha souvent des marques d'estime pour les généreux courages qui lui résistaient.

Il n'aimait pas la vertu; mais il admira et respecta celle de ses deux femmes. L'industrie et les talens recevaient de lui des encouragemens et des récompenses, et, s'il commit autant de cruautés que la plupart des tyrans, il développa aussi de grandes qualités dont ils étaient privés.

Sa rigueur, comme roi, le fit haïr; sa va-

nité, comme poëte, le rendit ridicule. Il envoya à Olympie son frère Théaride pour disputer en son nom le prix de la course et de la poésie. La magnificence de ses équipages, la voix sonore des lecteurs qu'il avait choisis, attirèrent d'abord un applaudissement général. Mais lorsqu'on entendit ses vers, ils excitèrent un rire universel. Ses chars, mal conduits, se brisèrent contre une borne; et la galère qui ramenait ses envoyés, fut battue par une tempête et désemparée.

La flatterie de sa cour le consola des rigueurs de l'opinion publique. Cependant, ayant lu un jour au poëte Philoxène une pièce de vers, celui-ci la critiqua librement. Le prince, irrité, l'envoya dans une prison qu'on nommait *les carrières*. Quelques grands ayant intercédé pour lui, Denys le remit en liberté et l'invita même à dîner. Pendant le repas, le roi lut encore des vers et demanda à Philoxène son avis. Celui-ci répondit en souriant : « Qu'on me » remène aux carrières. » Cette plaisanterie demeura impunie.

Il fut plus sévère pour Antiphon. Le prince demandait quelle était la meilleure

espèce d'airain; Antiphon dit que c'était celui dont on avait fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton : ce trait lui coûta la vie.

Un second échec littéraire, à Olympie, irrita tellement Denys, que plusieurs de ses amis périrent victimes de sa fureur. Pour se distraire de ses chagrins, il fit une expédition en Épire, et rétablit sur le trône Alceste, roi des Molosses. Une irruption en Toscane, et le pillage d'une ville et d'un temple, lui valurent quatre cents talens. Ayant entrepris une autre guerre contre les Carthaginois, il perdit une bataille où son frère Leptine fut tué, et il se vit obligé de céder plusieurs places en Sicile à ses ennemis.

De tous les triomphes de Denys, celui dont il jouit avec le plus d'ivresse fut le prix qu'il remporta dans Athènes aux fêtes de Bacchus. Il y avait envoyé une tragédie pour le concours; on le proclama vainqueur. Il est impossible de peindre l'excès de ses transports; il ordonna de rendre de publiques actions de grâces aux dieux; il ouvrit les prisons, prodigua ses trésors; toutes les maisons étaient en fêtes; tous les

temples fumaient d'encens ; dans sa joie il se livra tellement aux excès de la table, qu'une indigestion le mit à l'extrémité.

Il avait eu plusieurs enfans de ses deux femmes. Dion voulait qu'il préférât ceux d'Aristomaque, et disait que cette princesse, étant Syracusaine, devait l'emporter sur une étrangère. Un autre parti, puissant dans la cour, soutenait le jeune Denys, fils de la Locrienne Dorisque. Le tyran l'avait déjà désigné pour son successeur. Mais, comme les conseils de Dion semblaient faire impression sur son esprit, les médecins, craignant qu'il ne revînt sur sa décision, lui donnèrent un narcotique qui le fit passer du sommeil à la mort. Il était âgé de cinquante-huit ans.

Ce prince respectait aussi peu les dieux que les hommes. Revenant à Syracuse avec un vent favorable, après avoir pillé le temple de Proserpine à Locres : « Vous » voyez, dit-il, comme les dieux favo» risent les sacriléges. » Une autre fois il dépouilla la statue de Jupiter d'un manteau d'or massif, assurant *que ce vêtement était trop lourd en été, et trop froid en hiver.* Il

y substitua un manteau de laine *propre à toutes les saisons.*

Il enleva à l'Esculape d'Épidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il n'était pas convenable qu'un fils portât de *la barbe quand son père n'en avait pas.* Dans la plupart des temples, on avait placé des tables d'argent avec cette inscription : *Aux bons Dieux;* il s'en empara, voulant, dit-il, profiter de leur bonté. Ces dieux étaient représentés le bras tendu et portant à la main des coupes et des couronnes d'or : il s'en saisit, disant que c'était folie de demander sans cesse des biens aux dieux et de les refuser lorsqu'ils étendaient la main pour les offrir.

La crainte, inséparable de la tyrannie, lui inspirait une méfiance qui le rendait plus malheureux que ses victimes. Son barbier s'étant vanté de porter quand il le voulait le rasoir à la gorge du tyran, il le fit périr. Depuis ce temps ses filles seules le rasèrent. Quand elles furent vieilles, elles lui brûlaient la barbe avec des coquilles de noix.

Il faisait fouiller les appartemens de ses femmes avant d'y entrer. Son lit était environné d'un fossé profond; un pont-levis

en ouvrait le passage. Son frère et ses enfans ne pénétraient chez lui que visités et désarmés.

Quoiqu'il ne goûtât point les plaisirs de l'amitié, il en sentait le prix. Ayant condamné à mort un citoyen nommé Damon, celui-ci demanda un sursis et la permission de faire, avant de mourir, un voyage nécessaire. Phytias, son ami intime, offrit de se mettre en prison à sa place et répondit de l'exactitude de son retour. Le temps prescrit était presque entièrement écoulé; l'instant fatal approchait; Damon ne revenait point. Tout le monde tremblait pour la vie de Phytias; celui-ci, calme et serein, ne témoignait aucune inquiétude et disait que son ami arriverait au moment fixé. L'heure sonna; Damon parut et se jeta dans les bras de Phytias. Denys, versant des larmes d'attendrissement, accorda la vie à Damon, et demanda comme faveur aux deux amis d'être reçu en tiers dans leur amitié.

Le roi ne s'aveuglait pas sur sa position. Un de ses courtisans, Damoclès, exaltait sans cesse le bonheur du prince, sa richesse, sa puissance, la magnificence de son palais

et la variété des plaisirs dont il jouissait. « Puisque vous enviez mon bonheur, lui dit » Denys, je veux vous mettre à portée de le » goûter. » Il le plaça sur un lit d'or, lui fit servir un festin magnifique et l'environna d'esclaves de la plus rare beauté prêts à exécuter tous ses ordres.

Damoclès, respirant les parfums les plus exquis, voyant à sa disposition les mets les plus délicats, paraissait dans l'ivresse de la joie; tout-à-coup, en levant les yeux, il aperçoit la pointe d'une lourde épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenait au plafond que par un crin de cheval. Le plaisir disparaît; la terreur le remplace; il ne voit plus que la mort, et demande pour unique grâce qu'on le délivre promptement d'une volupté si menaçante et d'un bonheur si périlleux. Quelle effrayante image de la tyrannie, surtout quand elle est tracée par le plus habile et le plus fortuné des tyrans!

DENYS LE JEUNE.

Les exploits de Denys, sa popularité dans les derniers temps de sa vie, la ri-

chesse de l'État et l'habitude de l'obéissance, semblaient avoir familiarisé les Syracusains avec la tyrannie. Denys le Jeune monta sans obstacles sur le trône et succéda paisiblement à son père. Il montra d'abord autant de douceur et de nonchalance que son prédécesseur avait déployé d'activité et de sévérité. Les talens de Dion pouvaient être très utiles au roi, à qui il proposa d'aller négocier la paix en Afrique, où, s'il préférait la guerre, de commander les armées et d'équiper à ses frais cinquante galères. Son zèle, bien accueilli par le roi et mal interprété par les courtisans, devint bientôt suspect. Ces lâches flatteurs, au lieu de louer sa générosité, firent craindre sa puissance. Dion ne partageait pas leurs débauches, et voulait préserver le roi du poison de leurs conseils. Ils le représentèrent à Denys comme un rival dangereux et comme un censeur importun. Il est vrai que la rigidité de ses formes effrayait la jeunesse et rendait sa vertu moins persuasive. Platon, son maître, lui reprochait la rudesse de son caractère, et parvint à l'adoucir.

Le roi aimait les lettres et les arts : bon et familier avec ceux qui l'approchaient,

ses amis prenaient facilement sur lui un grand empire. Dion, qui le savait, lui inspira un vif désir de voir Platon. Ce philosophe résista long-temps à ses instances; mais l'espoir de faire un grand bien aux hommes, en adoucissant la tyrannie, le détermina.

Son arrivée à Syracuse répandit l'effroi parmi les courtisans, qui croyaient déjà voir la renaissance de la liberté et la réforme des abus. Ils lui opposèrent avec adresse Philiste l'historien, homme d'État habile, partisan des priviléges des grands et du pouvoir arbitraire : on le rappela de son exil.

Le roi reçut Platon avec honneur. Son esprit le charma, et en peu de temps son amitié pour lui devint une passion. Il ne pouvait plus vivre sans lui et ne voulait rien faire que par ses avis. La cour, changeant de décoration comme un théâtre, semblait transformée en académie.

Au milieu d'un sacrifice, le héraut ayant dit, selon la coutume : « Puissent les dieux » maintenir long-temps la tyrannie et con- » server le tyran, » Denys s'écria : « Ne » cesseras - tu jamais de me maudire? » Cette exclamation consterna Philiste et ses

amis. Ils s'appliquèrent à décrier Dion et Platon, et à miner leur crédit. « Autrefois » les Athéniens, disaient-ils au prince, n'ont » pu prendre Syracuse avec cinquante mille » hommes, et aujourd'hui un seul de leurs » sophistes va vous détrôner et vous don- » ner, en échange d'une autorité réelle, un » souverain bien chimérique, que leur aca- » démie ne peut pas même définir. »

Le hasard vint au secours de leurs intrigues. On intercepta des lettres que Dion écrivait aux ambassadeurs de Carthage, et dans lesquelles il les invitait, pour parvenir à faire une paix solide, à ne pas négocier avec Denys, sans qu'il fût présent aux conférences : on fit envisager au roi cette correspondance comme une trahison.

Ce prince, ayant caché quelques jours son ressentiment, engagea Dion à se promener avec lui, le conduisit au bord de la mer, lui montra ses lettres, lui adressa de vifs reproches; et, sans vouloir entendre sa justification, le fit embarquer pour le Péloponèse.

Le bruit se répandit aussitôt qu'on devait faire mourir Platon : mais Denys se borna à le loger et à le garder honorable-

ment dans la citadelle, afin de l'empêcher de rejoindre Dion; car son amitié pour ce philosophe, loin d'être affaiblie, était mêlée de jalousie comme la passion la plus ardente, et il l'accablait tour à tour de caresses et de reproches.

Platon voulait profiter de cette amitié tyrannique pour obtenir la grâce et le retour de Dion. Le roi promettait son rappel, à condition qu'il ne le décrierait pas dans l'esprit des Grecs. Platon, fatigué de voir qu'on l'amusait par de vaines paroles, exigea et obtint enfin la liberté de retourner en Grèce. Arrivé à Athènes et nommé magistrat, son tour vint de faire les frais des fêtes et des spectacles publics; Dion voulut en payer la dépense. Après avoir rempli ce devoir d'une généreuse amitié, il parcourut toute la Grèce et conquit par ses vertus l'estime générale. Les Lacédémoniens lui donnèrent à Sparte le droit de cité.

Cependant le roi de Syracuse, toujours épris de la philosophie, malgré ses courtisans, appelait près de lui de toutes parts les sages les plus célèbres : leurs entretiens ne purent lui faire oublier Platon; son

absence irritait le désir qu'il avait de le revoir. Il lui écrivit que, s'il ne revenait pas, Dion resterait toujours exilé. L'amitié le ramena à Syracuse. Il y jouit, dans les commencemens, d'une grande faveur; mais, comme il sollicitait sans relâche le rappel de Dion, et que Denys, au lieu d'y consentir, faisait vendre ses terres, le roi et le philosophe se brouillèrent. Les gardes du tyran voulurent tuer Platon, l'accusant d'avoir conseillé au roi d'abdiquer. Denys lui sauva la vie et le laissa retourner en Grèce.

La sagesse s'exila avec lui de Syracuse; Denys, privé de ses conseils, se livra sans réserve aux voluptés. L'injustice est compagne des vices; ne gardant aucune mesure, il contraignit sa sœur Arète, femme de Dion, à épouser un de ses favoris nommé Timocrate. Dès ce moment Dion outragé résolut de se venger et de détrôner le tyran.

S'occupant à lever des troupes, il comptait sur le secours des bannis de Sicile, qui se trouvaient en grand nombre dans la Grèce. La peur de la tyrannie les retint; vingt-cinq eurent seuls le courage de s'as-

socier à son entreprise. Étant parvenu à rassembler dans l'île de Zacinthe huit cents guerriers choisis, mûrs et éprouvés, il leur déclara son projet. Le danger d'une attaque avec si peu de monde contre un prince qui pouvait leur opposer cent dix mille hommes de troupes et quatre cents navires, étonnait leur courage; ils hésitaient et trouvaient ce dessein téméraire et insensé. L'éloquente fermeté de Dion dissipa leurs craintes et les entraîna. Ils s'embarquèrent, et, après de longues traverses et de violens orages qui les poussèrent sur les côtes d'Afrique, ils arrivèrent à Minoa, petite ville de Sicile. Denys était alors occupé à faire une expédition dans la Pouille, en Italie; Timocrate commandait en son absence. Il envoya un courrier au roi; mais, ce courier s'étant endormi dans un bois, un loup emporta le sac qui contenait les dépêches, de sorte que Denys ne fut informé que long-temps après de la descente de Dion.

Cet illustre chef des bannis s'approcha de Syracuse; les mécontens qui se joignirent à lui portèrent sa troupe à cinq mille hommes. Ils marchaient couronnés de fleurs

Le peuple, loin de leur résister, se souleva et tourna sa fureur contre les favoris du tyran. Timocrate, vivement pressé, n'eut pas le temps de se jeter dans la citadelle, et s'enfuit de la ville. Tous les citoyens volèrent au-devant de Dion, parés comme aux jours de cérémonies. On n'entendait dans les airs que le son des instrumens et des cris de joie, et cette prise de Syracuse fut plutôt une fête qu'une victoire. Un héraut publia que Dion et Mégaclès étaient venus pour détruire la tyrannie et pour affranchir la Sicile.

Dion monta à la tribune pour exhorter le peuple à le seconder dans ce généreux dessein. On lui jeta des fleurs ; on le couvrit d'applaudissemens; des suffrages unanimes lui donnèrent, ainsi qu'à son frère, le titre de capitaines généraux, en leur adjoignant vingt citoyens.

Cependant Denys, informé de ces événemens, arriva et entra dans la citadelle. Les Syracusains l'y assiégèrent. Il fit une sortie : Dion fut blessé; ses troupes plièrent, et, malgré sa blessure, ce chef intrépide parcourut la ville, réveilla les courages, appela le peuple à son secours, rétablit le

combat, repoussa l'ennemi et le força à se renfermer dans la forteresse.

L'artificieux Denys, connaissant la mobilité du peuple et sa disposition à la méfiance, écrivit à Dion, et lui fit adresser par sa femme des lettres adroitement rédigées, qui rappelaient son ancien zèle pour la conservation de la tyrannie : on fut obligé de lire ces lettres dans l'assemblée générale ; car le secret aurait augmenté les soupçons. Cette lecture ébranla la confiance des citoyens, qui donnèrent sur-le-champ le commandement de la flotte à Héraclide.

Dion se plaignit vivement de cette injustice ; mais, après avoir reproché à Héraclide ses intrigues, donnant, le premier, l'exemple de l'obéissance aux lois, il rendit au nouvel amiral les honneurs dus à sa charge.

Peu de temps après, Philiste, arrivant de la Pouille au secours de Denys, fut vaincu, pris et mis à mort. Denys offrit alors de rendre la citadelle, pourvu qu'on lui permît de se retirer en Italie. Le peuple n'y voulait pas consentir ; le prince, profitant d'un vent favorable, s'enfuit sur un vaisseau chargé de ses trésors.

On blâmait généralement Héraclide de l'avoir laissé passer; mais le peuple oublie ses intérêts les plus réels quand on flatte ses passions. Héraclide, pour se populariser, proposa le partage des terres et la suppression de la solde des étrangers. Dion s'y opposa fortement: les Syracusains, irrités, le destituèrent et nommèrent vingt-cinq nouveaux généraux, à la tête desquels ils placèrent Héraclide.

Ceux-ci cherchèrent à séduire les soldats étrangers pour les engager à abandonner Dion; ils demeurèrent fidèles et le défendirent. On voulut les attaquer; mais Dion s'avança intrépidement contre ses ennemis, les effraya, les dispersa et se retira dans les terres de Léontium.

Les Syracusains attaquèrent la flotte royale et la défirent; mais comme dans la joie de ce succès ils se livraient la nuit à la débauche, Nyptius, qui commandait dans la citadelle, fit une sortie, surprit les guerriers dispersés, les massacra, livra la ville au pillage, enleva les femmes et les enfans, et les enferma dans la forteresse.

Le malheur des Syracusains mit fin à leur ingratitude; on résolut unanimement

de rappeler Dion. Les députés du peuple vinrent le trouver, se jetèrent à ses pieds, en le suppliant d'oublier l'injustice de ses concitoyens.

Dion rassembla ses soldats; il leur dit, en versant des larmes : « Péloponésiens, » vous pouvez délibérer sur la demande » qui vous est faite; quant à moi, puisque » ma patrie est en danger, l'hésitation ne » m'est plus permise; je la sauverai avec » vous ou je périrai avec elle. Souvenez- » vous seulement que je n'ai pas abandon- » né mes alliés dans le péril, et que je ne » les quitte que pour secourir mes compa- » triotes dans l'infortune. »

Tous les étrangers demandèrent à grands cris qu'on les menât à Syracuse. Lorsqu'il fut près de la ville, la partie des habitans qui lui était contraire, barrait les portes et lui en défendait l'entrée; d'autres les combattaient pour les forcer à les ouvrir. Pendant ce temps Nyptius fit une sortie, tuant tout ce qu'il rencontrait, et mettant le feu à la ville. L'incendie termina la discorde; tous les citoyens réunis ouvrent les portes. Dion marche contre les ennemis; des cris de joie et de fureur l'accompagnent;

tout ce qui peut porter les armes se joint à lui; les soldats de Nyptius sont taillés en pièces; la ville est délivrée; Héraclide et Théodote, chefs des factieux, se livrent eux-mêmes à la discrétion du vainqueur. On lui conseillait de les abandonner à la vengeance des soldats : « J'appris à l'aca- » démie, répondit-il, l'art de dompter ma » colère. Il ne suffit pas d'être humain » pour les gens de bien; il faut être clé- » ment à l'égard de ses ennemis. La plus » belle victoire est celle qu'on remporte » sur ses propres passions. Si Héraclide a » été méchant et envieux, ce n'est pas une » raison pour que Dion souille sa vertu par » une lâche vengeance. »

On le nomma généralissime. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de rendre le commandement de la flotte à Héraclide. Il pressa ensuite le siége de la citadelle, et ordonna prudemment qu'on laissât la mer libre. La garnison, comme il l'avait prévu, profitant de cette liberté, s'embarqua et s'éloigna de Syracuse. Les princesses, devenues libres, sortent de la citadelle; Arète, femme de Dion, que le tyran avait forcé de passer dans les bras

de Timarque, s'avançait triste, tremblante, les yeux baissés, attendant en silence un arrêt sévère. Elle se prosterne; Dion la relève, l'embrasse, remet son fils dans ses bras, et lui ordonne de venir comme autrefois habiter sa maison. Ce fut alors que Platon lui écrivit : « La Grèce » entière a les yeux fixés sur vous, et vous » regarde comme l'homme le plus sage et » le plus fortuné de la terre. »

Dion voulait établir à Syracuse le gouvernement aristocratique de Lacédémone; mais l'ambitieux Héraclide, tant de fois coupable et tant de fois absous par la clémence, se rangea dans le parti populaire. Dion l'appela au conseil; il répondit audacieusement qu'il ne se rendrait qu'aux assemblées du peuple. Souvent les soldats avaient voulu le tuer; Dion s'était toujours opposé à leurs fureurs : mais, cette fois, las de tant d'insultes, il leur permit la vengeance. Héraclide périt; le peuple le pleura, et Dion subit ce supplice intérieur qu'inflige à l'âme un premier crime. Plus il était vertueux, plus il fut tourmenté. Toutes les nuits, un fantôme effrayait son imagination. Une femme colossale, aux

yeux hagards, le poursuivait partout et balayait violemment sa maison. La mort de son fils, qui se tua lui-même, mit le comble à ses chagrins.

Un de ses amis intimes, Callippe l'Athénien, formant le projet de se rendre maître de Syracuse, conspira contre lui. Dion fut informé de ce complot par sa femme et par sa sœur, qui l'avaient découvert. Callippe accusé vint trouver Dion, protesta de son innocence, versa des larmes et appuya sa justification par le plus redoutable des sermens. Celui qui le prêtait portait une torche à la main; on le couvrait du manteau de pourpre de Proserpine, et il se vouait aux plus horribles supplices dans le cas où il deviendrait parjure.

Cependant les princesses reçurent peu de temps après de nouveaux avertissemens. Tous les amis de Dion lui conseillaient de prévenir Callippe; mais, trop repentant d'un premier meurtre, il ne put se résoudre à en permettre un second, et il préféra le péril aux remords. Callippe le fit assassiner par des soldats, et jeta les princesses au fond d'une prison. La veuve de Dion y accoucha d'un fils qui y mourut.

Le lâche meurtrier d'un héros gouverna ou plutôt opprima Syracuse. Le peuple, consterné, se plaignait de la patience des dieux; mais, quelque temps après, le nouveau tyran étant parti pour s'emparer de Catane, son absence rendit le courage et l'espérance aux Syracusains, et ils reprirent leur liberté. Callippe vint assiéger Messine; il échoua et perdit la plupart de ses soldats. Toutes les villes de Sicile lui fermèrent leurs portes. Repoussé partout, il se cacha quelque temps dans la ville de Rhège; mais enfin Leptine l'y découvrit et l'immola avec le même poignard qui avait tranché les jours de Dion.

Dans ce même temps Icétas, prince de Léontium, tira de prison les princesses Aristomaque et Arète; mais ensuite, gagné par la faction populaire, il les embarqua pour le Péloponèse, et les fit noyer en route. Timoléon dans la suite les vengea.

Après la mort de Callippe, les amis de Dion écrivirent à Platon pour le consulter sur la forme de gouvernement qu'ils devaient choisir. Il leur conseilla de nommer deux rois, comme à Sparte, un sénat pour faire les lois et trente-cinq magistrats pour

en assurer le maintien. Tandis qu'on délibérait sur sa proposition, Hyparinus, frère de Denys, aborda à Syracuse avec une flotte chargée de troupes, et s'empara de l'autorité; il l'exerça deux ans. Un Syracusain, nommé Nypséa, lui succéda; mais Denys le Jeune, à la tête d'une armée étrangère, débarqua en Sicile, le chassa et s'empara de nouveau du trône.

Le tyran, pour remercier les dieux de sa restauration, envoya à Olympie et à Delphes des statues d'or. Les Athéniens les interceptèrent, et, malgré ses reproches, s'en servirent pour payer la solde de leurs troupes.

Les malheurs aigrissent quand ils n'éclairent pas: ceux de Denys l'avaient rendu féroce; il remplissait la ville de sang, dépouillait, tuait et bannissait les meilleurs citoyens. Ces bannis s'étaient réfugiés en grand nombre chez Icétas : profitant de ces troubles, les Carthaginois firent de grands progrès en Sicile.

Accablés de tant de maux, les exilés de Syracuse envoyèrent une ambassade à Corinthe pour demander des secours contre leurs ennemis et contre leur tyran. Icétas,

paraissant favoriser leurs projets, les trompait et traitait sous main avec les Carthaginois, dans l'espoir de se rendre, par leur appui, maître de Syracuse.

Corinthe, touchée du sort de son antique colonie, accueillit favorablement l'ambassade des exilés, résolut de leur rendre la liberté, déclara la guerre à Denys, et donna le commandement de ses troupes à Timoléon. Cet homme, devenu depuis si célèbre, était le chef d'une des plus grandes familles de Corinthe. Soldat intrépide, capitaine expérimenté, homme d'État habile, constant ami de la liberté, ses mœurs étaient douces, ses vertus bienveillantes; jamais il ne montra de passion que contre la tyrannie.

Dans sa jeunesse il avait eu un frère aîné, nommé Timophane, qu'il chérissait tendrement, mais moins que la liberté. Il lui sauva la vie dans un combat en le couvrant de son corps. Ce frère, aussi ambitieux que Timoléon était philosophe, se forma un parti dans Corinthe, et s'empara de l'autorité. Timoléon fit de vains efforts pour l'engager à abdiquer; après avoir employé tour à tour les argumens les plus

forts, les caresses les plus tendres, les prières les plus ardentes et les plus effrayantes menaces, il entra dans une conspiration contre lui, et le fit assassiner en sa présence par deux de ses amis.

Il est affligeant pour l'humanité de penser que les principaux citoyens de Corinthe, les philosophes les plus célèbres, et le sage Plutarque lui-même, ont donné des éloges à ce crime; mais un grand nombre d'hommes vertueux couvrirent de blâme ce fratricide; sa mère le maudit, lui interdit sa maison; et son propre cœur, plus implacable que les juges les plus sévères, fut blessé profondément du poignard des remords. Détestant son forfait et la vie, il refusait tous les alimens et voulait se laisser mourir. Les efforts de ses amis le firent renoncer à ce nouveau crime. Il se voua à la solitude, traîna sa mélancolie dans des lieux déserts, et y vécut ou plutôt y languit vingt années. Enfin les vœux de sa patrie le rappelèrent sur la scène du monde, et le forcèrent d'accepter le commandement de l'armée.

Icétas, tyran de Léontium, voulant em-

pêcher cette expédition, écrivit à Corinthe que les Carthaginois qui se trouvaient en force en Sicile, n'y laisseraient pas débarquer de troupes grecques, et qu'il serait lui-même forcé d'agir avec eux. Ce nouvel obstacle, loin de refroidir les Corinthiens, redoubla leur ardeur.

Timoléon s'embarqua avec dix galères, et arriva sur la côte d'Italie. Là, il apprit qu'Icétas, ayant battu Denys, occupait une partie de Syracuse, et tenait le tyran assiégé dans la citadelle. Il sut de plus que les Carthaginois occupaient la mer pour empêcher les Corinthiens d'approcher. Lorsque sa flotte arriva à Rhège, elle y trouva vingt galères carthaginoises, qui l'y bloquèrent. Les ambassadeurs d'Icétas déclarèrent formellement à Timoléon qu'il pouvait venir à Syracuse, s'il le voulait, mais sans troupes.

Timoléon, s'étant décidé alors à opposer la ruse à la force, demanda une conférence aux habitans de la ville, aux ambassadeurs et aux officiers de l'escadre ennemie. Les magistrats de Rhège s'entendaient avec lui. Dès que l'assemblée fut complète, ils fermèrent les portes de la ville, afin de dé-

rober aux officiers africains la connaissance de ce qui devait se passer dans le port.

Timoléon prolongea la conférence pour gagner du temps. Pendant cette discussion, neuf galères corinthiennes mirent à la voile et s'échappèrent. On vint secrètement en informer Timoléon, et, tandis que l'assemblée s'occupait vivement de l'objet de ses délibérations, il sortit sans bruit de la salle, s'élança sur la dixième galère qui l'attendait, et rejoignit les autres.

Les Carthaginois furent étrangement surpris de se voir vaincus en artifice. Icétas, averti de l'approche de Timoléon, avait à lui opposer cent cinquante vaisseaux, cinquante mille hommes et trois cents chariots. Timoléon, qui ne commandait que mille soldats, évita son escadre et débarqua dans la petite ville de Tauroménium. Le faible nombre de ses troupes inspirait peu de confiance aux Siciliens, et les Syracusains, sans espoir, se voyaient pressés entre Carthage, Icétas et Denys.

Timoléon, qu'aucun obstacle ne décourageait, marcha vers Adrane. Icétas s'avança au-devant de lui avec un corps de cinq mille hommes. Timoléon le défit, prit

son camp, son bagage, et s'empara d'Adrane, située au pied de l'Etna.

Cependant Denys le jeune négociait secrètement avec le héros corinthien, qu'il craignait moins qu'Icétas. Privé de vivres, n'ayant plus que le choix du vainqueur, il se rendit à Timoléon, qui fit passer quatre cents soldats par petits pelotons dans la citadelle. Denys leur donna ses armes, ses meubles, le peu de provisions qui lui restaient, et deux mille hommes d'une valeur éprouvée. Chargé lui-même de ses trésors, il s'embarqua la nuit, passa au milieu des bâtimens carthaginois sans être aperçu, et se rendit au camp de Timoléon, qui l'envoya à Corinthe, où il consuma ses jours honteusement dans des lieux de débauche, avec des musiciens et des comédiennes. Ne pouvant plus tyranniser des hommes, il se fit maître d'école, peut-être, dit Cicéron, pour tyranniser encore des enfans.

Icétas assiégeait toujours la citadelle de Syracuse; mais, s'en étant éloigné avec Magon pour attaquer Timoléon dans Catane, Léon le Corinthien, qui, depuis le départ de Denys, commandait dans le fort, fit une sortie, trouva les assiégeans en dé-

sordre, les tailla en pièces, s'empara du quartier de l'Achradine, le fortifia et le joignit à la citadelle.

Sur ces entrefaites, un renfort de Corinthiens étant arrivé en Sicile, Timoléon, à la tête de quatre mille hommes, se saisit de Messine et marcha contre Syracuse. Ses émissaires, répandus dans le camp d'Icétas, engagèrent les Grecs à se joindre à lui. Magon, craignant d'être trahi, embarqua ses troupes et retourna en Afrique. Timoléon, trop habile pour ne pas profiter de cette défection, attaqua brusquement Syracuse et la prit d'assaut.

Après cette victoire il exhorta tous les citoyens à raser la citadelle, à démolir les palais des tyrans et à détruire leurs tombeaux. La tyrannie avait siégé dans la forteresse; Timoléon y établit la justice en y plaçant les tribunaux.

La plupart des habitans étaient morts victimes de Denys ou de Carthage; Timoléon écrivit à Corinthe pour l'engager à fonder une seconde fois Syracuse. Les Corinthiens envoyèrent des hérauts dans toute la Grèce, et promirent de conduire à leurs frais tous ceux qui voudraient se

rendre en Sicile. Soixante mille hommes y accoururent de toutes parts. On fit le procès à la mémoire et aux statues des tyrans; elles furent toutes renversées, hors celle de Gélon. Rolin, à ce propos, dit naïvement: « Si on faisait subir une pareille enquête à » toutes les statues, je ne sais s'il y en au- » rait beaucoup qui restassent sur pied. »

Timoléon, ayant rétabli la tranquillité et la liberté dans Syracuse, marcha contre les autres villes de Sicile. Il força Icétas à rompre avec Carthage, à raser ses forteresses et à vivre à Léontium en simple citoyen. Leptine, tyran d'Apollonie, osa le combattre, fut défait, pris et envoyé à Corinthe. Cependant Magon, mal accueilli à Carthage, s'était tué de désespoir. Asdrubal et Amilcar reçurent l'ordre de conduire à Lylibée soixante-dix mille hommes, et de chasser les Grecs de Sicile. Timoléon, qui ne put rassembler que sept mille soldats, attaqua les Carthaginois près du fleuve Crimez, et remporta sur eux une victoire complète. Les tyrans de Sicile, ne fondant l'espoir de leur conservation, comme tous les princes ennemis de leurs sujets, que sur le secours des étrangers, se révoltèrent et se li-

guèrent contre Timoléon en faveur de Carthage. Il les vainquit tous. On conduisit à Syracuse Icétas, son fils, sa femme et sa fille. Le peuple les massacra pour venger l'assassinat de Dion, d'Arète et d'Aristomaque.

Dans ce même temps deux citoyens de Syracuse accusèrent Timoléon de malversations; ils le mirent en jugement. Le peuple s'indignait de cette audace; Timoléon voulut être jugé, s'écriant : que ses vœux étaient comblés, puisque les Syracusains jouissaient d'une entière liberté. Il fut absous, et ce procès ne fit que répandre plus d'éclat sur sa sagesse et sur sa vertu.

Lorsque Timoléon eut vaincu les tyrans, chassé les ennemis, relevé les villes ruinées, et donné au peuple de bonnes lois, il se démit de son autorité et vécut dans une maison de campagne avec sa famille, jouissant tranquillement dans sa retraite de sa gloire et du bonheur de Syracuse.

Dans sa vieillesse, il devint aveugle; on le consultait de temps en temps comme un oracle. Quand le peuple se trouvait dans quelques crises importantes, Timoléon, rappelé de sa retraite, traversait la ville sur

un char, au bruit des acclamations publiques. Il donnait son avis, qu'on suivait religieusement; il retournait dans sa solitude, accompagné des bénédictions du peuple. Un deuil général, des larmes sincères honorèrent la tombe de ce grand homme*. Il n'avait commis qu'un crime, expié par de longs remords et par une longue vie pleine de gloire et de vertus.

L'anniversaire de son trépas était célébré par des jeux gymniques; enfin, pour honorer complètement sa mémoire, le peuple ordonna que toutes les fois que les Siciliens seraient en guerre avec les étrangers, ils donneraient le commandement de leurs armées à un général corinthien. Plutarque, trop indulgent d'ailleurs pour la seule action coupable de sa vie, le place avec raison au-dessus d'Épaminondas, de Thémistocle, d'Agésilas et des autres héros de la Grèce.

* Au du monde 3666.

CHAPITRE III.

TEMPS DE LIBERTÉ; TYRANNIE ; SOSISTRATE, AGATHOCLE, HIÉRON. — SIÉGE DE SYRACUSE PAR MARCELLUS ; — LA SICILE RÉDUITE EN PROVINCE ROMAINE.

(An du monde 3666.)

Si les lois de Timoléon semblaient propres à établir une sage liberté, la population qu'il attira dans Syracuse n'était pas faite pour y maintenir long-temps la concorde ; car des hommes de tant de nations différentes y portaient chacun l'esprit, les coutumes et les préjugés de leur patrie. Syracuse ne jouit pas vingt ans de la liberté ; et encore ce temps fut agité par beaucoup de dissensions qu'excitaient le penchant des militaires pour la tyrannie, la turbulence des amis de la démocratie et l'orgueil des partisans de l'oligarchie.

Les Carthaginois, ne perdant pas de vue le dessein de s'emparer de la Sicile, fomentaient tous ces partis et alimentaient les

troubles. Enfin Sosistrate, l'un des généraux syracusains, parvint, avec l'appui de l'armée, à s'emparer d'un pouvoir presque absolu, et, comme tous les tyrans, il chassa des emplois, bannit et dépouilla tous les citoyens qui voulaient défendre la liberté. Un d'eux, nommé Démas, puissant par ses richesses, et qui s'était distingué à la guerre, traversa long-temps ses projets. Démas avait pris en amitié un jeune homme nommé Agathocle, fils d'un potier, remarquable par sa force prodigieuse et par une rare beauté.

Démas, élu chef par les Agrigentins, donna mille hommes à commander à Agathocle. A la tête de cette troupe, il déploya une intelligence, montra une audace et fit des exploits qui lui acquirent beaucoup de renommée. Démas mourut; sa veuve, éprise d'Agathocle, l'épousa et lui apporta une immense fortune.

La richesse d'Agathocle, son crédit sur le peuple, sa vaillance et son ambition le rendirent suspect à Sosistrate, et le tyran voulut le faire assassiner. Il se déroba à ses coups, et, suivi de quelques partisans, chercha fortune en Italie. Son caractère

trop violent le fit chasser de deux villes de cette contrée. Sosistrate l'y poursuivait toujours. Agathocle, ayant rassemblé quelques aventuriers et des bannis, attaqua et battit les troupes de son persécuteur.

Sosistrate, plus ambitieux qu'habile, se trompa sur ses forces; il tenta de détruire dans Syracuse toute forme de gouvernement démocratique. Le peuple se révolta et le bannit. Chassé de la ville avec sept cents des principaux partisans de l'oligarchie, il demanda des secours aux Carthaginois, et voulut, avec leur appui, rétablir la tyrannie. Les Syracusains lui opposèrent Agathocle, qu'ils chargèrent du commandement de leurs troupes.

Le nouveau général, par sa valeur, justifia leur choix, défit complètement les ennemis et reçut sept blessures en combattant. De retour dans la ville, son impétuosité trahit sa politique; il laissa percer le désir d'arriver au pouvoir suprême; le peuple s'irrita, les amis de la liberté formèrent le projet de le faire périr. Averti de ce complot et voulant s'assurer de sa réalité, il revêtit un esclave de ses vêtemens et lui ordonna de se rendre le soir dans l'endroit

où les conjurés devaient exécuter leur dessein. Cet homme fut massacré. Agathocle, déguisé, se déroba par la fuite aux poignards de ses ennemis. Tandis que les Syracusains croyaient s'être délivrés de cet ambitieux, et se réjouissaient de sa mort, il reparut tout à coup aux portes de la ville à la tête d'une armée d'étrangers qu'il avait levée en Sicile. La surprise augmenta la crainte; on négocia au lieu de combattre, et le peuple permit à Agathocle de rentrer dans Syracuse. On exigea de lui le serment de renvoyer ses troupes et de ne rien entreprendre contre la démocratie. Il se prêta à tout ce qu'on voulut et congédia ses soldats, mais en leur indiquant un lieu de réunion et les moyens de se rejoindre au premier signal.

Peu de temps après, sous prétexte d'une expédition projetée par les Syracusains contre la ville d'Erbite, il rassembla son armée, la fortifia d'un grand nombre d'hommes tirés de la lie du peuple et leur dit : « Avant » de combattre les ennemis étrangers, dé- » livrez-vous d'ennemis plus dangereux. Sy- » racuse renferme un sénat composé de six » cents tyrans plus oppresseurs que les Car- » thaginois; jamais nous ne goûterons de re-

» pos tant qu'eux et leurs partisans resteront
» en vie. Avant de verser votre sang pour la
» patrie, assurez votre existence et sa li-
» berté; détruisez toutes les sangsues du
» peuple et saisissez-vous de leurs biens. »
A ces mots, il donne le signal du carnage; les soldats furieux égorgent tous les citoyens dont la fortune ou le rang excitaient leur haine; ils n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe; le massacre et le pillage durèrent deux jours; plus de quatre mille personnes périrent. Enfin Agathocle fit cesser cette boucherie. Rassemblant ensuite les citoyens consternés qui avaient survécu au massacre, il leur dit:
« Vos maux étaient grands; ils exigeaient
» un remède violent. Je vous ai affranchis
» de vos tyrans; j'ai consolidé la démo-
» cratie par leur mort; à présent je me
» voue à la retraite et au repos. »

Tous les complices de ses crimes avaient besoin de son appui pour que leurs violences restassent impunies. Ils le conjurèrent de garder la puissance souveraine, et parurent le forcer à monter sur le trône, objet constant de son ambition.

Son premier acte fut d'abolir les dettes et de partager également les terres entre

tous les citoyens. Le peuple, recevant de sa main les dépouilles des grands, s'unit à lui par l'intérêt, le plus fort des liens.

Agathocle, croyant alors son pouvoir bien affermi, se montra plus humain. Il fit des lois assez sages ; pour occuper l'armée, il se mit en campagne et s'empara de toutes les villes de Sicile qui n'appartenaient pas à Carthage. Malgré ce ménagement, les Carthaginois envoyèrent contre lui Amilcar avec une armée. Les mécontens s'y joignirent ; Agathocle perdit une grande bataille, et se vit forcé de se renfermer dans Syracuse. Assiégé par les Carthaginois, il se crut perdu sans ressource. Dans cet instant critique, son génie lui suggère le projet le plus audacieux. Il arme les esclaves, prend avec lui la plus grande partie de ses troupes, et ne laisse dans la ville qu'une garnison suffisante pour défendre les remparts. Sous prétexte de faire une expédition sur les côtes de Sicile, il monte sur sa flotte, met à la voile et débarque en Afrique près de Carthage. Pour comble de témérité, craignant d'affaiblir ses forces s'il en laissait une partie sur ses vaisseaux, il dit à ses soldats : « J'ai juré à Proserpine et à Cérès

» de leur offrir notre flotte en sacrifice si » elles favorisaient notre entreprise : ac» complissez mes sermens pour que les » dieux nous donnent la victoire. » A ces mots, il saisit une torche ; ses soldats entraînés le suivent, et tous les vaisseaux sont consumés par la flamme. L'armée, forcée par cette résolution extrême de vaincre ou de périr, marcha contre les ennemis qui étaient sortis de leurs murs sous les ordres de Bomilcar et d'Hannon.

Agathocle, avant de commencer le combat, se servit d'un étrange artifice pour ranimer le courage de ses troupes. Il lâcha tout-à-coup un grand nombre de hiboux qu'il avait fait ramasser. Ces oiseaux, ne pouvant voler bien loin en plein jour, allèrent se percher sur les boucliers des soldats, qui regardèrent cet événement comme un signe évident de la protection de Minerve. Leur ardeur s'en accrut : ils remportèrent une victoire complète. Hannon périt dans le combat ; Bomilcar se retira sans perte, mais non sans être soupçonné de trahison. De retour à Carthage, il tenta une révolution dans le dessein de s'emparer du pouvoir suprême. Son projet

échoua ; le peuple s'arma contre lui et le fit mourir.

Agathocle, profitant de ses succès, ravagea les campagnes, s'empara de plusieurs forts, et prit une des plus puissantes cités de l'Afrique, qu'on appelait la grande ville. Cependant les Carthaginois, effrayés de ses progrès, avaient envoyé en Sicile à Amilcar l'ordre de quitter cette île pour venir au secours de sa patrie. Ce général, avant d'obéir, essaya d'effrayer et de tromper les Syracusains. Il fit passer dans la ville des débris de vaisseaux siciliens, dans l'intention de faire croire aux habitans que leur roi et son armée avaient péri. Déjà le peuple consterné parlait de capituler et de rendre la ville; mais au même instant on vit arriver dans le port un petit esquif envoyé par Agathocle, qui apprenait sa victoire et qui portait la tête d'Hannon : on la jetà dans le camp des Carthaginois. Cet horrible présent répandit la terreur dans leur armée.

Agathocle, en Afrique, avait engagé dans son alliance Ophellas, roi des Cyrénéens, en lui promettant le trône de Carthage. Ophellas arrive dans son camp ;

Agathocle, aussi fourbe que cruel, l'assassine et se rend maître de son armée. Pendant ce temps beaucoup de villes de Sicile, profitant de l'absence du tyran, s'étaient liguées pour secouer son joug. Informé de ces nouvelles, il s'embarque et laisse en Afrique Archagatus son fils.

La renommée d'Agathocle, devenue plus éclatante par le succès de son invasion, lui donna beaucoup de facilités pour lever des troupes, et, en peu de temps, il rétablit ses affaires en Sicile. Mais à peine il s'en était rendu maître, qu'un courrier lui arrive, et lui apprend que trois corps d'armée carthaginois, ayant marché contre son fils, l'ont défait complétement. Il retourne promptement en Afrique, et, quoique ses affaires y fussent presque dans une situation désespérée, son étoile lui donna encore la possibilité d'échapper aux Carthaginois. Six mille Grecs de son armée désertaient une nuit pour passer à l'ennemi : dans cet instant un incendie éclata avec violence dans le camp des Carthaginois. Ceux-ci, effrayés par les flammes, voyant un gros corps d'ennemis arriver, se crurent perdus, prirent la fuite et coururent jusqu'à Carthage,

persuadés qu'Agathocle y entrerait pêle-mêle avec eux. Les six mille Grecs, à la vue de ce désordre, s'imaginèrent qu'un corps de leur armée battait les ennemis, et ils retournèrent sur leurs pas. Leur arrivée répandit dans le camp d'Agathocle la même terreur que leur approche avait excitée dans le camp carthaginois : officiers, soldats, tout prend la fuite. Les esclaves, restés sans maîtres, se livrent au pillage, s'enivrent et mettent le feu au camp, qui, en peu d'heures, disparut dans les flammes.

Agathocle, sans vivres, sans équipages, sans espoir, avait formé le dessein d'abandonner l'armée. Ses soldats et son fils même, pénétrant son projet, l'arrêtèrent et l'enchaînèrent. Bientôt le désordre suivit l'indiscipline : la discorde des chefs, la licence du soldat, l'incendie du camp, la crainte des Carthaginois excitèrent une sédition. Dans la nuit, à la faveur du tumulte, Agathocle se sauva, s'embarqua et retourna en Sicile. L'armée, furieuse de son évasion, massacra ses fils, et nomma des généraux qui conclurent avec Carthage un traité par lequel les Carthaginois s'obligè-

rent à les transporter dans leur île, et à leur céder la ville de Sélinonte.

Agathocle, arrivé en Sicile, leva de nouvelles troupes, prit d'assaut la ville d'Égeste, et en passa les habitans au fil de l'épée. Dès qu'il apprit la mort de ses fils et la capitulation de son armée, son caractère cruel devint féroce; il ordonna à son frère Antander de faire périr tous les Syracusains qui tenaient par le sang ou par l'amitié aux officiers ou aux soldats de l'armée d'Afrique.

Jamais on ne vit un tel massacre; les rues étaient remplies de cadavres, les murailles de la ville et les eaux de la mer furent teintes de sang. Cet excès d'atrocité produisit la révolte. Un banni, nommé Dinocrate, se mit à la tête des citoyens armés, et battit si complétement le tyran que celui-ci demanda la paix et offrit de lui céder le trône, à condition qu'on lui laisserait deux forteresses. On rejeta ces propositions. Le désespoir lui rendit sa force; il marcha contre les rebelles, les mit en déroute et les tailla en pièces. Un corps nombreux, retranché sur une montagne, capitula. On avait promis la vie aux soldats qui le com-

posaient; ils rendirent leurs armes, et aussitôt Agathocle les fit tous tuer, et n'accorda de grâce qu'à leur chef Dinocrate. Ses vices le rendaient digne de lui; il le prit pour compagnon et pour ami. Agathocle, détesté universellement, avait atteint ce terme où la cruauté révolte et n'effraie plus. Des complots fréquens lui faisaient craindre le séjour de son palais. De tyran il se fit corsaire, ravagea les côtes d'Italie, attaqua les îles de Lipari, dont jamais jusque-là on n'avait troublé la paix, leur imposa de lourds tributs, emporta leurs trésors et pilla leurs temples.

Une mort digne de sa vie suivit promptement ces derniers et honteux succès. Un Syracusain, Ménon, qu'il avait outragé, empoisonna la plume dont il se servait pour nétoyer ses dents. Ce venin était si actif, qu'après avoir brûlé sa bouche il se répandit rapidement dans tout son corps, qui ne devint bientôt qu'une seule plaie. Respirant encore au milieu des plus affreux tourmens, on le porta sur un bûcher, dont la flamme termina ses crimes et son existence.

Un corps de soldats messéniens, qui ser-

vait dans la garde d'Agathocle et qu'on appelait Mamertins, s'empara de Messine. Ces guerriers féroces tuèrent tous les habitans de la ville et épousèrent leurs femmes. Syracuse, presque aussi malheureuse, se vit la proie d'une sanglante anarchie : Ménon, qui s'empara du pouvoir, fut chassé par Héractus; celui-ci ne prit que le titre de préteur. Timon et Sosistrate, chacun à la tête d'une faction, lui disputèrent l'autorité. Les Carthaginois les attaquèrent; dans ce danger, ils appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, qui se trouvait alors en Italie *. Ce prince, las de la résistance des Romains, saisit avec empressement cette occasion de quitter un pays où ses armes faisaient peu de progrès. D'ailleurs, ayant épousé une fille d'Agathocle, il se croyait des droits au trône de Sicile.

Timon et Sosistrate lui livrèrent les troupes, le trésor et l'autorité; le peuple le reçut comme un libérateur. Il satisfit la vanité des Syracusains, en remettant sous leur joug les villes qui s'y étaient soustraites.

* An du monde 3720.

Son affabilité lui avait d'abord gagné tous les cœurs ; mais, au lieu de chasser les Carthaginois de Lilybée, comme on le désirait, il voulut faire la conquête de l'Afrique. Ses levées d'hommes et d'argent aliénèrent les esprits ; toutes les villes partagèrent le mécontentement de Syracuse. Sa rigueur exaspéra les citoyens ; on passa de l'amour à la haine et de la flatterie aux menaces. Rappelé alors en Italie, il abandonna la Sicile, prévoyant qu'elle serait bientôt le champ de bataille où la fortune de Carthage lutterait contre celle de Rome.

Après son départ, les troupes s'emparèrent de l'autorité et choisirent pour chef Hiéron. Son père était de bonne famille et sa mère esclave. Il avait combattu avec éclat sous Pyrrhus ; sa bravoure, son esprit et surtout la modération de son caractère lui concilièrent tous les suffrages. On le déclara roi. Son règne fut long et marqué par des actes de justice. On ne lui reproche qu'une action que les circonstances pouvaient seules rendre excusable. Il existait dans l'armée un corps de soldats indisciplinés, habitués au crime et à la révolte. Intimement unis, ils ne souffraient pas qu'on

punît un seul d'entre eux. Hiéron, dans un combat contre les féroces conquérans de Messène, les mit en avant, les abandonna dès qu'ils furent engagés, et les laissa tous massacrer par ces cruels ennemis.

Les Carthaginois et les Romains, ainsi que l'avait prédit Pyrrhus, ne tardèrent pas à se faire la guerre et à se disputer la possession de la Sicile. Hiéron favorisa d'abord Carthage; mais ensuite il se lia avec les Romains et leur demeura fidèle.

La douceur de son règne ramena la prospérité dans Syracuse : il protégea le labourage, le commerce, les lettres, et composa un livre sur l'agriculture. Par ses soins l'État devint si riche que, dans une disette qui désolait l'Italie, il put lui fournir gratuitement d'immenses approvisionnemens de grains. Rhodes venait d'être bouleversée par un grand tremblement de terre; Hiéron, pour la rétablir, lui envoya beaucoup d'argent, de meubles et d'étoffes. Les présens qu'il fit au roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, passaient en magnificence ceux des plus grands souverains de l'Orient. Mais le plus étonnant des

prodiges de son règne fut l'alliance de la monarchie et de la liberté, dans un pays où l'on ne connaissait que la licence ou la tyrannie.

Sans répandre de sang, il bannit la discorde de Syracuse, et, sans exercer de rigueurs, il rendit docile le peuple le plus remuant de la terre. Il régna cinquante-quatre ans, et mourut presque centenaire, pleuré par ses sujets et regretté par les étrangers.

Avant de mourir, il voulait abolir la royauté, parce que la jeunesse de son petit-fils Hiéronyme lui faisait craindre des troubles pendant sa minorité. L'ambition de sa fille Démarate, femme d'Andronodore, le détourna de ce sage dessein. Une autre de ses filles, Héradée, femme de Zoïppe, moins ambitieuse, s'opposa vainement aux intrigues de sa sœur.

Après la mort du roi, le parti royaliste proclama Hiéronyme; le parti républicain ne remua pas et se contenta de ne pas donner son consentement. Le roi avait nommé dans son testament quinze tuteurs, choisis parmi les personnages les plus distingués de Syracuse. Andronodore les ex-

pulsa. Le jeune Hiéronyme se livra à la débauche et se fit mépriser : on conspira contre lui. Un seul conjuré découvert, nommé Théodore, mis à la torture, garda le secret de ses complices; il n'accusa que des amis du roi, et entre autres Thrason, zélé partisan de l'alliance romaine. Le roi fit mourir sans examen tous ceux que Théodore avait accusés faussement. Dans ce même temps les Romains voulurent renouveler leur alliance avec le roi de Sicile; mais, Thrason étant mort, ils trouvèrent peu de partisans à la cour. Hiéronyme, qui était informé des victoires d'Annibal, refusa de traiter avec Rome, et accompagna son refus de railleries sanglantes sur ses revers.

Cependant les conjurés, dont Théodore avait voilé les secrets, exécutèrent leurs plans. Le roi, passant dans une rue étroite, fut assassiné. Il inspirait si peu d'intérêt que son corps resta long-temps sur le pavé, sans que personne songeât à l'enlever.

Andronodore, instruit de la mort d'Hiéronyme, rassembla ses amis et s'empara d'un quartier de la ville. Le peuple était incertain; mais, les conjurés ayant tiré Théo-

dore de prison, les troupes et les citoyens se déclarèrent pour lui.

Andronodore capitula malgré les instances de sa femme, qui lui répétait ce mot de Denys : « Il ne faut point descendre du » trône, mais s'en laisser arracher. »

Le peuple, pour récompenser Andronodore de sa soumission, l'élut magistrat avec Thémiste, mari d'Harmonie, sœur du feu roi.

Les agens carthaginois, Hippocrate et Épicyde, vus de mauvais œil par le parti dominant, demandèrent une escorte pour se retirer. On la leur accorda ; mais on eut l'imprudence de ne point fixer l'époque de leur départ. Ils restèrent et favorisèrent les intrigues de l'ambitieuse Démarate, qui pressait sans cesse Andronodore de se mettre à la tête des soldats, d'exterminer le parti républicain et de s'emparer du trône. Le faible Andronodore y consentit et confia son projet à Thémiste, son collègue. Celui-ci en parla imprudemment à un comédien, nommé Ariston, qui découvrit tout au sénat. L'arrêt contre les coupables fut prononcé sur-le-champ, et, dès qu'Andronodore et Thémiste parurent dans l'assem-

blée, on les mit à mort. Un sénateur alors, s'élançant à la tribune, dit à ses collègues : « Vous avez tué le roi Hiéronyme ; ce » n'était pas cet enfant, c'était ses tu- » teurs que vous deviez punir. Vous leur » avez confié les premières magistratures, » et ils vous ont trahis. Ce sont leurs fem- » mes qui, par leur ambition effrénée, les » ont portés à conspirer ; ces furies sont les » véritables causes de tous nos malheurs. » Leur mort seule peut expier leurs forfaits » et assurer notre tranquillité. » Alors un cri général exprime la volonté d'exterminer la race des tyrans. Les préteurs, loin de contenir le peuple, excitent sa furie. Démarate et Harmonie furent massacrées. Héradée, femme de Zoïppe, n'avait point conspiré. Son mari, attaché au parti républicain, s'était fait nommer ambassadeur en Égypte. Héradée vivait dans la retraite avec ses deux filles. Les assassins entrent dans sa maison ; la beauté des princesses, leur innocence, leurs prières, leurs larmes ne peuvent fléchir ces barbares. Ils poignardent la mère, couvrent ses filles de son sang et les égorgent ensuite. Le crime était consommé lorsque l'ordre d'épargner ces malheureuses victimes arriva.

Malgré ces dissensions sanglantes, Syracuse, en restant neutre entre Rome et Carthage, pouvait conserver son indépendance; mais le peuple, aveuglé par ses passions, se livra aux Carthaginois, et élut même pour magistrats Hippocrate et Épicyde.

Marcellus, consul romain, après avoir tenté vainement de persuader aux Syracusains de chasser ces magistrats étrangers, assiégea Syracuse par terre et par mer. Appius, à la tête de l'armée, dirigeait l'attaque du côté de l'Hexapile, et Marcellus, avec soixante galères, du côté de l'Achradine. La force et la vaillance de l'armée romaine auraient promptement triomphé de Syracuse, si cette ville n'avait pas été défendue par le génie d'Archimède, le plus grand géomètre de l'antiquité. Son habileté en mécanique fit durer ce siége huit mois. Il inventa des machines qui soulevaient et lançaient des pierres d'un poids énorme; d'autres faisaient tomber sur les galères des poutres qui les perçaient; la plus extraordinaire de toutes faisait partir des remparts une main de fer qui accrochait la proue d'un vaisseau, l'élevait en l'air, et

le fracassait en le laissant tomber de tout son poids. On raconte aussi qu'il avait imaginé un miroir ardent d'une telle force qu'il embrasait les galères exposées à ses rayons. Au bout de huit mois, Marcellus, rebuté par l'inutilité de ses efforts, changea le siége en blocus, et, laissant Appius devant la place, il parcourut pendant deux années la Sicile, dont il soumit presque toutes les villes. Revenu près de Syracuse, il trouva cette place approvisionnée par différens convois que la flotte de Carthage était parvenue à y faire entrer. Perdant l'espoir de s'en rendre maître, il songeait à se retirer, lorsqu'un soldat romain découvrit près du port de Trogille un endroit de mur plus bas que les autres, et qu'on pouvait escalader avec des échelles ordinaires. Le consul, profitant de cet avis, choisit pour l'attaque une nuit où les Syracusains célébraient une fête en l'honneur de Diane. Ses troupes enfoncèrent les portes, franchirent le mur et s'emparèrent de l'Épipole. Le bruit de cet assaut fit croire aux habitans que l'ennemi était maître de la ville; mais le quartier de l'Achradine résistait encore. Épicyde, qui s'y était ren-

fermé, le défendit avec opiniâtreté. Marcellus invita les assiégés à capituler et à sauver d'une ruine totale leur illustre cité. Ils refusèrent ses propositions.

Un funeste secours, un horrible fléau, la peste, étendant alors ses ravages dans la ville et dans le camp romain, ralentit les efforts de Marcellus et prolongea la durée du siége. Son succès semblait encore incertain, lorsqu'une grande flotte carthaginoise, commandée par Bomilcar, s'approcha de Syracuse. Épicyde sortit de la ville, et pressa l'amiral de tenter la fortune d'un combat; mais Marcellus se présenta devant lui en si bon ordre que les Carthaginois, effrayés, se retirèrent.

Cette défection découragea Épicyde. Au lieu de rentrer dans la ville, il fit voile vers Agrigente. Les Syracusains, consternés, demandent à capituler : au même moment les transfuges et les soldats étrangers, craignant qu'on ne les livrât aux Romains, égorgent les magistrats et font dans la ville un horrible carnage. Au milieu de ce tumulte, un officier sicilien livre une des portes de l'Achradine à Marcellus. Il y entre, et, quoique les députés eussent obtenu de lui

récemment la promesse d'épargner la ville, il l'abandonne au pillage pour la punir d'une résistance de trois ans : étrange injustice, qui fait blâmer dans un ennemi la vertu qu'on devrait le plus honorer. Marcellus oubliait que c'est le courage du vaincu qui rehausse la gloire du vainqueur.

Le consul désirait vivement voir Archimède, dont le génie avait si long-temps triomphé des forces romaines. Par ses ordres on le cherche de tous côtés ; un soldat le trouve enfin occupé à tracer des lignes et à faire des calculs, sans être distrait de sa profonde méditation par le tumulte d'une ville prise d'assaut. Le soldat lui ordonne de le suivre pour paraître devant le consul. Archimède, sans se déranger et sans tourner même ses regards sur lui, dit froidement : « Attends que j'aie » trouvé la solution de mon problème. » Le soldat prend cette réponse pour une insulte, et lui plonge son épée dans le corps. Marcellus, désolé de ce malheur, rendit de grands honneurs à cet homme célèbre, assista à ses funérailles et lui fit ériger un monument. Il traita avec distinction sa

famille, et lui accorda de grands priviléges. Quarante ans après, Cicéron, nommé gouverneur de Sicile, chercha et retrouva son tombeau. Il le reconnut, en voyant une colonne, sur laquelle était gravée la figure d'une sphère et d'un cylindre, avec une inscription qui marquait leur rapport, découvert par Archimède.

Depuis la prise de Syracuse, la Sicile, d'abord partagée entre les Romains et les Carthaginois, fut, peu de temps après, réduite tout entière en province romaine.

FIN DE L'HISTOIRE DE SYRACUSE.

HISTOIRE DES CARTHAGINOIS.

CHAPITRE PREMIER.

FONDATION DE CARTHAGE ; SES PREMIÈRES CONQUÊTES ; SES LIMITES, SA RELIGION, SES LOIS.

Carthage, colonie de Tyr, surpassa la gloire de sa métropole. Cette république serait devenue la maîtresse du monde par sa richesse; mais le fer et la pauvreté de Rome triomphèrent de son opulence : victoire funeste qui porta la corruption dans Rome et prépara sa décadence.

L'époque de la fondation de Carthage est incertaine; les auteurs varient à cet égard. Mais sa destruction eut lieu cent quarante-cinq ans avant Jésus-Christ; et, comme on s'accorde à lui donner un peu plus de sept

cents ans d'existence, il est probable qu'elle fut bâtie vers l'an du monde 3058, 946 ans avant Jésus-Christ, époque antérieure à la fondation de Rome, et correspondant au temps où Joas régnait sur Juda.

Didon, qu'on appelait aussi Élisa, eut pour bisaïeul Ithobal, roi de Tyr, père de Jésabel. Le mari de Didon se nommait Acerbas, Sicherbas ou Sichée; c'était un prince considéré par ses vertus et par ses richesses. Le frère de Didon, Pygmalion, roi de Tyr, lâche et cruel tyran, assassina Sichée afin de s'emparer de ses biens. Didon trompa son avarice, s'embarqua avec les trésors de son époux et un grand nombre de Tyriens qui lui étaient dévoués. Elle descendit en Afrique, près d'Utique, ancienne colonie des Phéniciens, dans un endroit situé à six lieues de Tunis. Elle y acheta un terrain où les habitans d'Utique l'aidèrent à bâtir une ville qu'elle nomma *Carthada* (ville neuve). Des relations fabuleuses disent qu'on lui céda autant de terres qu'en pourrait renfermer la peau d'un bœuf, et qu'ayant divisé cette peau en lanières extrêmement minces, elle parvint par ce moyen à entourer l'espace de terre très

étendu où elle bâtit la citadelle, qu'on nomma pour cette raison *Byrsa* (cuir de bœuf). On raconte aussi qu'en creusant les fondemens de cette forteresse, on y trouva une tête de cheval, ce qui fut regardé comme un présage de la gloire militaire réservée à ce nouveau peuple.

Didon avait fait vœu de ne jamais se remarier. Un prince voisin, Iarbas, roi de Gétulie, la menaça de la guerre si elle ne consentait à l'épouser. La reine, ne voulant ni violer sa foi, ni exposer son peuple, demanda du temps pour répondre, offrit un sacrifice aux mânes de Sichée, monta sur un bûcher, se poignarda, et périt dans les flammes.

L'histoire d'Énée et de Didon, racontée par Virgile, n'est qu'une fable imaginée par ce poëte pour flatter la vanité romaine. Le prince troyen ne pouvait connaître cette reine, puisque Carthage fut bâtie trois cents ans après la prise de Troie.

Il paraît que Carthage, fidèle à la mémoire de Didon, ne voulut point d'autre souverain, comme elle-même n'avait point accepté d'autre époux que Sichée, et qu'on

y adopta dès ce moment le gouvernement républicain.

La nouvelle république prit d'abord les armes pour se délivrer du tribut qu'elle payait aux princes ses voisins. Elle attaqua ensuite les Maures et les Numides, et devint maîtresse d'une grande partie de l'Afrique. Il s'éleva une dispute de limites entre elle et Cyrène, colonie lacédémonienne établie sur le bord de la mer près de la grande Syrte. On convint des deux côtés que deux jeunes gens partiraient au même instant de chaque ville, et que le point où ils se rencontreraient fixerait la borne des deux États.

Deux frères carthaginois, nommés Philènes, très légers à la course, arrivèrent avant les autres à un lieu beaucoup plus éloigné de Carthage que de Cyrène. Les Cyrénéens, au lieu de se conformer au traité, prétendirent que les Carthaginois étaient partis avant l'heure désignée, et refusèrent de reconnaître la limite fixée, à moins que les deux frères ne s'y fissent enterrer vivans. Ils y consentirent, sacrifièrent leurs jours à leur patrie, et leurs con-

citoyens élevèrent dans ce lieu deux autels qu'on appela *les autels Philènes*. Ces autels terminaient à l'est les possessions de Carthage; ses bornes à l'occident étaient les colonnes d'Hercule et la Mauritanie; au sud, la Numidie et les déserts.

La haine des Romains aurait voulu effacer de la terre le nom de Carthage; et, comme elle détruisit les archives de cette république, nous ne connaissons rien de certain sur l'histoire de ses premiers temps. On ne sait pas comment la royauté fut abolie, quel législateur lui donna sa nouvelle forme de gouvernement; on ignore même dans quel temps les Carthaginois s'emparèrent de la Sardaigne : on dit que les îles Baléares (Majorque et Minorque), célèbres par leurs frondeurs, furent la conquête d'un général de Carthage nommé Magon. Le Port-Mahon rappelle encore le nom du vainqueur. Diodore prétend qu'il était frère d'Annibal.

La plus riche des conquêtes de Carthage, l'Espagne, se divisait alors en trois parties : la Bétique, qui comprenait Grenade, l'Andalousie, l'Estramadure et Cadix. On y trouvait deux cents villes opulentes. La Lusitanie se formait du Portugal et d'une

partie des deux Castilles. La Tarragonaise contenait tout le reste du pays jusqu'aux Pyrénées.

Le commerce des Phéniciens avait fait connaître depuis long-temps la richesse de l'Espagne. Cadix était une colonie de Tyr. Les Espagnols l'attaquèrent; Carthage prit sa défense; les Ibères, divisés en petits peuples, furent vaincus. On ignore l'époque de ces guerres; nous savons seulement par Polybe et Tite-Live que dans le temps où brillaient Amilcar, Annibal, Asdrubal, Carthage avait fait peu de progrès dans la péninsule. Mais vingt ans après, lorsque Annibal envahit l'Italie, les Carthaginois s'étaient rendus maîtres de toute la côte occidentale et d'une grande partie de la méridionale, sur laquelle ils bâtirent Carthagène : dans l'intérieur, l'Èbre leur servait de limites. Voilà tout ce qu'une obscure tradition nous fait connaître de relatif à Carthage, avant son invasion en Sicile et ses guerres avec les Romains.

Les Carthaginois avaient conservé la langue phénicienne ou chananéenne. Presque tous leurs noms étaient significatifs : *Hannon* veut dire *bienfaisant*; *Didon*, *aima-*

ble; Sophonisbe, discrète; Annibal, protégé par le Seigneur. Le mot *Pœni*, d'où on a tiré le nom de *punique*, vient évidemment des Phéniciens.

Carthage conserva toujours des liaisons intimes avec sa métropole. Elle lui payait une redevance annuelle. Tyr, veillant à sa conservation, empêcha Cambyse de l'attaquer. Lorsque Alexandre-le-Grand renversa la capitale de la Phénicie, les femmes et les enfans des Tyriens, échappés aux massacres, trouvèrent à Carthage une seconde patrie.

Les deux pays avaient les mêmes dieux; Carthage adorait principalement Saturne, Hercule, Junon, un démon qu'elle appelait son génie, et une divinité nommée Céleste. Polybe nous a conservé un traité conclu entre Philippe, roi de Macédoine, et les Carthaginois, qui commence ainsi : « Ce traité a été conclu en présence de » Jupiter, d'Hercule, de Junon, d'Apol» lon, du démon de Carthage, de Mars, » d'Iolaüs, de Triton, de Neptune, etc. »

Céleste, ou Uranie, était la lune. Dans les plus grandes calamités, on sacrifiait des victimes humaines à Saturne. Plutarque, en parlant avec horreur de cette affreuse

coutume, trouve l'athéisme moins odieux que cette infâme superstition. « Il est » moins injurieux, dit-il, pour la Divini» té, de la méconnaître que de l'outrager » et de lui offrir en sacrifice le sang des » hommes. » Cette coutume barbare fut adoptée par presque tous les peuples, jusqu'à l'établissement du christianisme. Son abolition est un des bienfaits de cette religion morale : heureuse révolution, si elle avait pu empêcher beaucoup de tyrans et de fanatiques d'imiter Saturne et d'exiger les mêmes sacrifices.

Il fallait que le gouvernement de Carthage fût bien constitué, puisque, pendant cinq cents ans, il préserva cette république des chaînes de la tyrannie et des désordres de l'anarchie. Partout ailleurs on vit toujours en guerre les grands et le peuple; mais à Carthage, comme à Sparte et dans l'île de Crète, le pouvoir des riches et celui du peuple étaient balancés par un troisième pouvoir. Il résidait dans les mains de deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes*, et auxquels plusieurs auteurs donnent le titre de roi. Le nom *suffète* vient du mot hébreu *shophétim* (juge). Les

suffètes faisaient exécuter les lois et commandaient presque toujours les armées.

Le pouvoir législatif était confié à un sénat composé de cinq cents membres, choisis parmi les plus riches citoyens. Il établissait les impôts, rédigeait les lois, décidait de la paix et de la guerre, recevait les ambassadeurs. La correspondance des généraux, les plaintes des provinces lui étaient adressées ; il prononçait souverainement sur tout, lorsque les voix ne se divisaient pas ; mais, quand il y avait partage d'opinions, celle de la majorité se portait devant le peuple qui décidait définitivement.

On tirait du sénat un conseil de cent personnes, appelé le conseil des anciens. Leurs charges étaient perpétuelles ; ils faisaient l'office des éphores à Sparte, des censeurs à Rome. Les juges, les généraux leur rendaient compte de leur conduite.

On choisissait dans le conseil des anciens cinq personnes revêtues d'un grand pouvoir, et qui faisaient leur rapport au sénat sur les lois proposées et sur les affaires les plus importantes.

Les suffètes n'exerçaient leur pouvoir que pendant une année. Lorsqu'ils sortaient

de place, on les nommait préteurs, ce qui leur conférait le droit de présider les tribunaux, de surveiller le recouvrement des impôts et de proposer de nouvelles lois.

Aristote, en donnant des éloges à ce gouvernement, lui fait des reproches qui paraissent mal fondés. Le premier porte sur la cumulation des emplois. Il est certain que cette coutume forma de grands hommes dans la Grèce, à Carthage et à Rome, en obligeant les citoyens à étudier également l'art de la guerre, la science de l'administration et celle des lois, parties différentes, mais qui se touchent plus qu'on ne pense. Leur séparation dans les temps modernes a fait naître de dangereux esprits de corps et de funestes rivalités. Elle s'oppose à l'union des citoyens; par elle on trouve beaucoup de guerriers, de financiers, de magistrats, de jurisconsultes, mais peu d'hommes d'État.

L'autre défaut qu'Aristote blâmait dans la constitution de Carthage, porte sur la loi qui exigeait des citoyens un certain revenu pour être aptes aux emplois. Il regarde cette règle comme une source de corruption et d'avarice; il est cependant

certain que, sans une loi pareille, la tranquillité ne peut subsister. La propriété seule donne un intérêt direct au maintien de l'ordre. Le mérite et le talent ne peuvent se plaindre de cette règle; car, si la condition de la propriété exigée n'est pas trop forte, ils acquièrent presque toujours assez d'aisance pour parvenir aux places.

La position de Carthage la rendit commerçante; sa marine fit sa force et fonda sa fortune. Elle tirait d'Égypte le lin, le papyrus, le blé, les voiles et les cordages. Elle se fournissait, sur la mer Rouge, d'épicerie, d'aromates, de parfums, d'or et de perles. La Phénicie lui envoyait sa pourpre et de riches étoffes. Les Carthaginois y portaient en échange le fer, l'étain, le plomb, le cuivre de l'Occident : ils étaient les facteurs de tous les peuples. Carthage devint, par sa navigation, le lien de tous les États et le centre de leur commerce.

On l'accuse d'avidité pour les richesses; ce reproche est plus applicable à sa situation qu'à sa constitution. Elle jouit des avantages et souffrit des inconvéniens attachés à tout État commerçant, qui doit nécessairement, après avoir acquis une

grande puissance et une grande fortune, voir ses mœurs se corrompre, et sa force se détruire par les progrès du luxe et par l'excès même de sa prospérité.

Puissante par son commerce, Carthage trouva une seconde source d'opulence, d'accroissement et de décadence dans les mines d'or et d'argent qu'elle exploita en Espagne.

La population de cette république fut d'abord aussi guerrière qu'industrieuse; mais, en s'enrichissant, les Carthaginois s'amollirent et s'accoutumèrent, au lieu de combattre eux-mêmes, à payer des troupes mercenaires.

Carthage tirait de ses alliés et des peuples tributaires une grande quantité de soldats. Les Numides formèrent sa cavalerie; les Espagnols, son infanterie; les Baléares lui donnèrent des frondeurs; les Crétois, des archers; les Gaulois, des troupes légères : de sorte, qu'avec ses trésors, elle levait d'immenses armées sans fatiguer sa population, faisait des conquêtes sans répandre son sang, et transformait les autres peuples en instrumens de son ambition.

Elle sentit trop tard, mais cruellement, le danger de ce système. Ses armées mer-

cenaires, n'étant unies par aucun lien, ne pouvant être animées d'aucun amour pour la patrie, ne se montrèrent redoutables que dans les temps de prospérité. Au moment des revers, cette force peu solide ne put résister à l'attaque d'un peuple dont les légions, composées de citoyens, ne connaissaient ni découragement ni désertion, et combattaient avec la constance et l'ardeur que donne seul l'amour de la gloire nationale.

Dès que les soldats mercenaires voyaient l'événement incertain ou la solde retardée, ils passaient souvent du côté de l'ennemi. Aussi Carthage, après ses défaites, demanda toujours humblement la paix, tandis que Rome, au milieu des revers, redoublait de fierté, de courage et d'audace. La fausseté est inséparable de la faiblesse. Carthage, vaincue, eut souvent recours à l'artifice; et on douta tellement de sa fidélité, que l'expression de *foi punique* devint une injure.

On reproche aux Carthaginois d'avoir négligé les sciences et les arts; cependant Massinissa, élevé à Carthage, se distingua par son instruction; Annibal prouva sou-

vent son amour pour les belles-lettres ; Magon écrivit vingt-huit volumes sur l'agriculture. On a conservé un ouvrage fait par Hannon, et relatif à l'établissement des colonies en Afrique. Clitomaque illustra la secte académique et brilla dans Athènes. Cicéron vantait ses *Consolations*, adressées aux Carthaginois sur la ruine de leur ville. Enfin Térence naquit dans Carthage, et ce fut à sa rivale que Rome dut son plus grand poëte comique.

Malgré ces exceptions, il paraît cependant que l'esprit mercantile éloignait les Carthaginois de la philosophie et des lettres. On cite même une de leurs lois qui défendait aux citoyens d'apprendre la langue grecque.

Au reste, tout ce que nous savons des Carthaginois nous vient des Romains, source bien suspecte de partialité. La haine implacable des vainqueurs survécut à la ruine des vaincus; elle effaça leurs lois, comme elle fit oublier leur langage; elle raya leur nom de la liste des peuples, comme elle rasa leurs murs : elle brûla leurs archives, leurs titres, et n'aurait peut-être jamais parlé de Carthage, si elle n'eût

été pressée de raconter sa ruine et la gloire de Rome.

On ne doit pas juger un peuple sur le témoignage de ses ennemis, et il est impossible de refuser son estime et même son admiration à une république qui, pendant sept cents ans, jouissant par la sagesse de ses lois du calme intérieur, sut acquérir, par ses armes et par son industrie, tant de renommée, de fortune et de puissance.

CHAPITRE II.

GUERRES DES CARTHAGINOIS CONTRE LA SICILE.

Lorsque Xerxès forma le projet de subjuguer la Grèce, il engagea les Carthaginois à porter la guerre en Sicile. Ils y possédaient déjà quelques villes, où ils avaient établi des colonies. Vingt-huit ans avant cette époque, et dans l'année où Tarquin fut chassé de Rome, la république romaine et celle de Carthage conclurent un traité, dans lequel on parle de l'Afrique et de la Sardaigne comme appartenant aux Carthaginois. Il y est aussi fait mention de quelques parties de la Sicile occupées par eux. Ce même traité défendait aux Romains de naviguer au-delà du *beau promontoire*, situé près de Carthage : ce qui prouve la faiblesse de Rome et la puissance de sa rivale dans ces premiers temps.

Carthage, conformément aux conventions faites avec Xerxès, envoya, sous les

ordres d'Amilcar, en Sicile, trois cent mille hommes et cinq mille bâtimens. L'armée débarqua dans le port de Palerme, et forma le siége d'Hymère. Gélon alors tyran de Syracuse, marcha contre les Carthaginois, s'empara par ruse d'un de leurs camps, força l'autre et mit le feu aux vaisseaux. Amilcar périt; cent cinquante mille hommes furent tués; le reste tomba dans l'esclavage.

Carthage, qu'on a toujours accusée de manquer de fermeté dans les revers, crut voir l'ennemi à ses portes, et demanda la paix. Gélon l'accorda, à condition que les Carthaginois ne sacrifieraient plus de victimes humaines à Saturne, qu'ils paieraient les frais de la guerre, et qu'ils bâtiraient deux temples pour y déposer le traité.

Une armée athénienne, ayant voulu s'emparer de Syracuse, échoua et périt *. Les Ségestains, qui avaient pris le parti d'Athènes, craignaient la vengeance des Syracusains. Ils implorèrent la protection de Carthage, qui la leur accorda. Annibal, pe-

* An du monde 3592. — Avant Jésus-Christ 412. — An de Rome 336. — An de Carthage 434.

tit-fils de cet Amilcar vaincu par Gélon, conduisit une armée en Sicile, et débarqua dans le lieu où l'on bâtit depuis Lilybée. Il s'empara de Sélinonte, se rendit maître d'Hymère, et ternit ses succès par de grandes cruautés. Cependant, à son retour dans sa patrie, tout le peuple vint au-devant de lui, et son entrée fut un triomphe.

Trois ans après il retourna en Sicile, ayant pour lieutenant Imilcon, fils de Hannon. L'historien Timée portait le nombre de ses troupes à cent vingt mille hommes.

Tandis qu'il assiégeait Agrigente, la peste fit d'affreux ravages dans son armée, et il en devint lui-même la victime. Les Carthaginois, pour apaiser les dieux, se rendirent parjures; et, violant le traité qu'ils avaient fait avec Gélon, ils immolèrent un enfant à Saturne, et jetèrent à la mer des holocaustes en l'honneur de ce dieu.

Cependant Imilcon pressait toujours le siége d'Agrigente. Une partie des habitans évacua la ville; le reste fut massacré par les assiégeans, qui détruisirent cette opulente cité, et y firent un butin immense. Imilcon s'empara ensuite de Géla et conclut enfin un traité avec Denys-le-Tyran.

Ce traité ajoutait aux anciennes possessions de Carthage, Sélinonte, Hymère, Agrigente, Géla et Camarine. Il garantissait aux Léontins et aux Messéniens leur indépendance, et à Denys le trône de Syracuse.

Ce prince ne signa cette paix que pour consolider son usurpation; mais, l'an du monde 3600 *, ayant fait d'immenses préparatifs pour réparer ses pertes, il déclara la guerre à Carthage, et prit la ville de Moria. Imilcon, nommé suffète, rentra l'année suivante dans cette ville, appuya les mécontens contre le tyran, et poursuivit rapidement ses succès avec le secours de Magon, qui commandait sa flotte.

Ils vinrent tous deux assiéger Syracuse. Une maladie contagieuse détruisit une grande partie de leurs troupes, et lorsqu'ils se voyaient déjà vaincus par ce fléau, Denys les attaqua et les battit. Imilcon, forcé d'abandonner ses alliés, obtint avec peine la permission de ramener en Afrique le peu de soldats qui lui restaient. Arrivé à Carthage, il ne put supporter les reproches et

* Avant Jésus-Christ 404.—De Carthage 444.—De Rome 344.

surtout les larmes de ses concitoyens, et se donna la mort.

La nouvelle de son désastre consterna l'Afrique. Les peuples tributaires et alliés, apprenant qu'on avait abandonné leurs soldats aux vengeances et aux chaînes de Denys, s'indignent de cette trahison, courent aux armes, se rassemblent au nombre de deux cent mille, s'emparent de Tunis et marchent contre Carthage, qui se croit perdue.

Dans ce péril, cette nation superstitieuse compte plus sur ses sacrifices que sur son courage ; elle attribue ses revers à la colère de Proserpine et de Cérès, qui, jusque-là, n'avait point d'autel à Carthage. On leur éleva deux temples ; mais leur secours était peu nécessaire. Cette multitude d'Africains, inondant les campagnes voisines, sans discipline, sans machines de guerre, sans chefs et sans magasins, se débanda dès qu'elle eut épuisé les campagnes par ses ravages ; et une prompte dispersion délivra Carthage de ses terreurs.

L'année suivante, Magon, suffète et général, perdit une grande bataille en Sicile, et périt. On exigeait l'évacuation totale de

l'île ; mais, tandis qu'on négociait, le fils de Magon, arrivant avec de nombreuses troupes, défit les Syracusains, et dicta une paix honorable, qui assurait à Carthage ses possessions, et obligeait Syracuse à payer les frais de la guerre.

Quelque temps après Carthage se vit de nouveau attaquée par la peste et menacée par une rébellion des Africains. Le temps mit fin à la maladie, et les armes à la révolte.

Lorsque les Siciliens chassèrent Denys le jeune du trône de Syracuse, ces troubles rendirent aux Carthaginois l'espérance de s'emparer de toute la contrée*; mais, malgré leurs efforts et ceux d'Icétas, tyran des Léontins, le célèbre Timoléon de Corinthe parvint à établir l'ordre et la liberté dans Syracuse. La désertion se mit dans les troupes étrangères, commandées par Magon ; et ce général, effrayé, s'embarqua pour l'Afrique. Le sénat de Carthage le mit en jugement ; pour échapper à son arrêt, il se poignarda. Son corps, privé de

*An du monde 3656. — Avant Jésus-Christ 348. — De Carthage 498. — De Rome 400.

vie, n'évita pas le supplice; il fut attaché à une potence.

La richesse inépuisable de Carthage recréait sans cesse de nouvelles armées. Soixante et dix mille hommes, sous la conduite d'Amilcar et d'Annibal, débarquèrent à Lilybée. Timoléon marcha à leur rencontre, les défit complétement, s'empara de leurs camps, prit leurs trésors et leur tua dix mille hommes.

La mort de trois mille Carthaginois, dans cette affaire, consterna Carthage, accoutumée à ne verser que du sang étranger. Elle demanda la paix et conclut un traité, qui lui donna pour limites en Sicile le fleuve Halycus.

Dans ce même temps un des principaux citoyens, Hannon, considérable par ses richesses, par ses talens, par son audace, forma le projet de se rendre maître de la république. Le jour des noces de sa fille était fixé pour l'exécution de ce dessein. Il devait inviter à un grand festin les sénateurs et les empoisonner. On découvrit le complot; mais la crainte força la colère à la dissimulation. Les complices étaient nombreux, le coupable, puissant: au lieu de

le mettre en jugement, le sénat timide se contenta de faire une loi pour supprimer le luxe des noces.

Hannon, n'espérant plus triompher par des embûches secrètes, voulut tenter la force. Prodiguant ses trésors, il soudoie des hommes sans aveu, arme les esclaves, cherche à soulever le peuple et les troupes; mais, voyant contre lui la masse imposante des citoyens décidée à défendre la liberté, il se retire dans un château avec vingt mille esclaves armés, et sollicite vainement l'appui du roi des Maures. Attaqué dans sa forteresse et bientôt abandonné par ses lâches satellites, son désespoir ne put trouver la mort : on le prit vivant et on le conduisit à Carthage. La vengeance fut aussi atroce que le crime. On le battit de verges; on lui arracha les yeux; ses membres furent brûlés, son corps attaché à une potence, et le sénat fit périr tous ses parens, pour qu'aucun n'imitât ses forfaits et ne vengeât sa mort.

L'opulence et la fertilité de la Sicile excitaient constamment l'ambition des Carthaginois. Croyant trouver un associé utile à leurs desseins, ils favorisèrent les complots d'un jeune et vaillant aventurier, nommé

Agathocle. Fort de leur appui, il parvint à usurper le trône et à détruire la liberté dans Syracuse *.

Cet homme, fameux par son génie et par sa férocité, fit bientôt repentir ses alliés de leur aveugle confiance. Devenu roi, il voulut étendre sa puissance et chasser les étrangers de Sicile. Amilcar, qui commandait l'armée de Carthage, le battit d'abord complétement et l'enferma dans Syracuse: mais, tandis qu'on le croyait perdu, cet homme extraordinaire, armant les esclaves qu'il joignit à seize cents soldats, s'embarqua de nuit avec ses deux fils et arriva audacieusement en Afrique. Là, après avoir brûlé sa flotte pour ne pas diviser ses forces, et pour ôter à son armée tout espoir de fuite, il prit une place qu'on appelait la grande ville, s'empara de Tunis et s'approcha de Carthage.

Malgré la surprise et l'effroi que causait une invasion si imprévue, Hannon et Bomilcar, à la tête de quarante mille hommes, sortirent des murs et lui livrèrent bataille.

*An du monde 3685.—Avant Jésus-Christ 319. — De Rome 429. — De Carthage 527.

Ils furent battus et mis en déroute; Hannon périt dans le combat. Bomilcar voulut profiter du désordre qui régnait dans la ville, pour s'emparer à son tour du pouvoir suprême; mais il fut vaincu et tué par ses concitoyens.

Agathocle, qui s'était emparé du camp carthaginois, y trouva vingt mille chaînes qu'on avait destinées pour lui et pour ses soldats. Il se vengea de cette vaine injure par d'affreux ravages. Son invasion causa la ruine de Tyr, qui ne put recevoir les secours qu'elle attendait de Carthage, contre Alexandre-le-Grand. Les Carthaginois, menacés eux-mêmes de plus grands périls, ne purent donner à leur métropole que de stériles consolations, et que recueillir les victimes échappées au vainqueur.

Jamais Carthage ne s'était vue si près de sa ruine. Au lieu d'attribuer ses malheurs aux fautes de ses généraux et à l'habileté de l'ennemi, elle crut s'être attirée le courroux des dieux. Depuis long-temps on avait cessé d'immoler à Saturne, suivant l'antique usage, les enfans des meilleures maisons; on achetait pour ces sacrifices des pauvres ou

des esclaves : le peuple vit dans cette impiété la cause de tous ses revers. Pour l'expier, on immola deux cents enfans des plus nobles maisons; et le fanatisme fut tel que plus de trois cents personnes, qui se croyaient coupables d'avoir précédemment soustrait à Saturne leurs enfans, s'offrirent elles-mêmes en sacrifice et furent immolées.

Cependant le sénat, pensant que, pour se défendre, il fallait d'autres moyens que ces cruels holocaustes, rappela Amilcar en Afrique. Celui-ci, après avoir envoyé cinq mille hommes à Carthage, tenta de s'emparer par artifice de Syracuse. N'ayant pu y réussir, il risqua un assaut et y périt. Sa tête fut envoyée à Agathocle, qui la fit jeter dans le camp des Carthaginois.

Le roi de Syracuse avait épuisé les faveurs de la fortune. Inconstante pour le crime comme pour la vertu, elle aveugla son génie et abandonna ses drapeaux. Après s'être attiré la haine des princes africains en assassinant le roi de Cyrène, Ophellas, son allié, il courut apaiser des troubles en Sicile et laissa son armée à son fils Archagatus, jeune homme sans expérience. Les Cyrénéens l'abandonnèrent; les Car-

thaginois reprirent courage, firent sortir de leurs murs trois fortes armées, défirent le prince de Syracuse et reprirent toutes les places qu'ils avaient perdues.

Agathocle, rappelé en Afrique par les événemens, ne put y ramener la victoire. Son armée fut mise en déroute; il l'abandonna, se fit corsaire et périt misérablement. Ses soldats, trahis, égorgèrent ses enfans et se rendirent aux Carthaginois, qui se virent ainsi délivrés du plus grand péril qu'ils eussent encore couru. Mais un des funestes résultats de cette invasion se fit sentir dans la suite; car l'entreprise d'Agathocle inspira à Scipion, comme il le dit lui-même, l'idée de descendre en Afrique pour forcer Annibal à quitter l'Italie.

Dans ce temps le bruit des conquêtes d'Alexandre faisait craindre à Carthage qu'après avoir pris possession de l'Égypte, il ne voulût s'emparer de toute l'Afrique. Elle chargea un homme adroit, nommé Amilcar, de pénétrer ses desseins secrets. Cet émissaire partit, se fit passer pour exilé, obtint la confiance du roi et instruisit ses compatriotes de tout ce qu'il avait cru découvrir.

Son succès et son crédit auprès d'Alexandre, le rendirent suspect à ses concitoyens. Ils le regardèrent comme un espion du roi; et, après la mort de ce monarque, son ingrate patrie le condamna à perdre la vie.

Un autre conquérant réveilla de nouveau les alarmes des Carthaginois. Pyrrhus envahit l'Italie *. Son ambition, pareille à celle d'Alexandre, menaçait le monde entier. Gendre d'Agathocle, ce titre le rendait un ennemi dangereux pour Carthage. La crainte de ses armes décida les Carthaginois à s'unir aux Romains. Magon leur offrit cent vingt vaisseaux; mais le sénat de Rome refusa fièrement ce secours.

Pyrrhus, après des succès balancés en Italie, descendit en Sicile, et la conquit si rapidement, qu'en peu de temps Carthage n'y posséda que la ville de Lilybée. Ce prince inconstant, qui avait plus de génie pour combattre que pour gouverner, voyant que les Syracusains lui refusaient les moyens de passer en Afrique, quitta la

*An du monde 3727.—Avant Jésus-Christ 277. —De Carthage 569.—De Rome 471.

Sicile. Hiéron, devenu roi de Syracuse, empêcha par sa sagesse les Carthaginois de renverser son trône et de s'emparer de cette île. Sous son règne, la lutte de Rome et de Carthage commença, et Hiéron embrassa le parti des Romains. Après sa mort, le parti carthaginois l'emporta dans Syracuse, et attira contre cette ville les armes romaines, qui lui ravirent pour toujours son indépendance.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE, QUI DURA VINGT-QUATRE ANS.

(An du monde 3741.—Avant Jésus-Christ 263.—
De Rome 485.—De Carthage 583.)

La désertion d'une seule légion romaine fut la première cause de cette guerre sanglante, qui changea la face du monde, fit tomber Carthage, et donna l'empire de la terre aux Romains. Ces déserteurs, s'étant emparés de Rhège, contractèrent une alliance avec les soldats étrangers nommés Mamertins, devenus maîtres et oppresseurs de Messine. Ces deux villes, peuplées de brigands, exerçaient d'affreux ravages dans tous les pays voisins. Leurs pirates parcouraient les mers et pillaient de préférence les possessions de Rome et de Carthage.

Lorsque les Romains se virent débarrassés de Pyrrhus et de ses alliés en Italie, ils portèrent leurs armes contre Rhège, l'assiégèrent, la prirent, passèrent les habitans

au fil de l'épée, et n'en gardèrent que trois cents, qui furent conduits à Rome et condamnés au dernier supplice. La destruction de Rhège porta l'épouvante à Messine. Les Mamertins, affaiblis par la perte de leurs alliés et craignant d'éprouver le même sort, ne purent s'entendre, ni pour se soumettre ni pour résister. Ils se divisèrent : les uns livrèrent leur citadelle aux Carthaginois; les autres appelèrent Rome à leur secours.

Cet événement devint le sujet d'une assez grande incertitude et d'une discussion très vive dans le sénat romain. D'un côté, la jalousie qu'inspirait Carthage, déjà maîtresse de la Corse, de la Sardaigne et de presque toutes les îles de la Méditerranée, la crainte de la voir dominer en Sicile et d'acquérir par ce moyen tant de facilité pour descendre en Italie, inspiraient à une partie des sénateurs un vif désir d'accueillir les Messéniens et de les défendre; mais, d'un autre côté, on ne pouvait se dissimuler combien il était honteux d'entreprendre une guerre si injuste, de soutenir des brigands semblables à ceux de Rhège, et de se rendre en quelque sorte complice de

tous leurs crimes. Arrêté par ces dernières considérations, le sénat n'eut pas l'audace de se déclarer pour les Mamertins; mais le peuple, plus violent dans sa haine contre Carthage, se prononça ouvertement pour la guerre et força les sénateurs à la déclarer.

Le consul Appius Claudius, chargé du commandement de l'armée, trompa la vigilance carthaginoise, débarqua en Sicile, entra dans Messine et s'en empara. Carthage, qui se vengeait toujours de ses revers par des cruautés, fit pendre son général, et envoya de nouvelles troupes, qui assiégèrent les Romains dans Messine. Claudius les battit et les contraignit de lever le siége.

L'année suivante la Sicile fut le théâtre de divers combats entre les deux peuples. La principale place d'armes des Carthaginois était Agrigente. Les Romains portèrent leurs efforts sur ce point, gagnèrent une bataille contre leurs ennemis, et, après six mois de siége, s'emparèrent de la ville. Tous ces succès, honorables pour Rome, ne pouvaient avoir de résultat décisif tant que Carthage restait maîtresse de la mer,

et réparait ses pertes par de nouvelles armées, que son trésor créait facilement, et que ses vaisseaux portaient avec rapidité.

Les Romains, alors sans marine, ne possédaient pas une galère, et se voyaient forcés d'emprunter des vaisseaux pour transporter leurs troupes en Sicile. Mais l'amour de la patrie connaît-il des obstacles! Partout où il existe, il opère des prodiges. Le peuple romain voulut avoir une flotte; tous les bras obéirent à l'esprit public; en deux mois, cent vingt galères furent construites, et les soldats exercés à la rame. Duillius commandait cette première armée navale. Les galères étaient lourdes et grossières; mais, pour remédier à ce défaut de construction, les Romains inventèrent une machine, qu'ils nommèrent *corbeau*, sorte de pont en bois, armé de crochets de fer, qu'on abaissait sur le vaisseau ennemi pour l'attacher et pour faciliter l'abordage. La flotte de Carthage se composait de cent trente vaisseaux. L'amiral qui la dirigeait, nommé Annibal, montait une galère à cinq rangs de rames, conquise sur Pyrrhus. Les deux armées se rencontrèrent sur la côte de Mycale. Annibal,

méprisant l'ignorance des marins de Rome et la pesanteur de leurs bâtimens, s'avançait avec confiance, et croyait s'emparer sans peine de ces vaisseaux, qui ne pouvaient point manœuvrer; mais l'étonnement des Carthaginois fut extrême lorsque les corbeaux des Romains, s'abaissant tous à la fois, accrochèrent leurs bâtimens, lièrent les deux flottes par des ponts, et changèrent, pour ainsi dire, ce combat naval en combat de terre, où l'on pouvait se joindre, se mêler et se battre de pied ferme. Les voiles, les manœuvres devenaient inutiles; le courage seul fixait la fortune. Les Romains furent vainqueurs; ils prirent quatre-vingts vaisseaux et même celui de l'amiral, qui se sauva dans une chaloupe.

Ce premier triomphe naval remplit les Romains de joie et les Carthaginois de douleur. On érigea à Duillius une colonne nommée *rostrale*, parce que les proues des vaisseaux détruits lui servaient d'ornement. Cette colonne a vaincu le temps et subsiste encore.

Animée par ce succès, Rome, pendant deux ans, livra plusieurs combats qui exercèrent sa marine, et lui valurent de nou-

veaux avantages. Mais comme l'opulence de Carthage lui fournissait sans cesse des forces nouvelles, les Romains, dans le dessein de terminer la guerre, se décidèrent à passer en Afrique. Le consul Régulus et Manlius y conduisirent une flotte de trois cent trente vaisseaux, qui portaient cent trente mille hommes. L'armée navale de Carthage comptait vingt vaisseaux de plus. Hannon et Amilcar la commandaient. Une bataille eut lieu sur la côte de Sicile, près d'Ecnome; la victoire, long-temps douteuse, se décida enfin pour les Romains. Ils s'emparèrent de soixante vaisseaux et en détruisirent trente; vingt-quatre des leurs périrent dans le combat. Maîtres alors de la mer, ils abordèrent en Afrique, dans le port de Clypéa, dont ils se rendirent possesseurs. De là, ils se répandirent dans le pays, le ravagèrent et firent vingt mille prisonniers.

L'histoire nous donne souvent lieu de remarquer qu'on fait plus de fautes après les succès qu'après les revers*. Le malheur

*An du monde 3749.-Avant Jésus-Christ 255.

éclaire et la fortune aveugle. Les Romains, au lieu de redoubler d'efforts pour empêcher leurs ennemis de se relever, rappelèrent Manlius avec une grande partie de leur armée, et ne laissèrent à Régulus, en Afrique, que quarante vaisseaux, vingt-cinq mille hommes et cinq cents chevaux.

Régulus, loin d'être découragé par cette diminution de forces, continua ses progrès : les Carthaginois marchèrent contre lui. Leurs généraux, malhabiles, se postèrent dans un pays coupé, qui rendait inutiles leurs éléphans et leur nombreuse cavalerie. Régulus, profitant de cette faute, les défit complétement, pilla leur camp, prit Tunis et s'approcha de Carthage.

Les Numides, toujours alliés des vainqueurs, ravageaient la campagne. Les Romains s'emparèrent de deux cents villes ; Carthage, effrayée, demanda la paix. Régulus pouvait alors terminer la guerre avec gloire ; sa hauteur fit rompre la négociation. Il refusa les propositions qui lui étaient faites, dicta de dures conditions, et dit avec rudesse aux députés de Carthage : « Qu'il fallait savoir vaincre ou se soumet-
» tre au vainqueur. »

Les Carthaginois indignés répondirent qu'ils aimaient mieux périr que de signer une paix honteuse. Dans cet instant critique, et au moment où ils croyaient leur ruine inévitable, Xantippe, habile général lacédémonien, leur amène un corps de troupes grecques, relève leur courage abattu, et leur démontre qu'ils n'ont été vaincus que par l'ignorance de leurs généraux. Exerçant ses troupes devant eux, il leur prouve que jusque-là ils n'avaient pas su les élémens de l'art de la guerre : sa renommée, ses discours, son audace lui attirent la confiance publique; Carthage remet son sort entre ses mains et lui donne le commandement d'une armée de douze mille hommes, de quatre mille chevaux et de cent éléphans.

Celle des Romains ne comptait que quinze mille hommes et cinq cents chevaux. Xantippe sort des murs, place ses éléphans en première ligne, range derrière eux sa phalange et l'infanterie de Carthage, la cavalerie aux ailes, les étrangers et les troupes légères dans les intervalles de cette cavalerie. Régulus opposait aux éléphans ses troupes légères, et, derrière elles, ses

cohortes en colonnes; sa cavalerie était placée sur les ailes. Polybe remarque avec raison que, par ces dispositions, il pouvait repousser l'attaque des éléphans, mais qu'il s'exposait à être débordé et pris en flanc par la cavalerie nombreuse de l'ennemi. Le signal donné, les deux armées se précipitèrent avec fureur l'une sur l'autre. L'infanterie de la gauche de Régulus renversa d'abord tout ce qui lui était opposé; ses archers et ses cohortes repoussèrent les éléphans; mais la cavalerie carthaginoise, attaquant en flanc celle des Romains, la renversa, tomba ensuite sur les cohortes et les mit en désordre. En même temps la phalange grecque les enfonça; la déroute devint complète. Presque toute l'armée romaine périt ou tomba dans les fers. Il ne s'en sauva que deux mille hommes, qui se retirèrent à Clypéa.

Régulus, fuyant avec cinq cents hommes, fut pris et conduit à Carthage. Xantippe, redoutant l'envie, le seul ennemi qu'il pût craindre après une si grande victoire, laissa modestement les Carthaginois s'enorgueillir d'un triomphe qu'ils lui de-

vaient, et retourna dans sa patrie. Quelques historiens prétendent que les généraux de Carthage, jaloux de sa gloire, le précipitèrent dans la mer.

Carthage se voyait délivrée d'un danger extrême; mais elle avait beaucoup de pertes à réparer avant de pouvoir méditer d'importantes entreprises. Rome, réveillée de ses illusions par la destruction de son armée, sentait qu'il fallait plus de temps et d'efforts pour terrasser sa rivale, et la guerre continua des deux côtés sans résultat bien marquant.

Après l'avoir tenu dans une longue captivité, Carthage envoya Régulus à Rome*. Il devait proposer l'échange des prisonniers, et s'engageait à revenir dans sa prison si l'échange était refusé. Ce fier Romain, plus grand dans le malheur que dans la fortune, loin de vouloir faire réussir une négociation dont le succès lui aurait donné la liberté, déclara au sénat qu'il regarderait comme un funeste exemple la faiblesse qu'on montrerait, si l'on tirait de captivité des citoyens assez lâches pour s'être rendus à l'ennemi.

* An du monde 3755.—Avant Jésus-Christ 249.

Le sénat partagea son avis et refusa l'échange.

La famille de Régulus désolée, le peuple attendri sur son sort, le conjuraient en vain de rester, et de se dérober aux chaînes et aux supplices qui l'attendaient chez un ennemi barbare. Vainqueur de lui-même, inflexible dans ses principes et fidèle à sa parole, il se rendit à Carthage. On le jeta dans un cachot; on l'exposa ensuite au soleil, après lui avoir coupé les paupières; enfin on l'enferma dans un coffre hérissé intérieurement de pointes de fer. Il y périt dans des tourmens affreux. Son courage indomptable et cette atroce barbarie éternisèrent sa gloire et la honte de Carthage.

La guerre s'anima de plus en plus; les Romains, avec trois cent soixante vaisseaux, livrèrent bataille à une flotte ennemie de deux cents voiles, à la vue de la Sicile. L'armée romaine victorieuse prit cent quatorze bâtimens, et courut ensuite délivrer à Clypéa les deux mille soldats de Régulus qui s'y étaient retirés. Mais cette armée triomphante, retournant en Italie, fut presque entièrement détruite par une tempête.

Asdrubal attaqua peu de temps après, en

Sicile, l'armée de terre des Romains; sa défaite fut complète, et on lui tua cent quarante éléphans. Cette perte affaiblit Carthage et fortifia les espérances de Rome. Ses légions attaquèrent en Sicile Lilybée, la plus forte possession de ses ennemis. Imilcon y commandait avec dix mille hommes. Annibal, fils d'Amilcar, lui amena des secours d'Afrique. Après plusieurs tentatives inutiles, les machines des Romains furent brûlées, et le siége se changea en blocus.

Le peuple de Rome, opiniâtre dans sa haine, s'enrôlait avec ardeur pour l'armée de Sicile. Le consul Claudius Pulcher voulut attaquer pendant la nuit la flotte ennemie, près de Drépane*. Adherbal le prévint, ne lui laissa pas le temps de se ranger en bataille, le défit et lui prit quatre-vingt-treize vaisseaux. Le consul n'en sauva que trente de ce désastre. Son collègue Junius, encore plus malheureux, vit détruire toute sa flotte; débarqué ensuite en Sicile avec quelques troupes, il prit la ville d'Érix, et y resta deux ans bloqué par l'ennemi.

*An du monde 3752. — De Rome 500.

Pendant l'espace de cinq années, les succès furent balancés de part et d'autre ; enfin Rome tenta un effort extraordinaire, et mit en mer deux cents vaisseaux sous les ordres du consul Lutatius. La flotte carthaginoise se tenait sur la côte d'Afrique ; Lutatius fit des progrès en Sicile et resserra Lilybée *. Hannon conduisit la flotte africaine près de Drépane. Les deux armées navales se rencontrèrent sur les côtes d'une petite île, nommée Éguse. Les Romains s'étaient fort exercés dans l'espoir de se venger de leurs défaites ; Carthage, maîtresse de la mer depuis cinq ans, s'étant endormie dans une fausse sécurité, avait négligé sa marine. Des hommes de nouvelles levées, étrangers mercenaires, sans courage et sans instruction, composaient ses équipages. Ils ne résistèrent pas au premier choc des Romains ; cinquante de leurs vaisseaux périrent ; cinquante furent pris ; Lutatius fit dix mille prisonniers, et joignit ses troupes à celles qui assiégeaient Lilybée. Carthage, épuisée par cette défaite, ordonna à Barca, qui commandait en Sicile,

*An du monde 3763 De Rome 507.

de faire des propositions pour terminer la guerre.

Lutatius n'imita pas l'imprudente fierté de Régulus; il accueillit favorablement les propositions de l'ennemi. On approuva sa conduite à Rome, dont les citoyens étaient presque aussi fatigués que leurs rivaux, et ils firent la paix aux conditions suivantes, dictées par le consul. « Il y aura, si le peu-
» ple romain l'approuve, amitié entre Rome
» et Carthage, aux conditions qui suivent.
» Les Carthaginois évacueront la Sicile; ils
» ne feront point la guerre à Hiéron, et ne
» porteront point les armes contre les Sy-
» racusains, ni contre leurs alliés. Ils ren-
» dront aux Romains, sans rançon, tous les
» prisonniers qu'ils ont faits sur eux; ils
» leur paieront, dans l'espace de vingt ans,
» deux mille deux cents talens euboïques
» d'argent. »

Rome, en approuvant le fond du traité, réduisit les termes du paiement à dix années, ajouta mille talens au tribut, et exigea que les Carthaginois évacuassent toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie*.

* An du monde 3763. — Avant Jésus-Christ 241. — De Carthage 605. — De Rome 507.

CHAPITRE IV.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Dans la première guerre punique, Rome et Carthage s'étaient étudiées réciproquement; elles avaient essayé leurs forces. Dans la seconde, elles se connaissaient parfaitement et se détestaient davantage. La jalousie causa la première, et la haine la seconde. On avait d'abord pris les armes pour se disputer la palme de la gloire, la liberté des mers et quelques possessions; on se battit ensuite pour se détruire. Les vainqueurs ignorent toujours la nécessité de la modération; ils oublient que toute paix humiliante est un affront dont on veut se venger, une trêve trompeuse qu'on cherche à rompre, et que le désespoir d'un ennemi opprimé prépare souvent les plus grands périls à celui qui l'a injustement abaissé.

Carthage regrettait la Sicile; ses soldats mercenaires, désertant ses drapeaux, pas-

sèrent en Italie, engagèrent les Romains à s'emparer de la Sardaigne, et lui en facilitèrent les moyens. Les Carthaginois épuisés ne purent se venger de ce nouvel affront. Ils se virent contraints de consentir à cette dernière spoliation. Pour compenser tant de pertes, en attendant le moment de la vengeance, ils portèrent leurs armes et dirigèrent leur ambition vers l'Ibérie.

Amilcar Barca, après avoir apaisé les troubles d'Afrique et soumis les Numides révoltés, conduisit une armée en Espagne, et combattit avec succès. Cet homme, fameux en Afrique par ses exploits, ferme dans le commandement, doué d'un grand courage et d'une prudence consommée, terrible dans les combats, doux après la victoire, conciliant dans les conseils, adroit en politique, réunissait toutes les qualités d'un grand général et d'un homme d'État habile. Implacable ennemi des Romains, il obligea son fils Annibal, âgé de neuf ans, de jurer aux pieds des autels une haine éternelle à Rome, et jamais homme ne tint mieux son serment.

Ce grand capitaine, formant son fils par ses leçons et par ses exemples, conquit en

peu de temps par la force des armes toute la partie de l'Espagne située entre la mer et l'Èbre, et la soumit totalement à son pays par la douceur de son administration. Après de longs succès, il trouva une mort digne de sa vie, et périt glorieusement dans une bataille, qui le couronna pour la dernière fois des palmes de la victoire.

Asdrubal, son gendre, lui succéda, et, pour assurer ses conquêtes, il bâtit sur la côte méridionale la nouvelle Carthage, appelée aujourd'hui Carthagène, qui devint, par sa position et par son commerce, une des plus importantes villes de l'Europe.

Rome voyait ces progrès d'un œil jaloux: elle aurait pris les armes pour enlever la péninsule à sa rivale; mais la crainte des Gaulois qui la menaçaient l'arrêta. Elle négocia au lieu de combattre, se contenta de limiter des conquêtes qu'elle n'osait ravir, et conclut avec Asdrubal un traité qui défendait aux Carthaginois de s'avancer au-delà de l'Èbre.

Asdrubal, poursuivant ses succès, subjugua tous les peuples qui se trouvaient entre la mer et le fleuve. Après huit ans de vic-

toires, il périt assassiné par un Gaulois *. Trois ans avant sa mort, il avait demandé qu'on lui envoyât son beau-frère Annibal, alors âgé de vingt-deux ans.

Dans ce temps l'olygarchie dominait à Carthage; les familles d'Hannon, d'Imilcon, de Magon, de Bomilcar, d'Adherbal, d'Amilcar, d'Asdrubal et d'Annibal, y jouissaient du plus grand crédit. Cette olygarchie se divisait en deux factions; celle d'Amilcar et d'Annibal se nommait la faction Barcine, l'autre avait pour chef Hannon. La première était ambitieuse, la seconde pacifique. Les exploits d'Amilcar et d'Asdrubal donnaient beaucoup d'éclat à leur parti, qui projetait sans cesse de nouvelles conquêtes. Celui d'Hannon voulait consolider la puissance de Carthage par la paix, et l'étendre par le commerce, et il s'opposa au départ d'Annibal pour l'Espagne. Hannon représenta vivement au sénat le danger de confier l'armée à un jeune homme impétueux comme Pyrrhus, impérieux comme son père, et qui avait juré, au sein de la paix, une guerre éternelle à

*An du monde 3783. — De Rome 520.

Rome. Il regardait ce génie bouillant comme une étincelle ardente, qui devait bientôt causer un vaste incendie.

Malgré ses remontrances, la faction Barcine l'emporta; Annibal partit pour l'Espagne. Les soldats charmés crurent revoir le grand Amilcar; ils retrouvèrent en lui les mêmes traits, la même vigueur, la même intrépidité, la même présence d'esprit, un génie plus vaste, un talent fécond et souple, énergique et artificieux, propre à triompher également par l'audace et par la ruse.

Il fit avec distinction trois campagnes sous Asdrubal; après la mort de ce général, le peuple et l'armée, malgré l'opposition de ses rivaux, lui déférèrent le commandement*. (Cornélius Nepos assure même que, sans considérer sa jeunesse, on le nomma suffète ou roi.)

Parvenu à ce poste, l'Italie fut constamment le but de ses pensées secrètes. Il conquit plusieurs villes en Espagne; son ambition excita la crainte de tous les peuples de cette contrée. Ils se liguèrent contre

*An de Carthage 626. — De Rome 229.

lui et opposèrent à sa valeur une armée de cent mille hommes. Malgré l'infériorité du nombre de ses troupes, il défit les ennemis en bataille rangée, et mit tous ses soins, après la victoire, à se concilier par des faveurs et de grandes largesses les citoyens, les alliés et les peuples conquis, voulant assurer par cette sage politique l'exécution tranquille de ses grands desseins.

Le traité conclu avec Rome ne pouvait arrêter ce génie ambitieux, qui ne cherchait que l'occasion de le rompre. Il forma audacieusement le siége de Sagonte, place située au-delà de l'Èbre. Les Sagontins invoquèrent la protection de Rome. Elle envoya sur-le-champ des députés pour s'opposer à cette infraction de la paix. Annibal refusa de les entendre; ils ne furent pas mieux accueillis à Carthage, malgré les remontrances d'Hannon, qui s'efforça vainement de faire sentir l'injustice et le danger d'une pareille agression. Sagonte, réduite à l'extrémité, capitula : mais Annibal proposa des conditions si humiliantes, que les sénateurs préférèrent la mort à la honte de les accepter. Ne consultant que leur désespoir, ils dressèrent un bûcher sur la place

publique, y jetèrent leurs richesses, le trésor de l'État, et se précipitèrent dans les flammes, qui se communiquèrent rapidement à toute la ville. Au même instant, une tour, battue par les béliers d'Annibal, s'écroule; les Carthaginois entrent par la brèche, s'emparent de la ville, égorgent tous ceux qui portaient les armes, et dérobent à l'incendie un immense butin.

Annibal ne s'en réserva rien; mais il s'en servit habilement pour animer l'ardeur du soldat et pour augmenter la force de sa faction dans Carthage.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation à Rome. L'indignation d'une attaque si audacieuse, au mépris des traités, la honte d'avoir laissé périr sans secours des alliés fidèles, la crainte du génie et des projets d'Annibal, réveillent avec fureur l'antique haine. Le peuple s'émeut, accourt sur la place; le sénat s'assemble, les harangues les plus violentes se font entendre, et l'on décide unanimement le prompt départ d'ambassadeurs chargés de demander formellement à Carthage si la ruine de Sagonte a été ordonnée par elle, et d'exiger pour

réparation qu'on livrât Annibal aux Romains.

Le sénat de Cathage voulait, suivant sa coutume, prendre des délais, répondre vaguement à des plaintes positives, et opposer la ruse punique à la fierté romaine. Fabius, ambassadeur de Rome, montrant alors un pan de sa robe, qu'il tenait plié dans ses mains. « Je porte ici, dit-il, la » paix ou la guerre; choisissez. » — « Choi» sissez vous-même, lui répondit-on. » — « Je vous déclare donc la guerre, reprit-il » en secouant sa toge, et elle sera terrible. » — « Nous l'acceptons de bon cœur et la » ferons de même! » s'écrièrent tous les sénateurs.

C'est ainsi que fut rompue la paix, l'an du monde 3787, avant Jésus-Christ 217, l'an de Rome 531, et de Carthage 629. Elle avait duré vingt-quatre ans; Annibal avait alors vingt-six ans.

Avant de suivre le vaste projet dont ce grand capitaine méditait le plan depuis sa plus tendre jeunesse, il fit passer en Afrique les soldats espagnols qui se trouvaient dans son armée, et appela en Espagne ceux d'Afrique, espérant que, loin de leur pa-

trie, ils seraient plus soumis. Par ses ordres, quarante mille hommes gardèrent l'Afrique; quinze mille, les provinces d'Espagne; soixante vaisseaux protégèrent les côtes. Il offrit à Cadix un sacrifice à Hercule, et ensuite marcha pour mettre à fin l'entreprise la plus audacieuse qu'un mortel eût jamais conçue, celle de traverser l'Espagne, les Gaules, et de franchir les Alpes pour envahir l'Italie.

Il partit de Carthagène, éloignée de l'Èbre de cent dix lieues. Son armée se composait de cent mille hommes d'infanterie, de douze mille de cavalerie et de quarante éléphans. Il battit tous les peuples et conquit tous les pays au-delà de l'Èbre jusqu'à Emporium, petite ville maritime près des Pyrénées, qui sépare l'Espagne des Gaules, et se trouve distante de l'Èbre de quatre-vingts lieues. Il laissa Hannon avec onze mille hommes dans cette partie de l'Espagne qu'il venait de soumettre; franchissant ensuite les Pyrénées, il s'avança sur le Rhône avec cinquante mille hommes de pied, neuf mille chevaux et seize éléphans.

Les Gaulois, postés sur l'autre rive du

fleuve, lui en disputaient le passage. Annibal, informé de leurs desseins, avait envoyé, deux jours avant, Hannon, fils de Bomilcar, avec un corps de troupes chargé de traverser le Rhône un peu plus haut et dans un endroit moins gardé. Son ordre fut exécuté. Alors il se présenta sur la rive du fleuve. Les uns le passaient sur des barques, les autres à la nage, l'infanterie sur des radeaux ou dans quelques troncs d'arbres creusés; plusieurs grands bateaux, rangés et liés, rompaient le courant. Les Gaulois, placés sur l'autre rive, poussaient de grands cris, frappaient leurs boucliers, lançaient des traits et s'animaient mutuellement au combat. Mais tout-à-coup ils aperçoivent sur le haut des montagnes un corps ennemi, celui d'Hannon, qui brûle leur camp et marche sur eux. Attaqués en tête et en queue, ils se troublent, se découragent et prennent la fuite. Délivrée de tout obstacle, l'armée d'Annibal passe tranquillement le fleuve; les éléphans le traversent ensuite sur de grands radeaux qu'on avait couverts de terre, pour que ces animaux ne s'aperçussent pas qu'ils quittaient le rivage.

Pendant ce temps les deux consuls Scipion et Sempronius étaient partis avec deux armées destinées, l'une pour l'Espagne et l'autre pour la Sicile. Sempronius devait s'embarquer à Lilybée et attaquer l'Afrique; Scipion comptait prendre des vaisseaux à Marseille pour conduire ses troupes en Espagne, où il espérait trouver encore Annibal. Il apprit avec surprise que l'ennemi, prévenant ses desseins par une marche rapide, s'approchait du Rhône, et il envoya trois cents cavaliers pour le reconnaître.

Annibal détacha cinq cents Numides au-devant d'eux: ces deux troupes se livrèrent un combat opiniâtre et sanglant. Les Romains perdirent la moitié des leurs, mais forcèrent les Numides à fuir. Cette action, regardée comme un présage de l'issue de la guerre, annonçait, suivant les augures, qu'elle serait favorable aux Romains après avoir coûté beaucoup de sang.

Sur ces entrefaites, Annibal reçut une ambassade des Gaulois établis sur la rive du Pô. Ils lui promettaient des vivres et des secours contre les Romains. Ce grand capitaine, voulant suivre sans obstacle ses des-

seins, s'éleva un peu vers le nord, et, s'éloignant de la mer afin d'éviter la rencontre de Scipion, traversa la Gaule jusqu'aux Alpes.

Scipion n'arriva sur le Rhône que trois jours après le passage des Carthaginois. Désespérant alors d'atteindre l'ennemi, il retourna à Marseille, envoya son frère avec la plus grande partie de ses troupes en Espagne, et partit lui-même pour Gênes dans le dessein d'opposer l'armée romaine qui se trouvait sur les rives du Pô, à celle d'Annibal lorsqu'elle descendrait les Alpes. Celui-ci traversa le pays des Allobroges, où l'on voit aujourd'hui Genève, Vienne et Grenoble; il y trouva des peuples divisés, les pacifia, leur donna des vivres pour s'assurer leur amitié, et s'avança au pied des Alpes. Là son génie eut à triompher de nouveaux obstacles.

Ces monts escarpés ne lui offraient aucune route. Forcé de suivre des sentiers étroits et glissans, bordés de précipices, il voyait sans cesse des abîmes sous ses pieds, et sur les hauteurs, de belliqueux montagnards qui s'opposaient à son passage. L'intrépide Annibal dompte à la fois la nature

et l'ennemi; et, après avoir perdu un grand nombre d'hommes et de chevaux, écrasés par les rochers qu'on roulait sur eux, ou tombés dans les précipices, il s'empare d'une forteresse et y trouve des provisions qui rendent le courage et l'espoir à ses troupes exténuées de fatigue.

Continuant sa marche et trompé par la perfidie de ses guides, il se voit attaqué dans un défilé étroit, et se tire de ce nouveau péril par des prodiges de valeur. Enfin, après neuf jours d'efforts surnaturels et de combats sans cesse renouvelés, il atteint le sommet des Alpes et s'y repose deux jours. Une neige abondante, tombant alors sur les montagnes, porte dans l'esprit des soldats le découragement et l'effroi : Annibal les ranime en montrant à leurs yeux les plaines de la riche Italie, et en flattant leur avidité par l'espoir du pillage de Rome.

Le soldat, rassuré, reprend ses armes; la soif de l'or lui fait oublier tous les périls; mais la glace rendait les sentiers presque impraticables; la neige, couvrant les précipices, engloutissait sous sa surface trompeuse les hommes et les animaux; d'immenses éboulemens de terre écrasaient des

cohortes entières. Annibal, que rien ne pouvait décourager, creuse avec le fer et le feu des chemins dans le rocher. Quelques historiens ajoutent fabuleusement qu'après avoir fait rougir le roc, il y jetait du vinaigre pour le fondre. Les actions de ce grand homme n'avaient pas besoin d'exagération pour être regardées comme des prodiges.

L'armée descendit enfin dans une plaine fertile, qui consola bientôt le soldat de ses travaux et de ses dangers.

Malgré ses premiers succès, Annibal dut prévoir alors toutes les difficultés que présentait une invasion dont son ambition ne lui avait montré d'abord que la gloire. Sorti de l'Espagne avec près de soixante mille combattans, il ne lui restait plus que douze mille Africains, huit mille Espagnols et six mille chevaux (ainsi qu'il l'inscrivit lui-même sur une colonne), et cependant il n'avait pas encore combattu les Romains. Tel est le danger de toute guerre portée dans des pays lointains; plus on avance, plus on s'affaiblit, et chaque succès n'est souvent qu'un pas de plus vers une ruine totale.

La marche des Carthaginois durait depuis six mois; ils avaient employé quinze jours à franchir les Alpes; le mois de septembre était arrivé. Annibal croyait trouver des alliés à Turin; ces peuples refusèrent de s'associer à ses projets. Pour les punir de ce refus, il s'empara de leurs villes, passa les habitans au fil de l'épée, et s'avança sur le Tésin. La rapidité de sa marche étonna Rome, vaincue, pour la première fois, en audace et en ambition. Sempronius reçut l'ordre de quitter la Sicile; Scipion, après avoir passé le Pô, vint camper près du Tésin. Le général carthaginois, voulant raffermir le courage de ses soldats, fit combattre en leur présence des Gaulois, qu'il paya pour donner ce spectacle sanglant, et dit à ses troupes : « qu'elles se» raient bien lâches, si elles ne combat» taient pas vaillamment dans le dessein » d'assurer la gloire de leur patrie, lors» qu'elles voyaient des paysans obscurs » s'entre-tuer pour un mince salaire. » Employant ensuite une éloquence qui lui fut souvent aussi utile que sa valeur, il rappela aux soldats leurs exploits, et rabaissa avec adresse à leurs yeux la puissance romaine.

Cependant Scipion passe le Tésin; Annibal, à la tête de son armée, offre un sacrifice à Jupiter, fend la tête d'un agneau avec une pierre tranchante, et se voue au même sort s'il ne parvient pas à faire jouir ses soldats des biens qu'il leur a promis. Le signal est donné; les deux armées, animées par une vieille haine, fondent avec furie l'une sur l'autre. L'infanterie romaine résiste d'abord avec succès aux archers et à la cavalerie pesante de Carthage; mais les Numides, ayant enfoncé la cavalerie ennemie, tombent sur les légions, qui, se trouvant attaqués de tous côtés, se retirent au-delà du Tésin, passent le Pô et rompent les ponts.

Le consul Scipion, blessé dans le combat et entouré, fut délivré par la vaillance de son fils, âgé alors de dix-sept ans, et qui mérita dans la suite, en terminant glorieusement cette guerre, le surnom d'Africain.

La victoire donne toujours des alliés. Tous les Gaulois établis en Italie embrassèrent la cause d'Annibal. Sempronius, revenu de Sicile avec ses troupes, marcha vers la Trébie, petite rivière qui se jette

dans le Pô, près de Plaisance, et s'y joignit à l'armée de Scipion. Celle d'Annibal ne tarda pas à s'approcher.

Scipion voulait qu'on évitât le combat, afin d'exercer les nouvelles levées et de fatiguer l'inconstance des Gaulois; mais Sempronius, plus présomptueux qu'habile, accusa cette prudence de timidité, et voulut en venir aux mains : c'était ce que désirait Annibal; il disait souvent que, dans les entreprises extraordinaires et les guerres d'invasion, il faut toujours soutenir le courage des troupes et l'espoir des alliés par de nouveaux exploits.

Après avoir placé Magon et deux mille hommes en embuscade dans une prairie couverte d'arbres, sur les bords d'un petit ruisseau, il fit passer la Trébie à un corps de Numides, afin d'attirer l'ennemi. Sempronius envoya sa cavalerie contre eux. Les Numides se retirent précipitamment; le téméraire consul les suit avec toute l'armée, qui n'avait pris encore aucune nourriture. Le combat s'engage; la cavalerie carthaginoise enfonce les Romains; les troupes embusquées de Magon paraissent derrière eux, les attaquent, les mettent en déroute com-

plète. Dix mille hommes seuls se font jour à travers l'ennemi; tout le reste périt. Annibal regretta dans cette victoire tous ses éléphans que le froid fit mourir. La saison étant avancée, il prit des quartiers d'hiver, fit reposer ses troupes, et s'assura des alliés en Italie, en rendant sans rançon la liberté aux soldats italiens qu'il avait pris.

L'année suivante, la fortune devint plus favorable aux Romains. Leurs armes furent victorieuses en Espagne; Scipion y battit Hannon, le fit prisonnier et conquit tout le pays jusqu'à l'Èbre.

Annibal prit la route de la Toscane; mais, arrivé sur les Apennins, une tempête affreuse l'empêcha de continuer sa marche, et lui enleva une grande partie de ses soldats. De retour à Plaisance, il livra un combat à Sempronius, dont le succès douteux ne produisit aucun résultat.

L'année d'après, Flaminius et Servilius, nouveaux consuls, rassemblèrent leurs armées à Arétium en Toscane. Annibal marcha contre eux, et, pour les joindre plus promptement, il traversa un pays marécageux, dont l'air infect fit périr beaucoup de soldats; il y perdit lui-même un œil.

Rome, dans sa haine, peu scrupuleuse sur les moyens de vengeance, envoya plus d'une fois dans le camp carthaginois des émissaires chargés de trancher les jours de leur redoutable adversaire. Loin de sa patrie, entouré d'ennemis et d'assassins, il s'était fait faire de faux cheveux, des costumes de tout âge et de toute profession, et changeait si fréquemment de déguisement que ses amis mêmes pouvaient à peine le reconnaître. Ainsi, ce capitaine ambitieux, qui voulait remplir l'univers de son nom, se voyait forcé, par la crainte de la mort, à se cacher dans son propre camp : tant les hommes se trompent sur le bonheur qu'ils croient attaché à la puissance et à la gloire !

Arrivé près d'Arétium, il étudia le caractère de Flaminius avant de se mesurer avec lui. Ayant bientôt reconnu qu'il était téméraire et avide de succès, il pilla le plat pays, afin de lui faire quitter une forte position qu'il occupait.

Ses premières tentatives ne réussissant point, il feignit de s'avancer vers Rome, ayant Crotone à sa gauche et le lac Thrasymène à sa droite. Bientôt on lui apprit que

le consul le suivait * : alors, après avoir traversé un vallon étroit et posté des embuscades à l'entrée et sur les côtés de ce défilé, il se campa lui-même à l'autre extrémité sur une haute colline.

L'ardent Flaminius entra témérairement dans ce vallon sans envoyer d'éclaireurs pour le fouiller. Les Africains fondent de tous côtés sur les Romains; Flaminius s'efforce en vain de rétablir l'ordre. Son intrépidité se communique à ses soldats; ils combattent avec courage, mais en confusion. Malgré leur désavantage, ils résistèrent long-temps; enfin, Flaminius tombant sous les coups d'un Gaulois, les Romains prennent la fuite et trouvent la sortie du défilé gardée par l'ennemi. Dix mille hommes, renversant cet obstacle, se sauvèrent à Rome; six mille furent pris et quinze mille tués. Dans cette victoire, qu'Annibal dut à son habileté, il ne perdit que quinze cents soldats. Carthage triompha de cette journée, et Rome tomba dans la consternation, lorsque le préteur, du haut de la tribune, prononça tristement ces mots :

*Au du monde 3784. — De Rome 532.

« Citoyens, nous venons de perdre une » grande bataille. » Le sénat eut alors recours au moyen extrême que la république prenait dans les grandes calamités : il nomma Fabius dictateur, et Minutius général de la cavalerie.

Annibal ne crut pas qu'il fût encore temps de s'approcher de Rome. Il ravagea les campagnes de l'Ombrie et jusqu'à la Pouille, tuant tout ce qui portait les armes et répandant partout l'épouvante, afin d'empêcher les Romains de conserver des amis et de trouver des auxiliaires.

Fabius, éclairé par les fautes de ses prédécesseurs et plus habile qu'eux, suivait les mouvemens de l'ennemi sans se compromettre, et le harcelait continuellement sans risquer de combat décisif. Lorsqu'Annibal, tourmenté par ses manœuvres, voulait l'attaquer, il trouvait toujours Fabius retranché dans une forte position, et le provoquait en vain. Ce sage Romain savait que, dans les guerres d'invasion, le pays attaqué gagne tout quand il peut gagner du temps.

Annibal se moquait hautement de sa pusillanimité ; mais il admirait en secret

cette habile temporisation, et sentait qu'il avait trouvé un rival digne de lui.

Fabius, prévoyant qu'Annibal, à son retour de Campanie, passerait par le vallon de Casilin, qui séparait le territoire de Falerne de celui de Capoue, y embusqua quatre mille hommes, qui gardaient le seul défilé par où l'ennemi pouvait sortir. Il se porta ensuite avec l'armée, suivant son usage, sur les hauteurs. Annibal tomba dans le piége et se trouva enveloppé de toutes parts.

Privé de vivres, environné d'ennemis inattaquables, n'apercevant aucun moyen de retraite, sa ruine semblait inévitable; un artifice le sauva. Il rassembla deux mille bœufs, attacha à leurs cornes des faisceaux de sarmens, y mit le feu, et les poussa à grands coups, pendant la nuit, vers le sommet des montagnes. Ces animaux furieux, se dispersant de tous côtés et répandant partout la flamme, firent croire aux quatre mille hommes qui gardaient le défilé que l'armée romaine était attaquée sur les hauteurs. Ils quittèrent leur poste et volèrent au secours des légions. Annibal, alors trouvant le passage libre, hâta sa marche,

et sortit sans perte de cette position qui devait être son tombeau. Il reprit ensuite le chemin de la Pouille, toujours harcelé et poursuivi par les Romains.

Peu de temps après Fabius, rappelé à Rome par le sénat, recommanda à Minutius de ne point hasarder de combat pendant son absence. Celui-ci n'obéit pas : ayant appris que la cavalerie carthaginoise se trouvait dispersée pour rassembler des vivres et des fourrages, il l'attaqua vivement, la battit et fit beaucoup de prisonniers. Cet avantage enfla son orgueil et lui valut la faveur du peuple romain, avide d'événemens, affamé de combats et fatigué des lenteurs de Fabius.

Quand le dictateur revint à l'armée, Minutius, fort du vœu du peuple, exigea avec hauteur que le commandement fût partagé entre eux et par jour. Fabius aima mieux partager les troupes et lui en confia la moitié.

Annibal, informé du peu de concorde qui existait entre les généraux et du partage de leurs forces, tendit un piége à la témérité de Minutius; il l'attira par ses manœuvres près d'une colline, derrière laquelle il

avait placé une forte infanterie. Lorsqu'il le vit assez engagé, il l'attaqua en tête et en flanc, et se vit au moment de l'exterminer; mais Fabius, apercevant les premiers fuyards, dit à sa légion : « Sauvons l'imprudent Minutius, arrachons à l'ennemi la victoire et à Rome l'aveu de sa faute. » Il fondit sur Annibal et le força de se retirer. Celui-ci dit alors : « Je savais bien que cette sombre nuée qui se tenait depuis si longtemps sur les montagnes crèverait enfin et nous amènerait un grand orage. »

Cette même année Cnéius Scipion défit la flotte d'Amilcar et lui prit vingt-cinq vaisseaux. Il se joignit ensuite à son frère en Espagne, passa l'Èbre, se rendit maître de Sagonte par trahison, et en tira les enfans des familles les plus distinguées d'Espagne, qu'Annibal y faisait garder en otages pour s'assurer la soumission des peuples de cette contrée.

L'année suivante, Rome élut pour consuls Térentius Varron et Paul Émile. Jamais on n'avait levé que quatre légions; dans ce danger extrême les Romains en formèrent huit de cinq mille hommes chacune; ce qui, joint avec les alliés, composa

la plus forte armée qu'eût encore mise sur pied la république.

Varron, fier de ses forces et rempli de présomption, avait déclaré hautement que la guerre ne finirait pas tant qu'on placerait des hommes timides comme Fabius à la tête des armées; mais que pour lui il combattrait sans hésiter l'ennemi dès qu'il le verrait. Cette ardeur plaisait au peuple et lui attira sa faveur. Son début sembla réaliser ses promesses; dans un premier combat il tua quinze cents Carthaginois.

Annibal, qui manquait alors de vivres, avait besoin d'une victoire; les Espagnols parlaient déjà de l'abandonner, tout délai lui aurait été funeste. Il regarda comme un gain la perte qu'il venait d'éprouver, prévoyant qu'elle redoublerait l'aveugle confiance du consul et le déciderait à lui livrer promptement bataille.

Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence près de Cannes sur les bords du fleuve Aufide*. Annibal occupait une plaine vaste et propre au déploiement de sa nombreuse cavalerie. Émilius voulait attirer

*An du monde 3785. — De Rome 535.

l'ennemi dans un terrain plus favorable à l'infanterie : Varron, présomptueux comme tous les malhabiles, n'adopta point son avis, et, dès que le jour où il devait commander fut arrivé, il donna le signal du combat.

Annibal harangua ses troupes. « Enfin, » dit-il, j'ai réduit les Romains à combattre ; » compagnons, souvenez-vous de vos exploits. Trois victoires vous ont soumis les » plaines d'Italie ; celle-ci va vous rendre » maîtres de ses villes, de ses trésors, des » richesses et de la puissance de Rome. » C'est assez parler, il faut agir. Les dieux » m'annoncent que toutes mes promesses » vont être accomplies. »

L'armée romaine comptait quatre-vingt-six mille combattans, et les Carthaginois cinquante mille. Émilius commandait la droite, Varron la gauche, Servilius le centre. Annibal s'était placé de manière que le vent soufflait contre les Romains et les aveuglait de poussière. La rivière appuyait son aile gauche, l'infanterie espagnole et gauloise formait son centre ; les cohortes africaines se partageaient sur les ailes et soutenaient la cavalerie qui s'y trouvait.

Annibal commença l'attaque avec les Espagnols et les Gaulois, étendant en avant ses ailes et tenant en arrière ses Africains, de sorte que son armée formait un demi-cercle. Les légions romaines, voyant leur centre attaqué, se resserrèrent pour opposer une masse à l'ennemi. Annibal, cédant peu à peu, se retira et fut vivement poursuivi par les légions. Lorsqu'il vit l'armée romaine suffisamment engagée, il la fit attaquer en flanc par ses deux ailes et par ses Africains. Les Romains, obligés de faire face de tous côtés, ne purent reprendre leur ordre de bataille. Chargés de toutes parts et enfoncés, ils furent taillés en pièces.

Émilius, couvert de blessures, périt dans la mêlée; deux questeurs, vingt-un tribuns militaires, Servilius, Minutius et quatre-vingts sénateurs furent tués; plus de soixante-dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille; enfin Annibal, rassasié de carnage, cria d'épargner les vaincus.

Dix mille hommes qui occupaient le camp romain se rendirent prisonniers. Le consul Varron se sauva à Venouze avec soixante-dix cavaliers. Quatre mille Romains échappèrent seuls à la mort par la

fuite. La perte d'Annibal ne monta pas à plus de six mille hommes.

Maherbal, l'un de ses généraux, voulait qu'il marchât droit à Rome, et, ne pouvant l'y déterminer, il lui dit : « Annibal, vous » savez vaincre ; mais vous ne savez pas » profiter de la victoire. »

Tous les historiens, excepté Polybe, lui reprochent cette faute. C'est juger légèrement un grand homme, et le silence de l'historien grec à cet égard paraît plus sage. Il ne restait pas à Annibal trente mille combattans; Rome était forte et peuplée de héros, et pendant un long siége les légions d'Espagne pouvaient revenir et accabler les assiégeans. Annibal devait attendre et espérer des renforts de Carthage. Cependant, à l'époque de ses revers, il regretta lui-même de n'avoir pas suivi le conseil hasardeux de Maherbal, estimant peut-être alors qu'il eût été plus glorieux pour lui de périr devant les remparts de Rome, que d'être vaincu sous les murs de Carthage.

Après sa victoire, il envoya en Afrique son frère Magon, qui répandit au milieu du sénat un boisseau d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains tués à Cannes. Au-

cune phrase éloquente n'aurait pu donner une idée aussi grande et aussi complète de son triomphe.

Imilcon, partisan zélé de la faction Barcine, profita de ce grand succès pour se permettre des railleries amères contre Hannon et ses amis, qui s'étaient constamment opposés à la guerre. Hannon, sans se déconcerter, répondit : « Je préférerai » toujours une paix solide à une gloire » ruineuse. Annibal se vante d'avoir taillé » les Romains en pièces, et pourtant nous » devons lever une nouvelle armée pour » les combattre. Il livre au pillage les villes » d'Italie, et nous demande des blés et de » l'argent : que ferait-il donc s'il était » vaincu? » Il conclut par refuser tout secours.

Malgré lui, on ordonna la levée de trente mille hommes. Les intrigues de sa faction firent différer l'exécution de ce décret. Dès lors on dut prévoir la ruine de Carthage. Avant de commencer la guerre, les sages peuvent s'y opposer; mais, dès qu'elle est déclarée, soit qu'on la trouve juste ou injuste, il ne doit plus exister qu'une volonté. Chaque citoyen se doit tout entier à sa

patrie. C'est ainsi qu'on pensait à Rome : elle fut sauvée, et la désunion perdit Carthage.

Les peuples de la Grande-Grèce, les villes de Tarente, de Capoue, suivirent la fortune et prirent le parti d'Annibal. Il passa l'hiver dans cette dernière ville, qui, selon Marcellus, « devint aussi funeste aux » Carthaginois par ses délices, que les plai- » nes de Cannes l'avaient été aux Romains » par ses funérailles. » Ils y perdirent, dit-on, dans la mollesse, leur discipline, leur gloire et leurs vertus. Cependant ils occupèrent encore quatorze ans l'Italie ; et s'il est vrai que leurs mœurs se corrompirent à Capoue, on peut en accuser autant le relâchement qui suit la victoire que les délices du pays. La fortune est la vraie Capoue qui enivre et qui perd la plupart des conquérans.

Au reste, la cause la plus évidente de la chute d'Annibal, fut le manque de tout secours de sa patrie ; et le sort, comme il arrive souvent, se joua de sa prévoyance et de son habileté.

Carthage, malgré les progrès des Romains en Espagne, donna l'ordre à Asdrubal de

joindre en Italie, avec une armée, son frère Annibal. Mais les deux Scipions le poursuivirent dans sa marche, le forcèrent à combattre, le défirent et le mirent hors d'état d'exécuter son projet.

Les armes africaines n'eurent pas plus de succès en Sicile, et la victoire demeura, dans cette contrée, fidèle aux aigles romaines.

Annibal, dont les forces diminuaient chaque jour, ne pouvait plus faire aucune action d'éclat. En vain son génie actif cherchait une occasion favorable pour ranimer la confiance des siens par de nouveaux exploits. Le consul Marcellus, adoptant le sage système de Fabius, surnommé le Temporiseur, observait et harcelait constamment l'ennemi sans hasarder de bataille. L'armée romaine, renforcée de nouvelles levées, forma le siége de Capoue, et fortifia si bien son camp, qu'Annibal ne put jamais la contraindre ni à combattre ni à lever le siége.

Alors ce grand homme, tentant un dernier moyen pour tirer l'ennemi de cette position et pour dégager Capoue, marche brusquement vers Rome. A son approche,

tous les citoyens courent aux armes et sortent des murs. Annibal et les consuls en présence se virent plusieurs fois au moment de décider cette lutte sanglante par un dernier combat; mais, dès qu'on en donnait le signal, une tempête horrible éclatait et empêchait les deux partis d'en venir aux mains.

Annibal crut voir dans ce phénomène répété un arrêt des dieux; et ce qui le déconcerta le plus, ce fut la confiance des Romains. En sa présence, ils firent sortir des recrues pour l'armée d'Espagne; on vendit à l'encan le champ sur lequel il campait, et ce champ ne perdit rien de sa valeur. Annibal découragé se retira, et Capoue se rendit aux Romains.

Cependant la face des affaires changeait en Espagne *. Carthage y envoya trois armées sous la conduite de Magon, d'Asdrubal, fils de Giscon, et d'un autre Asdrubal, fils de Giscar. Les deux Scipions commirent alors une grande faute, ils divisèrent leurs forces. Publius Scipion, attaqué le premier, fut battu et tué. Massinissa, qui venait

* An du monde 3790. — De Rome 534.

d'enlever le trône de Numidie à Syphax, eut la plus grande part à cette défaite*.

Les trois armées victorieuses tombèrent sur Cnéius Scipion, qui, à leur arrivée, pressentit le malheur et la mort de son frère. Il éprouva le même sort, vit son armée en déroute et périt dans le combat. Mais, quelque temps après, le jeune Scipion, réservé par le ciel à de plus heureuses destinées, arriva en Espagne avec de nouvelles troupes, vengea son père et son oncle, et rétablit l'autorité romaine dans la Péninsule.

Claudius Néron étant consul avec Marcus Livius, Carthage se décida tardivement à secourir Annibal**. Une armée partit sous le commandement de son frère Asdrubal, avec l'ordre de suivre la même route que ce grand homme avait parcourue. Tout parut d'abord favoriser ce dessein. Il trouva tous les peuples disposés en sa faveur, traversa l'Espagne, les Gaules, et franchit les Alpes sans obstacle. Descendu en Italie, il expédia un courrier à son frère pour le prévenir qu'il le joindrait dans l'Ombrie.

* An du monde 3793. — De Rome 537.

** An du monde 3798. — Avant Jésus-Christ 206.

Néron intercepta ses lettres, et quoique la Gaule cisalpine fût le département de son collègue, sentant toute l'importance d'une jonction si fatale, il partit pour la prévenir, quitta le camp de Capoue, n'emmena que sept mille hommes avec lui, et en laissa trente-cinq mille pour contenir Annibal.

Il marcha jour et nuit, et se joignit à Livius, qu'il pressa de ne point différer l'attaque. Asdrubal, craignant de compromettre par une action le sort de cette grande lutte entre les deux peuples, voulut prudemment éviter le combat et se retira. Ses guides l'abandonnèrent, il s'égara. Les Romains l'atteignirent sur les bords du fleuve Métaure. Asdrubal prit un poste avantageux, disposa bien ses troupes, et soutint sa gloire passée par un courage intrépide : mais, voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, il se jeta au milieu d'une cohorte ennemie, et y trouva une mort digne du frère d'Annibal.

C'est ainsi que Livius et Néron décidèrent par leur habileté du sort de cette guerre, et méritèrent une gloire que le hasard et l'histoire attribuèrent depuis au seul Sci-

pion, parce qu'il sut habilement, dans la suite, profiter de leurs succès. Carthage perdit dans cette affaire cinquante-cinq mille hommes; six mille furent tués. On avertit Livius qu'on découvrait encore une troupe ennemie facile à détruire : « Laissez-» en vivre quelques-uns, dit-il, pour qu'ils » portent à Carthage la nouvelle de leur » défaite. »

Néron courut en Ombrie retrouver son armée, et jeta dans le camp carthaginois la tête d'Asdrubal. Annibal, en la voyant, s'écria : « C'en est fait, Carthage ne rece-» vra plus de moi de glorieux trophées. En » perdant Asdrubal, je perds ma fortune et » mon espoir. »

Il se retira dans le pays des Brutiens, et s'y soutint avec peine, privé de tout secours de sa patrie.

Cependant le jeune Scipion, unissant à l'ardeur de son âge la prudence des plus vieux capitaines, conquit l'Espagne et la soumit toute entière aux Romains *. Pour comble de fortune, Massinissa, puissant en Afrique par l'étendue de ses possessions et

* An du monde 3799. — De Rome 543.

par le nombre de ses sujets, embrassa la cause de Rome, tandis que Syphax, à la tête d'une faible faction, passait du côté de Carthage.

Scipion revint à Rome; le peuple, comptant ses exploits et non ses années, le nomma consul *. Son habileté dans les conseils, sa valeur dans les combats, la prise brillante de Carthagène, son mérite personnel et les faveurs de la fortune lui attiraient la confiance générale. On lui assigna la Sicile pour département, avec la permission de passer en Afrique s'il le jugeait convenable.

Cette grande entreprise était l'objet de tous ses vœux. Carthage ne lui opposa point d'obstacle, aucune armée navale n'arrêta sa marche. Débarqué sur le continent, il défit les armées de Syphax et d'un autre Asdrubal, brûla leurs camps et fit Syphax prisonnier.

Carthage, consternée de ses revers, demanda la paix. Trente sénateurs, prosternés aux pieds de Scipion, rejetèrent les torts de la guerre et les malheurs de l'Italie

* An du monde 3800. — De Rome 544.

sur l'ambition d'Annibal, et promirent, au nom de leur république, une obéissance entière au peuple romain.

Scipion leur répondit : « Je suis venu » pour vaincre et non pour signer la paix : » cependant je l'accorderai, si vous voulez » rendre tous les prisonniers, évacuer l'Italie, les Gaules, l'Espagne, les îles, livrer » tous vos vaisseaux, excepté vingt, et » payer un tribut de quinze millions et huit » cent mille boisseaux de grains. A ces » conditions, vous pourrez envoyer une » ambassade à Rome. »

Ils s'y soumirent; les députés partirent ; la trêve fut conclue, et Annibal reçut l'ordre de retourner en Afrique *.

En lisant cet arrêt fatal, il frémit de douleur et d'indignation, accusa les hommes et les dieux, et se reprocha de n'avoir pas cherché la victoire ou la mort sous les murs de Rome, après la bataille de Cannes. Cependant il céda au destin et obéit.

Le sénat romain, fier et irrité, ne trouva pas d'abord les conditions de la paix assez dures pour Carthage, assez avantageuses

* An du monde 3802. — De Rome 546.

pour Rome, et pourtant il renvoya le tout à la décision de Scipion.

Sur ces entrefaites Octavius, conduisant en Afrique deux cents vaisseaux de charge, vit sa flotte dispersée par une tempête près de Carthage. Le peuple, impétueux et avide, voulut se saisir de cette riche proie. Le sénat, au mépris de la trêve, eut la faiblesse d'y consentir : par ses ordres Asdrubal s'empara de tous ces bâtimens.

Scipion envoya des officiers pour se plaindre vivement de cette agression. Le peuple insulta ses députés, le sénat refusa de les entendre. L'approche d'Annibal et de son armée réveillait la haine, les espérances et la fierté des Carthaginois.

Les ambassadeurs de Carthage revenaient alors de Rome ; Scipion, plus généreux que ses ennemis, les reçut avec honneur et les laissa passer tranquillement ; mais il leur déclara que la trêve était rompue.

Annibal, débarqua en Afrique, fit camper son armée près de Zama, à cinq lieues de Carthage. Il envoya des espions pour reconnaître le camp romain ; Scipion les découvrit, et, au lieu de les punir, il leur fit

voir en détail la force et le bel ordre de son armée.

Tout le peuple à Carthage ne respirait que la guerre; Annibal seul conseillait la paix, dont il sentait la triste nécessité. Il demanda une entrevue à Scipion, qui la lui accorda. Ces deux grands hommes en s'approchant, saisis d'admiration l'un pour l'autre, gardèrent quelque temps un profond silence *.

Annibal le rompit le premier. Après avoir loué adroitement son rival sur ses exploits, il lui représenta tous les malheurs qu'entraîne la guerre, l'incertitude des événemens, et se cita lui-même comme un exemple frappant des vicissitudes de la fortune : « Vous êtes à présent, lui dit-il, ce que je » fus à Thrasymène et à Cannes. Profitez » mieux que moi de votre prospérité; faites » la paix au moment où vous pouvez en » régler les conditions. Nous consentons à » vous céder la Sicile, la Sardaigne, l'Es- » pagne et toutes les îles, et nous nous ren- » fermerons en Afrique, tandis que vous » dominerez dans l'univers. »

* An du monde 3803. — De Rome 547.

Entrevue de Scipion & d'Annibal.



Annibal se cita lui-même comme un exemple frappant des vicissitudes de la fortune

Scipion répondit par des reproches sur la perfidie de Carthage et sur l'infraction de la trêve. Il témoigna sa haute estime pour Annibal, le remercia de ses conseils; mais l'avertit en même temps de se préparer au combat, s'il ne voulait pas consentir au désarmement des vaisseaux, au tribut demandé et à quelques indemnités pour la rupture de la trêve.

Annibal ne put se résoudre à signer un traité si honteux pour lui et si contraire aux vœux de ses concitoyens et à l'intérêt de son pays.

De part et d'autre on courut aux armes.

Les deux généraux haranguèrent leurs soldats, leur rappelèrent une longue suite de triomphes, et leur présentèrent, pour les animer au combat, les motifs les plus puissans sur le cœur des hommes; car, dans ce jour fatal la destinée des deux peuples dépendait d'un succès ou d'un revers.

On déploya de chaque côté la même habileté dans la disposition des troupes, la même présence d'esprit dans l'action; mais le courage des Romains triompha de tous les obstacles que leur opposait le génie d'Annibal. Les Carthaginois prirent la fuite,

laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille et vingt mille prisonniers.

Annibal, rentré dans Carthage, déclara qu'il n'existait plus d'espoir, que toute résistance devenait impossible, et qu'on devait se soumettre aux conditions du vainqueur.

Scipion, profitant de sa victoire, s'approcha de Carthage avec sa flotte et son armée. Comme il s'avançait, il vit arriver à sa rencontre un vaisseau couvert de branches d'olivier et portant des ambassadeurs qui venaient implorer sa clémence. Il leur dit d'aller l'attendre à Tunis. Là, il se vit pressé par tous les officiers qui voulaient prendre et raser Carthage ; mais, soit que son caractère humain et généreux lui fît repousser l'idée de détruire une si antique et si florissante cité, soit qu'il craignît la force que donne souvent le désespoir, soit enfin que son ambition ne voulût pas laisser à un successeur l'honneur de faire ce siége difficile et de terminer la guerre, il accorda la paix, en ajoutant aux conditions déjà proposées, « de ne » garder que dix vaisseaux, de livrer les » éléphans, de restituer à Massinissa ce » qu'on lui avait pris, de ne point entre- » prendre de guerre, même en Afrique,

» sans la permission de Rome, et de solder » l'armée romaine jusqu'à la ratification du » traité. »

Lorsque Annibal lut ces articles devant le sénat de Carthage, Giscon déclama violemment contre cette humiliante convention. Annibal, indigné d'une opposition si intempestive, le saisit au corps et le jeta en bas de son siége : comme une telle violence excitait de grands murmures dans le sénat, il dit avec fermeté : « Sorti de vos » murs à neuf ans, j'ai pendant trente-six » années appris la guerre et oublié vos cou- » tumes; ce que je connais parfaitement, » c'est votre position. Elle est sans ressour- » ce; vos alliés vous ont trahis; vos pro- » vinces sont sous la puissance de l'ennemi; » votre flotte est détruite; vos armées sont » vaincues et exterminées; votre trésor est » vide; il ne vous reste à opposer aux Ro- » mains que des vieillards, des enfans, des » femmes et des blessés. Au lieu de vous » plaindre des conditions de la paix, re- » merciez les dieux qui vous l'accordent, » et signez votre salut en l'acceptant. » On le crut et on signa.

Les ambassadeurs envoyés à Rome étaient

tous choisis dans le parti d'Hannon. Ils éclatèrent devant le sénat en reproches sur l'ambition d'Annibal, qui, disaient-ils, avait seul conseillé et prolongé la guerre. Ils flattèrent l'orgueil du vainqueur par de basses soumissions, et prodiguèrent les plus grands éloges à la générosité du peuple romain, si accoutumé à vaincre, qu'il trouvait plus de gloire à augmenter son empire par la clémence que par la victoire.

Le sénat et le peuple ratifièrent la paix et ordonnèrent à Scipion de ramener l'armée romaine. Avant de partir, à la vue de Carthage, il brûla cinq cents vaisseaux et fit pendre les transfuges romains qu'on lui avait rendus.

Le sénat de Carthage éprouvait de grandes difficultés pour lever les taxes et payer le tribut convenu. Annibal, les voyant dans cet embarras, sourit amèrement. On lui reprochait d'insulter ainsi à la douleur publique. « Vous lisez mal dans mon cœur, » répondit-il; ce rire qui vous offense est » un rire d'indignation et de pitié. Vous » ne sentez le malheur général que lors- » qu'il vous frappe personnellement; c'é- » tait lorsqu'on nous enlevait nos armes,

» quand on brûlait nos vaisseaux et lors-
» qu'en nous défendant la guerre, on nous
» isolait sans défense au milieu de l'Afrique,
» que vous deviez pleurer, et non pas au
» moment où l'on vous demande quelques
» millions. Pleurez votre indépendance;
» pleurez votre patrie, et supportez coura-
» geusement la perte de votre fortune. Je
» vous le prédis, ce qui cause aujourd'hui
» vos larmes vous paraîtra dans peu le plus
» léger de vos malheurs. »

Tandis que Carthage consternée gémissait ainsi d'une ruine et d'une humiliation que rendait plus sensible le souvenir de sa grandeur passée, Rome, dans la joie, recevait avec les plus grands honneurs Scipion chargé des dépouilles de sa rivale. On lui décerna le triomphe, et il reçut du peuple le glorieux surnom d'Africain, pour avoir terminé cet seconde guerre punique, qui durait depuis dix-sept ans.

CHAPITRE V.

EXIL D'ANNIBAL; GUERRE D'ANTIOCHUS; MORT D'ANNIBAL.

(An du monde 3804.—Avant Jésus-Christ 200. — De Carthage 645. — De Rome 548.)

Carthage, déchue de sa gloire, s'avançait à grands pas vers sa perte par la décadence de ses mœurs. Le peuple, ne respectant plus le sénat, s'était emparé de l'autorité; tout se conduisait par cabale et par intrigue; l'égoïsme, le plus mortel poison des États, éteignait l'amour de la patrie.

Nous venons de voir comment les factions, semant la discorde et corrompant l'esprit public, étaient parvenues à ralentir la marche des secours qu'Annibal demandait, et qui auraient soutenu ses forces en Italie. Ces mêmes factions entraînèrent le sénat à rompre la trêve conclue avec Scipion; elles firent tomber la république dans l'humiliation, et continuèrent, après la

paix, à lui ravir tous les moyens de se relever. Ce qui le prouve, c'est que pendant l'intervalle de près de cinquante ans, qui sépara la seconde guerre punique de la troisième, Carthage ne put régénérer ses vertus ni renouveler ses forces.

Cependant, dans les premiers temps, Annibal jouit de la considération due à ses anciens exploits. Appelé plusieurs fois au gouvernement de l'État, il commanda avec succès quelques expéditions contre les Numides; mais la haine des Romains poursuivait ce grand homme au sein de sa patrie. Secondés par les factions, ils obligèrent le sénat à lui faire déposer les armes. On le nomma préteur. Dans ce nouvel emploi il montra pour la justice la même ardeur et la même sévérité qui avaient maintenu si long-temps la discipline dans l'armée et fixé la victoire. Il réforma les abus, dévoila les fraudes, punit les concussionnaires, et fit rendre gorge aux dilapidateurs.

Sa fermeté lui donna le peuple pour ami et les grands pour ennemis. Ceux-ci l'accusèrent à Rome, lui reprochant d'entretenir des intelligences avec Antiochus,

roi de Syrie, dans le dessein de renouveler la guerre. Scipion, son rival, plaida vainement sa cause. Cette générosité du héros de Rome accrut sa gloire, mais n'empêcha point les violentes résolutions que dictait la haine. Le souvenir de Trasimène et de Cannes, toujours présent à l'esprit du sénat romain, lui faisait croire que, tant qu'Annibal vivrait, la puissance de Carthage pouvait renaître. Il chargea trois commissaires d'exiger du gouvernement carthaginois qu'il livrât entre leurs mains ce redoutable ennemi.

Annibal, informé de ce message et connaissant la haine des riches contre lui, ainsi que la versatilité du peuple, se sauva la nuit sur un vaisseau, déplorant la honte de se patrie plus que son infortune *.

Il aborda à Tyr, y reçut tous les honneurs qu'on devait à sa gloire; de là, il partit pour Éphèse, et obtint un favorable accueil d'Antiochus, qu'il détermina sans peine à faire la guerre aux Romains.

Il avait conseillé à ce prince d'envoyer

* An du monde 3809. — De Rome 553.

une flotte en Afrique pour favoriser l'armement des Carthaginois, et de conduire en Grêce une forte armée, afin d'être prêt à passer en Italie; Antiochus goûta cet avis. Annibal en informa promptement ses amis restés à Carthage; mais la lâcheté des sénateurs les porta à découvrir à Rome le plan de cette entreprise. Les Romains alarmés envoyèrent une ambassade à Antiochus, dans le dessein de le détourner de son projet.

Quelques historiens prétendent que Scipion fut au nombre de ces ambassadeurs, et que dans un entretien qu'il eut avec Annibal, lui ayant demandé « quel était » celui qu'il regardait comme le plus grand » des capitaines », il répondit « que c'était » Alexandre-le-Grand, qui, avec trente » mille hommes, avait battu des armées » innombrables, et conquis l'Égypte et » l'Asie. » — « Et quel général placeriez-» vous au second rang? » dit Scipion. — « Pyrrhus, reprit Annibal; nul ne sût » mieux que lui disposer ses troupes, pro-» fiter du terrain et se faire des alliés. » — « Et à qui donneriez-vous le troisième » rang? » — « A moi-même, répliqua

» fièrement l'Africain. » — « Que feriez-
» vous donc, dit Scipion en souriant, si
» vous m'aviez vaincu ? » — « Je me croirais,
» reprit Annibal, au-dessus d'Alexandre et
» de tous les généraux du monde. »

Les ambassadeurs romains trouvèrent ou achetèrent des partisans dans la cour de Syrie. Antiochus, trompé par eux, se refroidit pour Annibal : celui-ci s'en aperçut et lui dit : « Dès mon enfance j'ai juré
» haine aux Romains. Cette haine m'a
» conduit chez vous ; déclarez-moi vos
» sentimens. Si, par quelque motif que ce
» soit, vous penchez pour la paix, prenez
» d'autres conseils que les miens ; j'irai par
» toute la terre chercher et soulever d'au-
» tres ennemis contre Rome. »

Cette franchise réchauffa quelque temps l'amitié du roi ; il lui donna le commandement de sa flotte ; mais, dans les cours, les flatteurs, qui caressent les passions du prince, l'emportent presque toujours sur l'homme de génie qui les combat. Annibal conseillait à Antiochus de rechercher l'alliance de Philippe, roi de Macédoine. Le roi de Syrie, orgueilleux et jaloux, voulait vaincre seul. Il débarqua en Grèce : après

quelques succès, s'étant endormi dans le sein des plaisirs et d'une fausse sécurité, il se fit battre et chasser par les Romains. Annibal lui prédit alors que les légions romaines paraîtraient bientôt en Asie.

Chargé de combattre Eumène, roi de Pergame, Justin rapporte qu'il obtint la victoire par une ruse qui semble fabuleuse.* Il remplit de grands pots de terre de serpens, et les lança sur les vaisseaux ennemis, dont les équipages effrayés se laissèrent vaincre facilement. Cette action eut lieu lorsqu'il était déjà arrivé chez Prusias, roi de Bithynie, après avoir quitté Antiochus, qui lui paraissait disposé à le livrer à ses ennemis.

Quintius Flaminius le poursuivait encore dans cette nouvelle retraite. Chargé des pouvoirs de Rome, il effraya le faible Prusias par ses menaces, et obtint qu'il lui livrerait Annibal.

Ce monarque perfide prit les mesures nécessaires pour enlever tout moyen de fuite et de salut à son illustre victime. Dans cette crise fatale, Annibal, tenant

*An du monde 3820. — De Rome 564.

dans ses mains un poison qu'il portait toujours sur lui, s'écria : « Délivrons le peuple » romain de ses craintes, puisqu'il ne peut » attendre la fin d'un vieillard. Oh! combien ce peuple est dégénéré! autrefois il » avertissait Pyrrhus d'un complot tramé » contre ses jours; à présent il charge un » général, un consul, de corrompre, de » séduire un roi, de l'engager à assassiner » son ami et à violer les droits de l'hospi» talité. » Après ces mots, il prit le poison et mourut à l'âge de soixante-dix ans. *

Ainsi périt un des plus célèbres généraux de l'antiquité : il put se croire vaincu, plutôt par les fautes de ses concitoyens que par l'habileté de ses ennemis. Annibal eut, comme presque tous les conquérans, plus de génie que de vertu. Artificieux et cruel, il inspira au peuple qu'il avait presque entièrement conquis, ces profonds ressentimens qui doublent les forces et créent des prodiges. Sa haine contre Rome fut une passion funeste qui l'empêcha dans ses triomphes d'accueillir aucune idée pacifi-

*An du monde 3822. — De Rome 566.

que. Il causa la ruine de Carthage, en voulant, non pas seulement vaincre, mais exterminer sa rivale. L'homme d'État est éclairé par des sentimens généreux; il est aveuglé dès qu'il suit une passion. Ce grand capitaine égalait et surpassait peut-être Scipion en talens militaires, mais celui-ci lui fut supérieur en prudence et en humanité; on admire en frémissant le général carthaginois, l'admiration qu'inspire le héros romain est mêlée d'estime et d'affection; l'un frappe l'imagination comme un torrent furieux qui ne laisse que des ruines sur son passage, l'autre, semblable à un fleuve majestueux et bienfaisant, embellit et féconde tout dans sa noble course.

L'histoire de Carthage, jusqu'à l'époque de la troisième guerre punique, ne nous a conservé que le souvenir de quelques combats peu marquans entre elle et ses tributaires, Syphax et Massinissa, qui furent alternativement ses alliés et ses ennemis.

Syphax avait épousé Sophonisbe, Carthaginoise et fille d'Asdrubal. Massinissa, l'ayant défait, s'empara de Cirtha, capitale de la Numidie; mais, au moment de son triomphe, vaincu lui-même par la

beauté de Sophonisbe, ce fier Africain, ardent comme le soleil de sa contrée, brava les lois, rompit les traités, enleva la reine à ses premiers liens, l'épousa, et, pour lui plaire, embrassa le parti de Carthage. Assiégé bientôt par les Romains, qui voulaient punir sa défection et rendre à Syphax sa femme et son trône, il n'écouta plus que sa fureur jalouse, et força la malheureuse Sophonisbe à s'empoisonner, pour qu'elle ne retombât pas dans les bras de son rival. Se croyant par là dégagé des nœuds qui l'attachaient à Carthage, il se rapprocha des Romains, qui, le trouvant utile à leurs projets, lui rendirent leur confiance. Scipion le mit en possession de tous les États de Syphax, et obligea, comme on l'a vu, Carthage à lui restituer tout ce qu'elle lui avait pris.

Ce prince, ambitieux et fort de l'appui de Rome, donna une injuste extension aux clauses du traité, et voulut s'emparer de la ville de Leptine, qui appartenait aux Carthaginois. Sur le refus qu'on fit de la lui céder, il prit les armes et se rendit maître de plusieurs places. Carthage se plaignit à Rome de cette infraction de la paix, et le

sénat envoya des commissaires en Afrique pour régler ce différend.

Le célèbre Caton, membre de cette commission, détestait autant les Carthaginois qu'Annibal haïssait les Romains. Saisi de jalousie à la vue des restes de l'opulence que Carthage conservait encore, sa haine s'en accrût, et, dès qu'il fut de retour à Rome, il ne cessa de proposer au sénat la destruction de sa rivale.

Cependant la discorde, qui suit toujours les revers, animait de plus en plus les factions dans Carthage. Le parti populaire, esclave dès qu'il est faible, tyran dès qu'il domine, exila quarante sénateurs, qui se retirèrent chez Massinissa. Celui-ci envoya ses fils à Carthage pour solliciter le rappel des bannis. Ces princes se virent insultés par le peuple; Amilcar les poursuivit assez loin de la ville. Le roi de Numidie, irrité de cet affront, déclara la guerre.

Les deux armées se livrèrent bataille. Le jeune Scipion Émilien, envoyé par Rome à la cour de Numidie, fut témoin de cette action. Il vit avec admiration Massinissa, âgé de quatre-vingts ans, maîtriser un cheval fougueux, faire briller dans l'action

l'ardeur d'un jeune soldat, se porter rapidement sur tous les points, rallier ses troupes ébranlées, ranimer les courages abattus et remporter par sa bouillante valeur une victoire complète. Après ce triomphe, il dicta la paix et força ses ennemis à lui payer un tribut.

De cinquante-huit mille Carthaginois, très peu échappèrent au fer des Numides; une peste terrible consuma le reste.

CHAPITRE VI.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE, DESTRUCTION DE CARTHAGE; L'AFRIQUE RÉDUITE EN PROVINCE ROMAINE.

(An du monde 3855. — Avant Jésus-Christ 149. — De Carthage 697. — De Rome 599.)

Carthage, inquiète de la partialité de Rome pour Massinissa et des reproches qu'on lui faisait d'avoir, au mépris du traité, fait la guerre sans permission, envoya des députés pour connaître les intentions de ces maîtres altiers.

Caton, renouvelant alors ses violentes déclamations dans le sénat, répéta qu'il avait trouvé à Carthage, non une ville ruinée, mais une forte population, un commerce opulent, une nombreuse et ardente jeunesse, de grands trésors et une immense quantité d'armes. « Voyez ces fruits, » dit-il, en jetant des figues d'Afrique au » milieu de l'assemblée, admirez leur fraî» cheur; on les a cueillies il y a trois jours.

» Telle est la courte distance qui nous sé» pare de notre implacable ennemi. Au » lieu de le détruire, attendrez-vous qu'il » vienne de nouveau en Italie ravager vos » campagnes, piller vos villes, moissonner » vos légions et menacer vos murs? »

Scipion Nasica combattit en vain avec une sagesse prévoyante cet orateur austère et violent; il sentait la nécessité de l'existence de Carthage, pour contenir l'insolence du peuple et pour retarder la décadence de Rome.

Le sénat qui partageait la haine de Caton, conclut à la guerre, sous prétexte que Carthage avait rompu la paix, en armant plus de vaisseaux que le traité ne le permettait, en insultant les fils de Massinissa, et en faisant la guerre à un prince allié qui avait à sa cour un ambassadeur romain.

Les Carthaginois, dans cette circonstance critique, virent encore leurs forces affaiblies et leurs malheurs aggravés par une défection funeste. Utique, la seconde ville de l'Afrique, les abandonna et se livra aux Romains.

Manilius et Marcius Censorinus, nommés consuls, reçurent du sénat l'ordre de partir

avec quatre-vingt mille hommes, et l'instruction secrète de ne terminer la guerre que par la ruine totale de Carthage.

Les députés de cette ville arrivèrent à Rome au moment où la guerre venait d'être déclarée; ils soumirent humblement le sort de leur patrie à la décision du sénat, et demandèrent quelles réparations on voulait, quels sacrifices on exigeait.

Le sénat, sans s'expliquer positivement, répondit qu'il devait envoyer en otage trois cents jeunes gens des premières familles, et obéir à tous les ordres que donneraient les consuls.

Malgré la dureté vague de cette réponse, Carthage sans armée, sans alliés, et qui n'avait pu résister aux seules forces de Massinissa, résolut d'envoyer les otages demandés et de se soumettre.

La ville retentissait de cris et de gémissemens; les mères infortunées s'arrachaient les cheveux et fondaient en larmes *. Elles accompagnèrent leurs enfans jusqu'au port, et leur dirent un éternel adieu. Ils arrivèrent en Sicile. Les consuls qui s'y trouvaient firent partir les otages pour Rome,

* An du monde 3856. — De Rome 600.

et commandèrent aux députés d'aller les attendre à Utique.

L'armée romaine débarqua bientôt près de cette ville. Les consuls ordonnèrent à Carthage de livrer toutes ses armes; elle représenta vainement qu'on l'exposait par là aux vengeances d'Asdrubal, qui campait alors près de la ville, à la tête de vingt mille bannis. On n'écouta pas ses remontrances; il fallut obéir.

Une longue file de chariots chargés de deux cent mille armures et de vingt mille machines de guerre, arriva quelques jours après à Utique. Elle était précédée par les sénateurs et par les pontifes, qui venaient dans l'intention d'exciter la pitié et d'implorer la clémence des Romains.

Censorinus les reçut avec une froide hauteur, et leur dit: « Je vous loue de » votre prompte obéissance; mais le sénat » et le peuple romain veulent que Carthage » soit détruite: abandonnez-la donc et » transportez-vous où vous voudrez, pourvu » que ce soit à quatre-vingt stades de la » mer. »

L'indignation enleva aux Carthaginois la force de répondre; mais à la consterna-

tion et aux larmes succédèrent bientôt les reproches, la fureur et les imprécations. Les députés retournèrent à Carthage et rendirent compte de l'ordre barbare qu'ils avaient reçu. Le désespoir, se communiquant dans la ville avec la rapidité d'un incendie, fit passer la colère et la rage dans toutes les âmes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, tous jurèrent de mourir et de s'ensevelir sous les débris de leur patrie, plutôt que de l'abandonner.

Les consuls, qui croyaient n'avoir rien à craindre d'un peuple désarmé, négligèrent de hâter leur marche. Profitant de ce délai, les Carthaginois réparèrent leurs fortifications, rappelèrent les bannis, nommèrent pour général leur chef Asdrubal, et fabriquèrent jour et nuit des armes.

Dès cet instant, chaque homme devint un ouvrier, chaque maison un atelier. On manquait de cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux et en fournirent abondamment. En peu de temps, le courage répara toutes les pertes, et Carthage renaissante parut comme Minerve lorsqu'elle sortit tout armée du cerveau de Jupiter.

Les Romains, en arrivant, croyaient ne

rencontrer que des esclaves soumis; à leur grande surprise, ils trouvèrent une nation en armes, et ils éprouvèrent une résistance qu'ils n'attendaient pas. En vain, pour réparer leur lenteur, ils redoublèrent leurs efforts et multiplièrent leurs attaques; ils se voyaient eux-mêmes assaillis par les assiégés, qui faisaient de fréquentes sorties, repoussaient leurs cohortes, comblaient leurs fossés, exterminaient leurs fourrageurs, et brûlaient leurs machines de guerre.

Les consuls, déconcertés par cette opiniâtre défense, ne commirent plus que des fautes. Leurs opérations mal combinées échouaient, et leur témérité malhabile les exposa plusieurs fois au danger d'une défaite totale, dont ils furent préservés par un jeune guerrier, Scipion Émilien, qui servait alors sous leurs ordres comme tribun. Sa vigilance, sa bravoure et sa prudence lui acquirent dès ce moment une gloire éclatante.

Dans ce temps Massinissa mourut. Les Romains perdirent en lui un allié utile et puissant *. Enfin le désespoir courageux

* An du monde 3857. — De Rome 601.

des Carthaginois l'emporta sur le nombre et sur la force de leurs ennemis, dont tous les efforts furent infructueux.

L'année suivante, les nouveaux consuls n'eurent pas plus de succès. Les Carthaginois les battirent souvent, augmentèrent leurs troupes et demandèrent des secours au roi de Macédoine.

L'inquiétude se répandait dans Rome; le jeune Scipion y parut alors pour solliciter une place d'édile*. Sa renommée le précédait; le peuple, frappé de sa ressemblance avec le premier Scipion, oublia les lois en sa faveur, l'élut consul malgré sa jeunesse, et lui donna l'Afrique pour département.

Son arrivée sauva Mancinus, qui s'était laissé envelopper, et qui se voyait au moment d'être taillé en pièces.

Scipion ne trouva dans l'armée ni ordre, ni discipline; il s'appliqua d'abord à réformer les abus, à réparer les pertes, à former des magasins, à remettre en vigueur les règlemens militaires. Il s'approcha ensuite de Carthage, et, reconnaissant un côté

* An du monde 3858. — De Rome 602.

de la ville, nommé Mégare, moins fortifié que les autres, il l'escalada de nuit et y pénétra. Maître de l'Isthme, il brûla le camp des ennemis, qu'il enferma par un retranchement.

La famine désolait Carthage; mais elle attendait des vivres par la mer. Scipion, imitant l'audace et l'activité d'Alexandre, construisit une levée pour fermer le port. Les Carthaginois, aussi infatigables dans leurs travaux, s'ouvrirent une autre issue par laquelle leur flotte sortit.

Une grande bataille navale eut lieu. Les Romains, après de longs efforts, remportèrent la victoire et détruisirent, prirent ou dispersèrent les vaisseaux ennemis.

Scipion, pendant l'hiver, informé que Carthage rassemblait, sous les murs d'une ville nommée Néphéris, une forte armée sur laquelle se fondaient toutes ses espérances, y marcha, battit complètement les Africains, leur tua soixante-dix mille hommes, et s'empara de la forteresse.

Le printemps suivant, il resserra Carthage, l'attaqua sur tous les points, se rendit maître d'un port nommé Cothon, et, franchissant les murailles, arriva sur la

grande place d'où l'on montait à la citadelle par trois grandes rues *.

L'extrême péril des assiégés redoublait leur fureur, et leur désespoir semblait accroître leur courage : leurs boucliers étaient devenus leurs seuls remparts. A chaque pas, les Romains avaient un combat à soutenir; chaque maison exigeait un siége. Les rues étaient pleines de cadavres et de blessés, qu'on jetait avec des crocs dans les fossés. On se battit avec le même acharnement six jours et six nuits, sans accorder à la lassitude et au besoin un instant de repos. Enfin, le septième jour, la garnison de la citadelle capitula et proposa de l'évacuer à condition d'avoir la vie sauve.

Scipion accepta cette proposition, exceptant seulement de la capitulation les transfuges. Cinquante mille hommes sortirent de la citadelle et furent conduits désarmés dans la campagne. Neuf cents transfuges, ayant à leur tête Asdrubal, sa femme et ses enfans, se retranchèrent dans le temple d'Esculape, situé sur un rocher où l'on

*An du monde 3859. — De Rome 603.

montait par soixante degrés. Ils étaient tous décidés à périr plutôt que de se rendre. Asdrubal seul, perdant tout-à-coup son ancien courage, et entraîné par le lâche désir de sauver sa vie, descendit précipitamment, tenant à la main une branche d'olivier, et se prosterna aux pieds de Scipion. Les transfuges, furieux, l'accablèrent d'imprécations et mirent le feu au temple.

La femme d'Asdrubal, se plaçant avec ses enfans sur la pointe du rocher à la vue de Scipion, s'écria : « Je ne te maudis » point, Romain; tu uses des droits de la » guerre : mais puisses-tu, de concert avec » les dieux de Carthage, punir comme il le » mérite ce perfide qui trahit sa famille et » sa patrie. Traître, dit-elle ensuite à As» drubal, ce feu va nous consumer; pour » toi, lâche guerrier, orne le triomphe » du vainqueur et subis après la peine due » à ton infamie. » A ces mots, elle poignarde ses enfans, les jette dans les flammes et s'y précipite elle-même. Tous les transfuges l'imitèrent.

Le fier Scipion, voyant la ruine d'une si puissante cité, ne put lui refuser des larmes, et prévoyant peut-être le sort futur de

Rome, il prononça tristement ces deux vers d'Homère :

« Il viendra un jour où la ville sacrée de Troie » et le vaillant Priam et son peuple périront. »

Carthage fut livrée pendant plusieurs jours au pillage : on mit à part les trésors trouvés dans les temples *. Les habitans de la Sicile reçurent l'ordre de venir reprendre leurs tableaux et leurs statues. On rendit à Agrigente le fameux taureau de Phalaris, dix commissaires romains firent démolir et raser tous les bâtimens de Carthage. On défendit à tout homme d'y habiter ; on ajouta d'horribles imprécations contre ceux qui enfreindraient cette défense. Utique obtint la propriété de tout le territoire situé entre Carthage et Hippone ; le reste du pays fut réduit en province romaine sous l'administration d'un préteur.

Cependant, trente ans après, l'un des Gracques, pour plaire au peuple, rebâtit Carthage et y conduisit six mille romains. On doit remarquer que ce fut la première colonie romaine envoyée hors de l'Italie.

* An du monde 3859. — Avant Jésus-Christ 155. — De Carthage 701. — De Rome 603.

Marius vint se consoler de ses malheurs sur les débris de cette grande ville. Appien rapporte que César rendit à Carthage et à Corinthe leur ancien éclat. Sous les empereurs, Carthage était regardée comme la capitale de l'Afrique. Au septième siècle elle existait encore; mais les Sarrasins détruisirent sa population et effacèrent ses vestiges.

FIN DE L'HISTOIRE DE CARTHAGE ET DU TOME NEUVIÈME.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME NEUVIÈME.

HISTOIRE DE LA SICILE.

CHAP. I. Description de la Sicile; ses premiers habitans; ses temps fabuleux; établissement des colonies grecques. Pag. 5

—— 2. 10

Gélon, roi de Syracuse. Ib.
Hiéron et Thrasibule. 18
Denys le tyran. 23
Denys le jeune. 48

—— 3. 73

Temps de la liberté, tyrannie. Sosistrate, Agathocle, Hiéron. — Siége de Syracuse par Marcellus; la Sicile réduite en province romaine. Ib.

HISTOIRE DES CARTHAGINOIS.

—— I. Fondation de Carthage; ses premières conquê-

tes ; ses limites ; sa religion, ses lois Pag. 97

CHAP. 2. Guerres des Carthaginois contre la Sicile. 112

— 3. Première guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans. 126

— 4. Seconde guerre Punique. 140

— 5. Exil d'Annibal ; guerre d'Antiochus, mort d'Annibal. 184

— 6. Troisième guerre Punique ; destruction de Carthage ; l'Afrique réduite en province romaine. 195

FIN DE LA TABLE.

